
6
17 A
42



LE

THEATRE

DE

M. DE VOLTAIRE.

NOUVELLE EDITION.

Qui contient un Recueil complet de toutes les Piéces de Théâtre que l'Auteur a données jusqu'ici.

TOME QUATRIÉME.



A AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS-CANUT RICHOFF, près le Comptoir de Cologne.

M. DCC. LXIV.





TABLE

Des Ouvrages Dramatiques contenus en ce Volume : avec les Piéces qui sont rélatives à chacun.

Epitre à Monseigneur le Maréchal Duc de Richelieu. Page 3

Lettre à Mr. J. J. R. C. D. G. 10

L'ORPHÉLIN DE LA CHINE, *Tragédie.* 15

Préface. 85

L'ENFANT PRODIGUE, *Comédie.* 91

LA PRUDE *ou* LA GARDEUSE DE CASSETTE, *Comédie.* 175

Préface. 273

NANINE *ou* LE PRÉJUGÉ VAINCU, *Comédie.* 281

Fin de la Table du quatriéne Volume.





L'ORPHÉLIN DE LA CHINE,

TRAGEDIE.

Représenté pour la premiére fois à Paris le 20. Août 1755.




BIBLIOTECA NAZIONALE
ROMA



A MONSEIGNEUR

LE MARECHAL

DUC DE RICHELIEU,

Pair de France, Premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, Commandant en Languedoc, l'un des Quarante de l'Académie.

JE voudrais, Monſeigneur, vous préſenter de beau marbre comme les Génois, & je n'ai que des figures Chinoiſes à vous offrir. Ce petit ouvrage ne paraît pas fait pour vous. Il n'y a aucun Héros dans cette piéce qui ait réuni tous les ſuffrages par les agrémens de ſon eſprit, ni qui ait ſoutenu une République prête à ſuccomber, ni qui ait imaginé de renverſer une colonne Anglaiſe avec quatre canons. Je ſens mieux que perſonne le peu que je vous offre; mais tout ſe pardonne à un attachement de quarante années. On dira peut-être, qu'au pied des Alpes, & vis-à-vis des neiges éternelles, où je me ſuis retiré, & où je devais n'être que Philoſophe, j'ai ſuccombé à la vanité d'imprimer, que ce qu'il y a eu de plus brillant ſur les bords de la Seine ne m'a jamais oublié. Cependant je n'ai conſulté que mon cœur; il me conduit ſeul; il a toujours inſpiré



mes actions & mes paroles ; il se trompe quelquefois, vous le savez ; mais ce n'est pas après des épreuves si longues. Permettez donc que si cette faible Tragédie peut durer quelque tems après moi, on sache que l'Auteur ne vous a pas été indifférent ; permettez qu'on apprenne, que si votre Oncle fonda les beaux Arts en France, vous les avez soutenus dans leur décadence.

L'idée de cette Tragédie me vint, il y a quelque tems, à la lecture de l'*Orphélin de Tchao*, Tragédie Chinoise traduite par le Pere *Brémare* qu'on trouve dans le recueïl que le Pere *Du Halde* a donné au public. Cette piéce Chinoise fut composée au quatorziéme siécle, sous la Dynastie même de *Gengis-Kan*. C'est une nouvelle preuve que les vainqueurs Tartares ne changérent point les mœurs de la Nation vaincuë, ils protégérent tous les Arts établis à la Chine ; ils adoptérent toutes ses Loix.

Voilà un grand exemple de la supériorité naturelle que donnent la raison & le génie sur la force aveugle & barbare : & les Tartares ont deux fois donné cet exemple. Car lorsqu'ils ont conquis encor ce grand Empire au commencement du siécle passé, ils se sont soumis une seconde fois à la sagesse des vaincus : & les deux Peuples n'ont formé qu'une Nation gouvernée par les plus anciennes Loix du Monde : événement frappant, qui a été le premier but de mon ouvrage.

La Tragédie Chinoise qui porte le nom de l'*Orphélin*, est tirée d'un recueïl immense des piéces de Théâtre de cette Nation. Elle cultivait depuis plus de trois mille ans cet Art, inventé un peu plus tard par les Grecs, de faire des portraits vivans des actions des hommes,

& d'établir de ces écoles de Morale, où l'on enseigne la vertu en action & en dialogues. Le Poëme Dramatique ne fut donc long-tems en honneur, que dans ce vaste pays de la Chine, séparé & ignoré du reste du Monde, & dans la seule ville d'Athènes. Rome ne le cultiva qu'au bout de quatre-cent années. Si vous le cherchez chez les Perses, chez les Indiens, qui passent pour des Peuples inventeurs, vous ne l'y trouvez pas ; il n'y est jamais parvenu. L'Asie se contentait des fables de *Pilpay* & de *Locman*, qui renferme toute la Morale, & qui instruisent en allégories toutes les Nations & tous les siécles.

Il semble qu'après avoir fait parler les animaux, il n'y eût qu'un pas à faire pour faire parler les hommes, pour les introduire sur la scène, pour former l'Art Dramatique : cependant ces Peuples ingénieux ne s'en avisérent jamais. On doit inférer de-là, que les Chinois, les Grecs, & les Romains, sont les seuls Peuples anciens, qui ayent connu le véritable esprit de la société. Rien, en effet, ne rend les hommes plus sociables, n'adoucit plus leurs mœurs, ne perfectionne plus leur raison, que de les rassembler, pour leur faire goûter ensemble les plaisirs purs de l'esprit. Aussi nous voyons qu'à peine *Pierre le Grand* eut policé la Russie ; & bâti Petersbourg, que les Théâtres s'y sont établis. Plus l'Allemagne s'est perfectionnée, & plus nous l'avo vûë adopter nos spectacles. Le peu de pays ı ils n'étaient pas reçus dans le siécle passé, n'étaient pas mis au rang des pays civilisés.

L'Orphélin de Tchao est un monument précieux, qui sert plus à faire connaître l'esprit de la Chine que toutes les rélations qu'on a faites,

& qu'on fera jamais de ce vaſte Empire. Il eſt vrai que cette piéce eſt toute barbare, en comparaiſon des bons ouvrages de nos jours; mais auſſi c'eſt un chef-d'œuvre, ſi on le compare à nos piéces du quatorziéme ſiécle. Certainement nos *Troubadours*, notre *Bazoche*, la ſociété des *Enfans ſans ſouci*, & de la *Mère-ſotte*, n'approchaient pas de l'Auteur Chinois. Il faut encor remarquer, que cette piéce eſt écrite dans la langue des Mandarins, qui n'a point changé, & qu'à peine entendons-nous la langue qu'on parlait du tems de *Louis* XII. & de *Charles* VIII.

On ne peut comparer *l'Orphélin de Tchao* qu'aux Tragédies Anglaiſes & Eſpagnoles du dix-ſeptiéme ſiécle, qui ne laiſſent pas encor de plaire au-delà des Pyrenées & de la Mer. L'action de la piéce Chinoiſe dure vingt-cinq ans, comme dans les farces monſtrueuſes de *Shakeſpéar* & de *Lope de Véga*, qu'on a nommé Tragédies; c'eſt un entaſſement d'événemens incroyables. L'ennemi de la Maiſon de *Tchao* veut d'abord en faire périr le Chef, en lâchant ſur lui un gros dogue, qu'il fait croire être doué de l'inſtinct de découvrir les criminels, comme *Jacques Aymar* parmi nous devinait les voleurs par ſa baguette. Enſuite il ſuppoſe un ordre de l'Empereur, & envoye à ſon ennemi *Tchao* une corde, du poiſon, & un poignard; *Tchao* chante, ſelon l'uſage, & ſe coupe la gorge, en vertu de l'obéiſſance que tout homme ſur la Terre doit de droit divin à un Empereur de la Chine. Le perſécuteur fait mourir trois-cent perſonnes de la Maiſon de *Tchao*. La Princeſſe veuve accouche de l'Orphélin. On dérobe cet enfant à la fureur de celui qui à exterminé toute la Maiſon, & qui veut encor faire périr au berceau le ſeul qui reſte. Cet extermi-

nateur ordonne qu'on égorge dans les villages d'alentour tous les enfans, anfin que l'Orphélin soit enveloppé dans la destruction générale.

On croit lire les *Mille & une nuit* en action & en scènes: mais malgré l'incroyable, il y régne de l'intérêt; & malgré la foule des événemens, tout est de la clarté la plus lumineuse: ce sont là deux grands mérites en tout tems & chez toutes Nations; & ce mérite manque à beaucoup de nos piéces modernes. Il est vrai que la piéce Chinoise n'a pas d'autres beautés: unité de tems & d'action, dévéloppement de sentimens, peinture des mœurs, éloquence, raison, passion, tout lui manque; & cependant, comme je l'ai déja dit, l'ouvrage est supérieur à tout ce que nous faisions alors.

Comment les Chinois, qui au quatorziéme siécle, & si long-tems auparavant, savaient faire de meilleurs Poëmes Dramatiques que tous les Européans *, sont-ils restés toujours dans l'enfance grossiére de l'Art, tandis qu'à force de soins & de tems notre Nation est parvenuë à produire environ une douzaine de piéces, qui, si elles ne sont pas parfaites, sont pourtant fort au-dessus de tout ce que le reste de la Terre a jamais produit en ce genre. Les Chinois, comme les autres Asiatiques, sont demeurés aux premiers élémens de la Poësie, de l'Eloquence, de la Physique, de l'Astronomie, de la Peinture, connus par eux si long-tems avant nous. Il leur a été donné de commencer en tout plûtôt que les autres Peuples, pour ne faire ensuite aucun

* *Le Pere* du Halde, *tous les Auteurs des Lettres édifiantes, tous les voyageurs, ont toujours écrit* Européans, *& ce n'est que depuis quelques années qu'on s'est avisé d'imprimer* Européens.

travail que j'ai consumé plus de quarante années. Mais voici ce que dit un Auteur Chinois, traduit en Espagnol par le célébre *Navarette*.

» Si tu composes quelque ouvrage, ne le » montre qu'à tes amis ; crain le public, & tes » confreres ; car on falsifiera, on empoisonnera » ce que tu auras fait, & on t'imputera ce que » tu n'auras pas fait. La colomnie, qui a cent » trompettes, les fera sonner pour te perdre, » tandis que la vérité qui est muette restera au» près de toi. Le célébre *Ming* fut accusé d'a» voir mal pensé du *Tien* & du *Li*, & de l'Em» pereur *Vang*. On trouva le vieillard moribond » qui achevait le panégyrique de *Vang*, & un » hymne au *Tien*, & au *Li* ; &c.





LETTRE A Mr. J. J. R. C. D. G.

J'Ai reçu, Monſieur, votre nouveau livre contre le Genre humain ; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, & vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la Société humaine, dont notre ignorance & notre faibleſſe ſe promettent tant de conſolations. On n'a jamais tant employé d'eſprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de ſoixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je ſens malheureuſement qu'il m'eſt impoſſible de la reprendre : & je laiſſe cette allure naturelle à ceux qui en ſont plus dignes que vous & moi. Je ne peux non plus m'embarquer, pour aller trouver les Sauvages du Canada ; premiérement, parce que les maladies dont je ſuis accablé me retiennent auprès du plus grand Médecin de l'Europe, & que je ne trouverais pas les mêmes ſecours chez les Miſſouris : ſecondement, parce que la guerre eſt portée dans ces païs-là, & que les exemples de nos Nations ont rendu les Sauvages preſque auſſi méchans que nous. Je me borne à être un Sauvage paiſible dans la ſolitude que j'ai choiſie, auprès de votre patrie, où vous êtes tant déſiré.

Je conviens avec vous que les Belles-Lettres

& les Sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du *Tasse* firent de sa vie un tissu des malheurs ; ceux de *Galilée* le firent gémir dans les prisons à soixante & dix ans, pour avoir connu le mouvement de la Terre ; & ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligérent à se retracter. Vous savez quelles traverses vos amis essuyérent quand ils commencérent cet ouvrage aussi utile qu'immense de l'*Encyclopédie*, auquel vous avez tant contribué.

Si j'osais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre, du jour que je donnai la Tragédie d'*Oedipe* ; une bibliothéque de calomnies imprimées contre moi ; un homme qui m'avait des obligations assez connuës, me payant de mon service par vingt libelles ; un autre beaucoup plus coupable encor, faisant imprimer mon propre ouvrage du *Siécle de Louis* XIV. avec des notes dans lesquelles la plus crasse ignorance vomit les plus infames impostures : un autre qui vend à un Libraire quelques chapitres d'une prétenduë *Histoire universelle* sous mon nom, le Libraire assez avide pour imprimer ce tissu informe de bévûës, de fausses dates, de faits & de noms estropiés ; & enfin des hommes assez injustes pour m'imputer la publication de cette rapsodie. Je vous ferais voir la Société infectée de ce nouveau genre d'hommes inconnus à toute l'Antiquité, qui ne pouvant embrasser une profession honnête, soit de manœuvre, soit de laquais, & sachant malheureusement lire & écrire, se font Courtiers de Littérature, vivent de nos ouvrages, volent des manuscrits, les défigurent, & les vendent. Je pourrais me plaindre que des fragmens d'une plaisanterie

faite il y a près de trente ans sur le même sujet que *Chapelain* eut la bêtise de traiter sérieusement, courent aujourd'hui le monde par l'infidélité & l'avarice de ces malheureux qui ont mêlé leurs grossiéretés à ce badinage, qui en ont rempli les vuides avec autant de sottise que de malice, & qui enfin au bout de trente ans vendent par-tout en manuscrit ce qui n'appartient qu'à eux, & qui n'est digne que d'eux. J'ajouterai qu'en dernier lieu on a volé une partie des matériaux que j'avais rassemblés dans les Archives publiques, pour servir à l'histoire de la guerre de 1741. lorsque j'étais Historiographe de France, qu'on a vendu à un Libraire de Paris ce fruit de mon travail; qu'on se saisit à l'envi de mon bien, comme si j'étais déja mort, & qu'on le dénature pour le mettre à l'encan. Je vous peindrais l'ingratitude, l'imposture & la rapine me poursuivant depuis quarante ans jusqu'au pied des Alpes, & jusqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations? Que je ne dois pas me plaindre, que *Pope*, *Descartes*, *Bayle*, *le Camouens*, & cent autres, ont essuyé les mêmes injustices & des plus grandes; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des Lettres a trop séduits.

Avouez, en effet, Monsieur, que ce sont-là de ces petits malheurs particuliers, dont à peine la Société s'apperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frêlons pillent le miel de quelques abeilles? Les gens de Lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles; le reste du monde ou les ignore, ou en rit.

De toutes les amertumes répanduës sur la vie humaine, ce sont-là les moins funestes. Les épines attachées à la Littérature, & à un peu

de réputation, ne font que des fleurs en comparaifon des autres maux qui de tout tems ont inondé la Terre. Avouez que ni *Cicéron*, ni *Varron*, ni *Lucréce*, ni *Virgile*, ni *Horace*, n'eurent la moindre part aux profcriptions. *Marius* était un ignorant. Le barbare *Sylla*, le crapuleux *Antoine*, l'imbécille *Lépide*, lifaient peu *Platon* & *Sophocle*; & pour ce Tyran fans courage, *Octave Cépias*, furnommé fi lâchement *Augufte*, il ne fut un déteftable affaffin, que dans les tems où il fut privé de la Société des gens de Lettres.

Avouez que *Pétrarque* & *Bocace* ne firent pas naître les troubles de l'Italie. Avouez que le badinage de *Marot* n'a pas produit la *St. Barthélemi*, & que la Tragédie du *Cid* ne caufa pas les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guére été commis que par de célébres ignorans. Ce qui fait, & fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'eft l'infatiable cupidité, & l'indomptable orgueil des hommes depuis *Thamas-Kouli-Kan*, qui ne favait pas lire, jufqu'à un Commis de la Douane qui ne fait que chiffrer. Les Lettres nourriffent l'ame, la rectifient, la confolent; elles vous fervent, Monfieur, dans le tems que vous écrivez contre elles; vous êtes comme *Achille* qui s'emporte contre la gloire, & comme le Pere *Mallebranche* dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

Si quelqu'un doit fe plaindre des Lettres, c'eft moi, puifque dans tous les tems, & dans tous les lieux, elles ont fervi à me perfécuter. Mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la Société, dont tant d'hommes méchans corrompent les douceurs; comme il faut aimer fa patrie, quelques

injuſtices qu'on y eſſuye ; comme il faut aimer & ſervir l'Etre Suprême, malgré les ſuperſtitions, & le fanatiſme qui deshonorent ſi ſouvent ſon culte, &c.



PERSONNAGES.

GENGIS-KAN, Empereur Tartare.

OCTAR, } Guerriers Tartares.
OSMAN, }

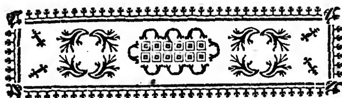
ZAMTI, Mandarin Lettré.

IDAMÉ, femme de Zamti.

ASSELI, attachée à Idamé.

ETAN, attaché à Zamti.

La Scène eſt dans un Palais des Mandarins qui tient au Palais Impérial, dans la ville de Cambalu, aujourd'hui Pékin.



L'ORPHÉLIN DE LA CHINE,

TRAGEDIE.

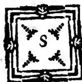
ACTE PREMIER.



SCENE PREMIERE.

IDAMÉ, ASSELI.

IDAMÉ.



E peut-il qu'en ce tems de désolation,
En ce jour de carnage & de destruction,
Quand ce Palais sanglant, ouvert à des Tartares,
Tombe avec l'Univers sous ces peuples barbares,
Dans cet amas affreux de publiques horreurs,
Il soit encor pour moi de nouvelles douleurs ?

ASSELI.

Eh, qui n'éprouve, hélas ! dans la perte commune,

Les tristes sentimens de sa propre infortune ?
Qui de nous vers le Ciel n'éleve pas ses cris
Pour les jours d'un époux, ou d'un pere, ou d'un fils ?
Dans cette vaste enceinte au Tartare inconnuë,
Où le Roi dérobait à la publique vûë
Ce peuple désarmé de paisibles mortels,
Interprêtes des Loix, Ministres des Autels,
Vieillards, femmes, enfans, troupeau faible & timide,
Dont n'a point approché cette guerre homicide,
Nous ignorons encor à quelle attrocité
Le vainqueur insolent porte sa cruauté
Nous entendons gronder la foudre & les tempêtes.
Le dernier coup approche, & vient frapper nos têtes.

IDAMÉ.

O fortune ! ô pouvoir au-dessus de l'humain !
Chére & triste Asséli, sais-tu quelle est la main,
Qui du Catai sanglant presse le vaste Empire,
Et qui s'appésantit sur tout ce qui respire ?

ASSELI.

On nomme ce Tyran du nom de Roi des Rois.
C'est ce fier Gengis-Kan, dont les affreux exploits
Font un vaste tombeau de la superbe Asie.
Octar son Lieutenant, déja dans sa furie,
Porte au Palais dit-on, le fer & les flambeaux.
Le Catai passe enfin sous des Maîtres nouveaux.
Cette Ville autrefois Souveraine du Monde,
Nage de tous côtés dans le sang qui l'inonde.
Voilà ce que cent voix, en sanglots superflus,
Ont appris dans ces lieux à mes sens éperdus.

IDAMÉ.

Sais-tu que ce Tyran de la Terre interdite,
Sous qui de cet Etat la fin se précipite,

Ce

Ce destructeur des Rois, de leur sang abreuvé,
Est un Scythe, un soldat, dans la poudre élevé,
Un guerrier vagabond de ces déserts sauvages,
Climats qu'un Ciel épais ne couvre que d'orages?
C'est lui qui sur les siens briguant l'autorité,
Tantôt fort & puissant, tantôt persécuté,
Vint jadis à tes yeux, dans cette auguste ville,
Aux portes du Palais demander un asyle.
Son nom est Témugin; c'est t'en apprendre assez.

ASSELI.

Quoi! c'est lui dont les vœux vous furent adressés!
Quoi! c'est ce fugitif, dont l'amour & l'hommage
A vos parens surpris parurent un outrage!
Lui qui traîne après lui tant de Rois ses suivans,
Dont le nom seul impose au reste des vivans!

IDAMÉ.

C'est lui-même, Asséli: son superbe courage,
Sa future grandeur brillait sur son visage.
Tout semblait, je l'avouë, esclave auprès de lui;
Et lorsque de la Cour il mendiait l'appui,
Inconnu, fugitif, il ne parlait qu'en Maître.
Il m'aimait; & mon cœur s'en applaudit peut-être:
Peut-être qu'en secret je tirais vanité
D'adoucir ce lion dans mes fers arrêté,
De plier à nos mœurs cette grandeur sauvage,
D'instruire à nos vertus son féroce courage,
Et de le rendre enfin, graces à ces liens,
Digne un jour d'être admis parmi nos citoyens.
Il eût servi l'Etat, qu'il détruit par la guerre.
Un refus a produit les malheurs de la Terre.
De nos Peuples jaloux tu connais la fierté.
De nos Arts, de nos Loix l'auguste antiquité,
Une Religion de tout tems épurée,
De cent siécles de gloire une suite avérée,
Tout nous interdisait, dans nos préventions,

Une indigne alliance avec les Nations.
Enfin un autre hymen, un plus ſaint nœud m'engage;
Le vertueux Zamti mérita mon ſuffrage.
Qui l'eût crû, dans ces tems de paix & de bonheur,
Qu'un Scythe mépriſé ſerait votre vainqueur ?
Voilà ce qui m'allarme, & qui me déſeſpére ;
J'ai refuſé ſa main ; je ſuis épouſe & mére :
Il ne pardonne pas ; il ſe vit outrager,
Et l'Univers ſait trop s'il aime à ſe venger.
Etrange deſtinée, & revers incroyable !
Eſt-il poſſible, ô Dieu, que ce peuple innombrable
Sous le glaive du Scythe expire ſans combats,
Comme de vils troupeaux que l'on méne au trépas ?

ASSELI.

Les Coréens, dit-on, raſſemblaient une armée ;
Mais nous ne ſavons rien que par la renommée,
Et tout nous abandonne aux mains des deſtructeurs.

IDAMÉ.

Que cette incertitude augmente mes douleurs !
J'ignore à quel excès parviennent nos miſéres ;
Si l'Empereur encor au Palais de ſes Péres
A trouvé quelque aſyle, ou quelque défenſeur ;
Si la Reine eſt tombée aux mains de l'oppreſſeur ;
Si l'un & l'autre touche à ſon heure fatale.
Hélas ! ce dernier fruit de leur foi conjugale,
Ce malheureux enfant à nos ſoins confié,
Excite encor ma crainte, ainſi que ma pitié.
Mon époux au Palais porte un pied téméraire.
Une ombre de reſpect pour ſon ſaint Miniſtére
Peut-être adoucira ces vainqueurs forcenés.
On dit que ces brigands aux meurtres acharnés,
Qui rempliſſent de ſang la Terre intimidée,

Ont d'un Dieu cependant conservé quelque idée ;
Tant la Nature même en toute Nation
Grava l'Etre suprême, & la Religion.
Mais je me flâte en vain qu'aucun respect les touche ;
La crainte est dans mon cœur, & l'espoir dans ma bouche.
Je me meurs....



SCENE II.

IDAMÉ, ZAMTI, ASSELI.

IDAMÉ.

Est-ce vous, époux infortuné ?
Notre sort sans retour est-il déterminé ?
Hélas ! qu'avez-vous vû ?

ZAMTI.

Ce que je tremble à dire.
Le malheur est au comble ; il n'est plus, cet Empire.
Sous le glaive étranger j'ai vû tout abattu.
De quoi nous a servi d'adorer la vertu ?
Nous étions vainement, dans une paix profonde,
Et les Législateurs & l'exemple du Monde.
Vainement par nos Loix l'Univers fut instruit ;
La sagesse n'est rien, la force a tout détruit.
J'ai vû de ces brigands la horde hyperborée,
Par des fleuves de sang se frayant une entrée,
Sur les corps entassés de nos freres mourans,
Portant par-tout le glaive, & les feux dévorans.
Ils pénétrent en foule à la demeure auguste,
Où de tous les humains le plus grand, le plus juste,

D'un front majestueux attendait le trépas.
La Reine évanouïe était entre ses bras.
De leurs nombreux enfans ceux en qui le courage
Commençait vainement à croître avec leur âge,
Et qui pouvaient mourir les armes à la main,
Etaient déja tombés sous le fer inhumain.
Il restait près de lui ceux dont la tendre enfance
N'avait que la faiblesse & des pleurs pour défense :
On les voyait encor autour de lui pressés,
Tremblans à ses genoux, qu'ils tenaient embrassés.
J'entre par des détours inconnus au vulgaire :
J'approche en frémissant de ce malheureux pere;
Je vois ces vils humains, ces monstres des déserts,
A notre auguste Maître osans donner des fers,
Traîner dans son Palais, d'une main sanguinaire,
Le pere, les enfans, & leur mourante mere.

IDAMÉ.

C'est donc là leur destin ! Quel changement, ô Cieux !

ZAMTI.

Ce Prince infortuné tourne vers moi les yeux;
Il m'appelle, il me dit, dans la langue sacrée,
Du Conquérant Tartare, & du peuple ignorée;
Conserve au moins le jour au dernier de mes fils.
Jugez si mes sermens & mon cœur l'ont promis;
Jugez de mon devoir quelle est la voix pressante,
J'ai senti ranimer ma force languissante;
J'ai revolé vers vous. Les ravisseurs sanglans
Ont laissé le passage à mes pas chancelans;
Soit que dans les fureurs de leur horrible joie,
Au pillage acharnés, occupés de leur proie,
Leur superbe mépris ait détourné les yeux;
Soit que cet ornement d'un Ministre des Cieux,
Ce symbole sacré du grand Dieu que j'adore,

A la férocité puiſſe impoſer encore ;
Soit qu'enfin ce grand Dieu, dans ſes profonds deſſeins,
Pour ſauver cet enfant, qu'il a mis dans mes mains,
Sur leurs yeux vigilans répandant un nuage,
Ait égaré leur vûë, ou ſuſpendu leur rage.

IDAMÉ.

Seigneur, il ſerait tems encor de le ſauver :
Qu'il parte avec mon fils ; je les peux enlever.
Ne déſeſpérons point, & préparons leur fuite.
De notre prompt départ qu'Etan ait la conduite :
Allons vers la Corée, au rivage des mers,
Aux lieux où l'Océan ceint ce triſte Univers.
La Terre a des déſerts & des autres ſauvages ;
Portons-y ces enfans, tandis que les ravages
N'inondent point encor ces aſyles ſacrés,
Eloignés de leur vûë, & peut-être ignorés.
Allons, le tems eſt cher, & la plainte inutile.

ZAMTI.

Hélas ! le fils des Rois n'a pas même un aſyle.
J'attens les Coréens : ils viendront, mais trop tard.
Cependant la mort vole au pied de ce rempart.
Saiſiſſons, s'il ſe peut, le moment favorable
De mettre en ſureté ce gage inviolable.

SCENE III.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI, ETAN.

ZAMTI.

Etan, où courez-vous, interdit, conſterné ?

IDAMÉ.

Fuyons de ce ſéjour au Scythe abandonné.



ETAN.

Vous êtes obſervés ; la fuite eſt impoſſible.
Autour de notre enceinte une garde terrible,
Aux Peuples conſternés offre de toutes parts
Un rempart hériſſé de piques & de dards.
Les vainqueurs ont parlé. L'eſclavage en ſilence
Obéit à leurs voix dans cette ville immenſe.
Chacun reſte immobile & de crainte & d'horreur.
Depuis que ſous le glaive eſt tombé l'Fmpereur.

ZAMTI.

Il n'eſt donc plus ?

IDAMÉ.

O Cieux !

ETAN.

De ce nouveau carnage
Qui pourra retracer l'épouvantable image ?
Son épouſe, ſes fils ſanglans & déchirés...
O famille de Dieux ſur la Terre adorés !
Que vous dirai-je, hélas ? Leurs têtes expoſées
Du vainqueur inſolent excitent les riſées ;
Tandis que leurs ſujets tremblans de murmurer,
Baiſſent des yeux mourans qui craignent de pleurer.
De nos honteux ſoldats les alfanges errantes
A genoux ont jetté leurs armes impuiſſantes.
Les vainqueurs fatigués dans nos murs aſſervis,
Laſſés de leur victoire, & de ſang aſſouvis,
Publiant à la fin le terme du carnage,
Ont au lieu de le mort annoncé l'eſclavage.
Mais d'un plus grand déſaſtre on nous menace encor.
On prétend que ce Roi des fiers enfans du Nord,
Gengis-Kan, que le Ciel envoya pour détruire,
Dont les ſeuls Lieutenans oppriment cet Empire,
Dans nos murs autrefois inconnu, dédaigné,
Vient toujours implacable, & toujours indigné,

Consommer sa colére, & venger son injure.
Sa Nation farouche est d'une autre nature
Que les tristes humains qu'enferment nos remparts.
Ils habitent des champs, des tentes, & des chars;
Ils se croiraient gênés dans cette ville immense.
De nos Arts, de nos Loix la beauté les offense.
Çes brigands vont changer en d'éternels déserts
Les murs que si long-tems admira l'Univers.

IDAMÉ.

Le vainqueur vient sans doute armé de la vengeance.
Dans mon obscurité j'avais quelque espérance;
Je n'en ai plus. Les Cieux, à nous nuire attachés,
Ont éclairé la nuit, où nous étions cachés.
Trop heureux les mortels inconnus à leur Maître!

ZAMTI.

Les nôtres sont tombés, le juste Ciel peut-être
Voudra pour l'Orphélin signaler son pouvoir.
Veillons sur lui, voilà notre premier devoir.
Que nous veut ce Tartare?

IDAMÉ.

O Ciel, pren ma défense.



SCENE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI, OCTAR, Gardes.

OCTAR.

ESclaves, écoutez; que votre obéïssance
Soit l'unique réponse aux ordres de ma voix.
Il reste encor un fils du dernier de vos Rois;
C'est vous qui l'élevez: votre soin téméraire
Nourrit un ennemi, dont il faut se défaire.

Je vous ordonne, au nom de vainqueur des humains,
De remettre aujourd'hui cet enfant dans mes mains.
Je vai l'attendre, allez qu'on m'apporte ce gage
Pour peu que vous tardiez, le ſang & le carnage
Vont de mon Maître encor ſignaler le courroux,
Et la deſtruction commencera par vous.
La nuit vient, le jour fuit ; vous, avant qu'il finiſſe,
Si vous aimez la vie, allez, qu'on obéiſſe.



SCENE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

OU ſommes-nous réduits ? ô monſtres, ô terreur !
Chaque inſtant fait éclorre une nouvelle horreur,
Et produit des forfaits, dont l'ame intimidée
Juſqu'à ce jour de ſang, n'avait point eu d'idée.
Vous ne répondez rien : vos ſoupirs élancés
Au Ciel qui nous accable en vain ſont adreſſés.
Enfant de tant de Rois, faut-il qu'on ſacrifie
Aux ordres d'un ſoldat ton innocente vie ?

ZAMTI.

J'ai promis, j'ai juré de conſerver ſes jours.

IDAMÉ.

De quoi lui ſerviront vos malheureux ſecours ?
Qu'importent vos ſermens, vos ſtériles tendreſſes ?
Etes-vous en état de tenir vos promeſſes ?
N'eſpérons plus.

ZAMTI.

ZAMTI.

Ah ! Ciel ! Et quoi ,vous voudriez
Voir du fils de mes Rois les jours sacrifiés ?

IDAMÉ.

Non, je n'y puis penser sans des torrens de larmes ;
Et si je n'étais mere, & si dans mes allarmes,
Le Ciel me permettait d'abréger un destin
Nécessaire à mon fils élevé dans mon sein,
Je vous dirais, Mourons, & lorsque tout succombe
Sous les pas de nos Rois descendons dans la tombe.

ZAMTI.

Après l'attrocité de leur indigne sort,
Qui pourrait redouter & refuser la mort ?
Le coupable la craint, le malheureux l'appelle,
Le brave la défie, & marche au-devant d'elle,
Le sage qui l'attend la reçoit sans regrets.

IDAMÉ.

Quels sont en me parlant vos sentimens secrets ?
Vous baissez vos regards, vos cheveux se hérissent,
Vous pâlissez, vos yeux de larmes se remplissent ;
Mon cœur répond au vôtre, il sent tous vos tourmens.
Mais que résolvez-vous ?

ZAMTI.

De garder mes sermens.
Auprès de cet enfant, allez, daignez m'attendre.

IDAMÉ.

Mes priéres, mes cris pourront-ils le défendre ?





SCENE VI.

ZAMTI, ETAN.

ETAN.

SEigneur, votre pitié ne peut le conſerver.
Ne ſongez qu'à l'Etat que ſa mort peut ſauver:
Pour le ſalut du peuple il faut bien qu'il périſſe.

ZAMTI.

Oui... je vois qu'il faut faire un triſte ſacrifice.
Ecoute: cet Empire eſt-il cher à tes yeux?
Reconnais-tu ce Dieu de la Terre & des Cieux,
Ce Dieu que ſans mélange annonçaient nos ancêtres,
Méconnu par le Bonze, inſulté par nos Maîtres?

ETAN.

Dans nos communs malheurs il eſt mon ſeul appui;
Je pleure la patrie, & n'eſpére qu'en lui.

ZAMTI.

Jure ici par ſon nom, par ſa toute-puiſſance,
Que tu conſerveras dans l'éternel ſilence
Le ſecret qu'en ton ſein je dois enſévelir.
Jure-moi que tes mains oſeront accomplir
Ce que les intérêts, & les Loix de l'Empire,
Mon devoir & mon Dieu, vont par moi te preſcrire.

ETAN.

Je le jure; & je veux, dans ces murs déſolés,
Voir nos malheurs communs ſur moi ſeul aſſemblés,
Si trahiſſant vos vœux, & démentant mon zéle,
Ou ma bouche, ou ma main, vous était infidéle.

ZAMTI.

Allons, il ne m'eſt plus permis de reculer.

ETAN.

De vos yeux attendris je vois des pleurs couler.
Hélas, de tant de maux les atteintes cruelles
Laissent donc place encor à des larmes nouvelles!

ZAMTI.

On a porté l'arrêt ! rien ne peut le changer !

ETAN.

On presse, & cet enfant, qui vous est étranger...

ZAMTI.

Etranger ! Lui, mon Roi !

ETAN.

Notre Roi fut son pere ;
Je le sai, j'en frémis ; parlez, que dois-je faire ?

ZAMTI.

On compte ici mes pas ; j'ai peu de liberté.
Sers-toi de la faveur de ton obscurité.
De ce dépôt sacré tu sais quel est l'asyle ;
Tu n'es point observé, l'accès t'en est facile.
Cachons pour quelque tems cet enfant précieux
Dans le sein des tombeaux bâtis par nos ayeux.
Nous remettrons bientôt au Chef de la Corée
Ce tendre rejetton d'une tige adorée.
Il peut ravir du moins à nos cruels vainqueurs
Ce malheureux enfant, l'objet de leurs terreurs.
Il peut sauver mon Roi. Je prens sur moi le reste.

ETAN.

Et que deviendrez-vous sans ce gage funeste ?
Que pourrez-vous répondre au vainqueur irrité?

ZAMTI.

J'ai de quoi satisfaire à sa férocité.

ETAN.

Vous, Seigneur ?

ZAMTI.

O nature, ô devoir tyrannique !

ETAN.

Eh bien !

ZAMTI.

Dans ſon berceau ſaiſi mon fils unique.

ETAN.

Votre fils!

ZAMTI.

Songe au Roi que tu dois conſerver.
Pren mon fils... que ſon ſang... je ne puis achever.

ETAN.

Ah! que m'ordonnez-vous?

ZAMTI.

Reſpecte ma tendreſſe.
Reſpecte mon malheur, & ſur-tout ma faibleſſe.
N'oppoſe aucun obſtacle à cet ordre ſacré;
Et rempli ton devoir après l'avoir juré.

ETAN.

Vous m'avez arraché ce ſerment téméraire.
A quel devoir affreux me faut-il ſatisfaire?
J'admire avec horreur ce deſſein généreux;
Mais ſi mon amitié...

ZAMTI.

C'en eſt trop, je le veux.
Je ſuis pere; & ce cœur, qu'un tel arrêt déchire,
S'en eſt dit cent fois plus que tu ne peux m'en dire:
J'ai fait taire le ſang; fai taire l'amitié.
Pars.

ETAN.

Il faut obéir.

ZAMTI.

Laiſſe-moi par pitié.





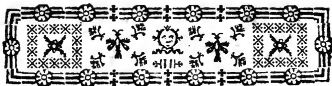
SCENE VIII.

ZAMTI *seul.*

J'Ai fait taire le sang ! Ah trop malheureux
pére ?
J'entens trop cette voix si fatale & si chére.
Ciel, impose silence aux cris de ma douleur.
Mon épouse, mon fils, me déchirent le cœur.
De ce cœur effrayé cache-moi la blessure.
L'homme est trop faible, hélas ! pour dompter
la nature.
Que peut-il par lui-même? Acheve, soutien-moi;
Affermi la vertu prête à tomber sans toi.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZAMTI *seul.*

ETan auprès de moi tarde trop à se rendre.
Il faut que je lui parle ; & je crains de l'entendre.
Je tremble malgré moi de son fatal retour.
O mon fils, mon cher fils, as-tu perdu le jour ?
Aura-t'on consommé ce fatal sacrifice ?
Je n'ai pû de ma main te conduire au supplice ;
Je n'en eus pas la force. En ai-je assez au moins
Pour apprendre l'effet de mes funestes soins ?
En ai-je encor assez pour cacher mes allarmes ?

SCENE II.

ZAMTI, ETAN.

ZAMTI.

VIens, ami... je t'entens... je sai tout par tes larmes.

ETAN.

Votre malheureux fils....

ZAMTI.

Arrête ; parle-moi

De l'eſpoir de l'Empire, & du fils de mon Roi :
Eſt-il en ſureté ?

ETAN.

Les tombeaux de ſes Péres
Cachent à nos Tyrans ſa vie & ſes miſéres.
Il vous devra des jours pour ſouffrir commencés ;
Préſent fatal peut-être.

ZAMTI.

Il vit : c'en eſt aſſez.
O vous, à qui je rens ces ſervices fidelles,
O mes Rois, pardonnez mes larmes paternelles.

ETAN.

Oſez-vous en ces lieux gémir en liberté ?

ZAMTI.

Où porter ma douleur, & ma calamité ?
Et comment déſormais ſoutenir les approches,
Le déſeſpoir, les cris, les éternels reproches,
Les imprécations d'une mere en fureur ?
Encor ſi nous pouvions prolonger ſon erreur !

ETAN.

On a ravi ſon fils dans ſa fatale abſence ;
A nos cruels vainqueurs on conduit ſon enfance ;
Et ſoudain j'ai volé pour donner mes ſecours
Au Royal Orphélin, dont on pourſuit les jours.

ZAMTI.

Ah ! du moins, cher Etan, ſi tu pouvais lui dire,
Que nous avons livré l'héritier de l'Empire ;
Que j'ai caché mon fils, qu'il eſt en ſureté !
Impoſons quelque tems à ſa crédulité....
Hélas ! la vérité ſi ſouvent eſt cruelle !
On l'aime ; & les humains ſont malheureux par elle !
Allons... Ciel ! elle-même approche de ces lieux ;
La douleur & la mort ſont peintes dans ſes yeux.





SCENE III.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

QU'ai-je vû ? Qu'a-t'on fait ? Barbare, est-il possible ?
L'avez-vous commandé ce sacrifice horrible ?
Non, je ne puis le croire ; & le Ciel irrité
N'a pas dans votre sein mis tant de cruauté :
Non, vous ne serez point plus dur & plus barbare
Que la loi du vainqueur, & le fer du Tartare.
Vous pleurez, malheureux !

ZAMTI.

Ah ! pleurez avec moi,
Mais avec moi songez à sauver votre Roi.

IDAMÉ.

Que j'immole mon fils !

ZAMTI.

Telle est notre misére ;
Vous êtes citoyenne avant que d'être mére.

IDAMÉ.

Quoi ! sur toi la Nature a si peu de pouvoir !

ZAMTI.

Elle n'en a que trop, mais moins que mon devoir :
Et je dois plus au sang de mon malheureux Maître,
Qu'à cet enfant obscur à qui j'ai donné l'être.

IDAMÉ.

Non, je ne connais point cette horrible vertu.
J'ai vû nos murs en cendre, & ce Trône abattu ;
J'ai pleuré de nos Rois les disgraces affreuses ;
Mais par quelles fureurs encor plus douloureuses,

Veux-tu, de ton épouse avançant le trépas,
Livrer le sang d'un fils qu'on ne demande pas ?
Ces Rois ensévelis, disparus dans la poudre,
Sont-ils pour toi des Dieux dont tu craignes la foudre ?
A ces Dieux impuissans, dans la tombe endormis,
As-tu fait le serment d'assassiner ton fils ?
Hélas ! grands, & petits, & sujets, & Monarques,
Distingués un moment par de frivoles marques,
Egaux par la nature, égaux par le malheur,
Tout mortel est chargé de sa propre douleur :
Sa peine lui suffit, & dans ce grand naufrage,
Rassembler nos débris, voilà notre partage.
Où serais-je, grand Dieu ! si ma crédulité
Eût tombé dans le piége à mes pas présenté ?
Auprès du fils des Rois si j'étais demeurée,
La victime aux bourreaux allait être livrée :
Je cessais d'être mere ; & le même couteau
Sur le corps de mon fils me plongeait au tombeau.
Graces à mon amour, inquiéte, troublée,
A ce fatal berceau l'instinct m'a rappellée.
J'ai vû porter mon fils à nos cruels vainqueurs.
Mes mains l'ont arraché des mains des ravisseurs.
Barbare, ils n'ont point eu ta fermeté cruelle.
J'en ai chargé soudain cette esclave fidelle,
Qui soutient de son lait ses misérables jours,
Ces jours qui périssaient sans moi, sans mon secours ;
J'ai conservé le sang du fils & de la mére,
Et j'ose dire encor, de son malheureux pére.

ZAMTI.

Quoi, mon fils est vivant !

IDAMÉ.

Oui, ren graces au Ciel,
Malgré toi favorable à ton cœur parternel.
Répen-toi

ZAMTI.

Dieu des Cieux, pardonnez cette joye,
Qui se mêle un moment aux pleurs où je me noye.
O ma chére Idamé, ces momens seront cours.
Vainement de mon fils vous prolongiez les jours;
Vainement vous cachiez cette fatale offrande.
Si nous ne donnons pas le sang qu'on nous demande,
Nos Tyrans soupçonneux seront bientôt vengés;
Nos citoyens tremblans, avec nous égorgés,
Vont payer de vos soins les efforts inutiles;
De soldats entourés nous n'avons plus d'asyles.
Et mon fils, qu'au trépas vous croyez arracher,
A l'œil qui le poursuit ne peut plus se cacher.
Il faut subir son sort.

IDAMÉ.

Ah! cher Epoux, demeure;
Ecoute-moi, du moins.

ZAMTI.

Hélas!... il faut qu'il meure.

IDAMÉ.

Qu'il meure! arrête, tremble, & crain mon désespoir.
Crain sa mére.

ZAMTI.

Je crains de trahir mon devoir.
Abandonnez le vôtre; abandonnez ma vie
Aux détestables mains d'un Conquérant impie.
C'est mon sang qu'à Gengis il vous faut demander.
Allez, il n'aura pas de peine à l'accorder.
Dans le sang d'un époux trempez vos mains perfides;
Allez, ce jour n'est fait que pour des parricides.
Rendez vains mes sermens, sacrifiez nos loix,
Immolez votre époux, & le sang de vos Rois.

IDAMÉ.

De mes Rois ! Va, te dis-je, ils n'ont rien à prétendre.
Je ne dois point mon sang en tribut à leur cendre.
Va ; le nom de sujet n'est pas plus saint pour nous,
Que ces noms si sacrés & de pere & d'époux.
La Nature & l'Hymen, voilà les loix premiéres,
Les devoirs, les liens des Nations entiéres :
Ces Loix viennent des Dieux ; le reste est des humains.
Ne me fai point haïr le sang des Souverains :
Oui, sauvons l'Orphélin d'un vainqueur homicide ;
Mais ne le sauvons pas au prix d'un parricide.
Que les jours de mon fils n'achétent point ses jours.
Loin de l'abandonner, je vole à son secours.
Je prens pitié de lui ; pren pitié de toi-même,
De ton fils innocent, de sa mere qui t'aime.
Je ne menace plus : je tombe à tes genoux.
O pere infortuné, cher & cruel époux,
Pour qui j'ai méprisé, tu t'en souviens peut-être,
Ce mortel qu'aujourd'hui le sort a fait ton Maître ;
Accorde-moi mon fils, accorde-moi ce sang,
Que le plus pur amour a formé dans mon flanc :
Et ne résiste point au cri terrible & tendre,
Qu'à tes sens désolés l'amour a fait entendre.

ZAMTI.

Ah ! c'est trop abuser du charme & du pouvoir
Dont la nature & vous combattent mon devoir.
Trop faible épouse, hélas, si vous pouviez connaître !...

IDAMÉ.

Je suis faible, oui, pardonne, une mere doit l'être,

Je n'aurai point de toi ce reproche à souffrir ;
Quand il faudra te suivre, & qu'il faudra mourir.
Cher époux, si tu peux au vainqueur sanguinaire,
A la place du fils, sacrifier la mére,
Je sus prête : Idamé ne se plaindra de rien :
Et mon cœur est encor aussi grand que le tien.

ZAMTI.

Oui, j'en crois ta vertu.



SCENE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, OCTAR, Gardes.

OCTAR.

Quoi vous osez reprendre
Ce dépôt que ma voix vous ordonna de rendre ?
Soldats, suivez leurs pas, & me répondez d'eux :
Saisissez cet enfant qu'ils cachent à mes yeux.
Allez : votre Empereur en ces lieux va paraître.
Apportez la victime aux pieds de votre Maître.
Soldats, veillez sur eux.

ZAMTI.

Je suis prêt d'obéir.
Vous aurez cet enfant.

IDAMÉ.

Je ne le puis souffrir.
Non, vous ne l'obtiendrez, cruels, qu'avec ma vie.

OCTAR.

Qu'on fasse retirer cette femme hardie.
Voici votre Empereur : ayez soin d'empêcher
Que tous ces vils captifs osent en approcher.





SCENE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, Troupe de Guerriers.

GENGIS.

On a pouffé trop loin le droit de ma conquête.
Que le glaive fe cache, & que la mort s'arrête.
Je veux que les vaincus refpirent déformais.
J'envoyai la terreur, & j'apporte la paix.
La mort du fils des Rois fuffit à ma vengeance.
Etouffons dans fon fang la fatale femence
Des complots éternels, & des rébellions,
Qu'un fantôme de Prince infpire aux Nations.
Sa famille eft éteinte, il vit; il doit la fuivre.
Je n'en veux qu'à des Rois: mes fujets doivent vivre.
Ceffez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des Arts confacrés par les tems,
Refpectez-les: ils font le prix de mon courage.
Qu'on ceffe de livrer aux flâmes, au pillage,
Ces Archives de Loix, ce vafte amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'eft utile;
Elle occupe ce peuple, & le rend plus docile.
Octar, je vous deftine à porter mes drapeaux
Aux lieux où le Soleil renaît du fein des eaux.

A un de fes fuivans.

Vous, dans l'Inde foumife, humble dans fa défaite,
Soyez de mes décrets le fidéle interprête;
Tandis qu'en Occident je fais voler mes fils,
Des murs de Samarcande aux bords du Tanaïs.
Sortez: demeure, Octar.



SCENE VI.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

Eh bien ! pouvais-tu croire,
Que le fort m'élevât à ce comble de gloire ?
Je foule aux pieds ce Trône, & je régne en des lieux,
Où mon front avili n'osa lever les yeux.
Voici donc ce Palais, cette fuperbe ville,
Où caché dans la foule, & cherchant un afyle,
J'effuyai les mépris, qu'à l'abri du danger
L'orgueilleux citoyen prodigue à l'étranger.
On dédaignait un Scythe ; & la honte & l'outrage
De mes vœux mal conçus devinrent le partage.
Une femme ici même a refufé la main,
Sous qui depuis cinq ans tremble le Genre humain.

OCTAR.

Quoi, dans ce haut dégré de gloire & de puiffance,
Quand le monde à vos pieds fe profterne en filence,
D'un tel reffouvenir vous feriez occupé !

GENGIS.

Mon efprit, je l'avouë, en fut toujours frappé.
Des affronts attachés à mon humble fortune,
C'eft le feul dont je garde une idée importune.
Je n'eus que ce moment de faibleffe & d'erreur :
Je crus trouver ici le repos de mon cœur ;
Il n'eft point dans l'éclat dont le fort m'environne.
La gloire le promet, l'amour, dit-on, le donne.
J'en conferve un dépit trop indigne de moi :
Mais au moins je voudrais qu'elle connût fon Roi.

Que son œil entrévît, du sein de la bassesse,
De qui son imprudence outragea la tendresse;
Qu'à l'aspect des grandeurs qu'elle eût pû partager,
Son désespoir secret servît à me venger.

OCTAR.

Mon oreille, Seigneur, était accoûtumée
Aux cris de la victoire & de la renommée,
Au bruit des murs fumans renversés sous vos pas,
Et non à ces discours que je ne conçois pas.

GENGIS.

Non, depuis qu'en ces lieux mon ame fut vaincuë,
Depuis que ma fierté fut ainsi confonduë.
Mon cœur s'est désormais défendu sans retour
Tous ces vils sentimens qu'ici l'on nomme amour;
Idamé, je l'avouë, en cette ame égarée,
Fit une impression que j'avais ignorée.
Dans nos antres du Nord, dans nos stériles champs,
Il n'est point de beauté qui subjugue nos sens.
De nos travaux grossiers les campagnes sauvages
Partageaient l'âpreté de nos mâles courages.
Un poison tout nouveau me surprit en ces lieux;
La tranquille Idamé le portait dans ses yeux:
;es paroles, ses traits respiraient l'art de plaire:
'e rens grace au refus qui nourrit ma colére;
;on mépris dissipa ce charme suborneur,
;e charme inconcevable & souverain du cœur.
Mon bonheur m'eût perdu; mon ame toute entiére
e doit aux grands objets de ma vaste carriére.
'ai subjugué le Monde, & j'aurais soupiré!
'e trait injurieux, dont je fus déchiré,
'e rentrera jamais dans mon ame offensée.
: bannis sans regret cette lâche pensée.
'ne femme sur moi n'aura point ce pouvoir;
: la veux oublier, je ne veux point la voir.
;u'elle pleure à loisir sa fierté trop rebelle;

Octar, je vous défens que l'on s'informe d'elle.

OCTAR.

Vous avez en ces lieux des soins plus importans.

GENGIS.

Oui, je me souviens trop de tant d'égaremens.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

SCENE VII.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

OSMAN.

La victime, Seigneur, allait être égorgée;
Une garde autour d'elle était déja rangée.
Mais un événement, que je n'attendais pas,
Demande un nouvel ordre, & suspend son trépas:
Une femme éperduë, & de larmes baignée,
Arrive, tend les bras à la Garde indignée;
Et nous surprenant tous par ses cris forcenés,
Arrêtez, ce mon fils quë vous assassinez;
C'est mon fils, on vous trompe au choix de la victime.
Le désespoir affreux, qui parle, & qui l'anime,
Ses yeux, son front, sa voix, ses sanglots, ses clameurs,
Sa fureur intrépide au milieu de ses pleurs,
Tout semblait annoncer, par ce grand caractére,
Le cri de la nature, & le cœur d'une mére.
Cependant son époux devant nous appellé,
Non moins éperdu qu'elle, & non moins accablé,
Mais sombre & recueilli dans sa douleur funeste,
De nos Rois, a-t'il dit, voilà ce qui nous reste;
Frappez; voilà le sang que vous me demandez.
De larmes en parlant ses yeux sont inondés.
Cette femme à ces mots d'un froid mortel saisie,
Long-

Long-tems sans mouvemens, sans couleur, & sans vie,
Ouvrant enfin les yeux d'horreur appésantis,
Dès qu'elle a pû parler a reclamé son fils.
Le mensonge n'a point des douleurs si sincéres,
On ne versa jamais de larmes plus améres.
On doute, on examine, & je reviens confus,
Demander à vos pieds vos ordres absolus,

GENGIS.

Je saurai démêler un pareil artifice,
Et qui m'a pû tromper est sûr de son supplice.
Ce peuple de vaincus prétend-il m'aveugler ?
Et veut-on que le sang recommence à couler ?

OCTAR.

Cette femme ne peut tromper votre prudence.
Du fils de l'Empereur elle a conduit l'enfance.
Aux enfans de son Maître on s'attache aisément.
Le danger, le malheur ajoute au sentiment.
Le fanatisme alors égale la Nature ;
Et sa douleur si vraie ajoute à l'imposture.
Bientôt de son secret perçant l'obscurité,
Vos yeux dans cette nuit répandront la clarté.

GENGIS.

Quelle est donc cette femme ?

OCTAR.

On dit qu'elle est unie
A l'un de ces Lettrés que respectait l'Asie,
Qui trop enorgueillis du faste de leurs Loix,
Sur leur vain Tribunal osaient braver cent Rois.
Leur foule est innombrable ; ils sont tous dans les chaînes ;
Ils connaîtront enfin des Loix plus souveraines.
Zamti, c'est-là le nom de cet esclave altier,
Qui veillait sur l'enfant qu'on doit sacrifier.

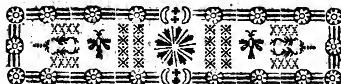
GENGIS.

Allez interroger ce couple condamnable ;
Tirez la vérité de leur bouche coupable ;

Que nos guerriers surtout à leur poste fixés,
Veillent dans tous les lieux où je les ai placés;
Qu'aucun d'eux ne s'écarte: on parle de surprise;
Les Coréens, dit-on, tentent quelque entreprise;
Vers les rives du fleuve on a vû des soldats.
Nous saurons quels mortels s'avancent au trépas;
Et si l'on veut forcer les enfans de la guerre
A porter le carnage aux bornes de la Terre.

Fin du second Acte.





ACTE III.



SCENE PREMIERE.

GENGIS, OSMAN, Troupe de Guerriers.

GENGIS.

A-T'on de ces captifs éclairci l'imposture ?
A-t'on connu leur crime, & vengé mon injure ?
Ce rejetton des Rois à leur garde commis,
Entre les mains d'Octar est-il enfin remis ?

OSMAN.

Il cherche à pénétrer dans ce sombre mistére.
A l'aspect des tourmens ce Mandarin sévére
Persiste en sa réponse avec tranquillité.
Il semble sur son front porter la vérité.
Son épouse en tremblant nous répond par des larmes.
Sa plainte, sa douleur augmente encor ses charmes.
De pitié malgré nous nos cœurs étaient surpris,
Et nous nous étonnions de nous voir attendris.
Jamais rien de si beau ne frappa notre vûë.
Seigneur, le croiriez-vous? Cette femme éperduë
A vos sacrés genoux demande à se jetter.
Que le vainqueur des Rois daigne enfin m'écouter.

Il pourra d'un enfant protéger l'innocence.
Malgré ses cruautés j'espére en sa clémence :
Puisqu'il est tout-puissant, il sera généreux ;
Pourrait-il rebuter les pleurs des malheureux ?
C'est ainsi qu'elle parle ; & j'ai dû lui promettre
Qu'à vos pieds en ces lieux vous daignerez l'admettre.

GENGIS.

De ce mystère enfin je dois être éclairci.
(à sa suite.)
Oui, qu'elle viennent ; allez, & qu'on l'améne ici.
Qu'elle ne pense pas que par de vaines plaintes,
Des soupirs affectés, & quelques larmes feintes,
Aux yeux d'un Conquérant on puisse en imposer.
Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuser.
Je n'ai que trop connu leurs larmes infidelles,
Et mon cœur dès long-tems s'est affermi contre elles.
Elle cherche un honneur dont dépendra son sort,
Et vouloir me tromper, c'est demander la mort.

OSMAN.

Voilà cette captive à vos pieds amenée.

GENGIS.

Que vois-je ! est-il possible ? ô Ciel ! ô destinée !
Ne me trompai-je point ? est-ce un songe, une erreur ?
C'est Idamé ; c'est elle, & mes sens ...

SCENE II.

GENGIS, IDAMÉ, OCTAR.
OSMAN, Gardes.

IDAMÉ.

Ah ! Seigneur,
Tranchez les tristes jours d'une femme éperdue.

Vous devez vous venger, je m'y ſuis attenduë ;
Mais, Seigneur, épargnez un enfant innocent.

GENGIS.

Raſſurez-vous ; ſortez de cet effroi preſſant : . .
Ma ſurpriſe, Madame, eſt égale à la vôtre . . .
Le deſtin qui fait tout nous trompá l'un & l'autre.
Les tems ſont bien changés ; mais ſi l'ordre des Cieux
D'un habitant du Nord, mépriſable à vos yeux,
A fait un Conquérant, ſous qui tremble l'Aſie,
Ne craignez rien pour vous ; votre Empereur oublie
Les affronts qu'en ces lieux eſſuïa Témugin.
J'immole à ma victoire, à mon Trône, au deſtin,
Le dernier rejetton d'une race ennemie.
Le repos de l'Etât me demande ſa vie.
Il faut qu'entre mes mains de dépôt ſoit livré.
Votre cœur ſur un fils doit être raſſuré.
Je le prens ſous ma garde.

IDAMÉ.

A peine je reſpire.

GENGIS.

Mais de la vérité, Madame, il faut m'inſtruire.
Quel indigne artifice oſe-t'on m'oppoſer ?
De vous, de votre époux, qui prétend m'impoſer ?

IDAMÉ.

Ah ! des infortunés épargnez la miſére.

GENGIS.

Vous ſavez ſi je dois haïr ce téméraire.

IDAMÉ.

Vous, Seigneur !

GENGIS.

J'en dis trop, & plus que je ne veux.

IDAMÉ.

Ah ! rendez-moi, Seigneur, un enfant malheureux.
Vous me l'avez promis, ſa grace eſt prononcée.

GENGIS.

Sa grace eſt dans vos mains : ma gloire eſt offenſée,
Mes ordres mépriſés, mon pouvoir avili ;
En un mot vous ſavez juſqu'où je ſuis trahi ;
C'eſt peu de m'enlever le ſang que je demande,
De me déſobéir alors que je commande.
Vous êtes dès long tems inſtruite à m'outrager ;
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je dois me venger.
Votre époux ! ... ce ſeul nom le rend aſſez coupable.
Quel eſt donc ce mortel pour vous reſpectable,
Qui ſous ſes loix, Madame, a pû vous captiver ?
Quel eſt cet inſolent qui penſe me braver ?
Qu'il vienne.

IDAMÉ.

Mon époux vertueux & fidelle,
Objet infortuné de ma douleur mortelle,
Servit ſon Dieu, ſon Roi, rendit mes jours heureux.

GENGIS.

Qui ? ... lui ? ... mais depuis quand formâtes-vous ces nœuds ?

IDAMÉ.

Depuis que loin de nous le ſort qui vous ſeconde
Eut entraîné vos pas pour le malheur du Monde.

GENGIS.

J'entens ; depuis le jour que je fus outragé ;
Depuis que de vous deux je dus être vengé ;
Depuis que vos climats ont mérité ma haine ;





SCENE III.

;ENGIS, OCTAR, OSMAN (*d'un côté*,) IDAMÉ, ZAMTI (*de l'autre*,) Gardes.

GENGIS.

Arle ; as-tu satisfait à ma loi souveraine ?
s-tu mis dans mes mains le fils de l'Empereur ?

ZAMTI.

ai rempli mon devoir; c'en est fait; oui, Seigneur.

GENGIS.

u sais si je punis la fraude & l'insolence ;
u sais que rien n'échappe aux coups de ma vengeance,
ue si le fils des Rois par toi m'est enlevé,
algré ton imposture il sera retrouvé,
ue son trépas certain va suivre ton supplice.

à ses Gardes.

ais je veux bien le croire. Allez, & qu'on saisisse
enfant que cet esclave a remis en vos mains.
appez.

ZAMTI.

Malheureux pere !

IDAMÉ.

Arrêtez, inhumains.
,Seigneur, est-ce ainsi que la pitié vous presse ?
t-ce ainsi qu'un vainqueur fait tenir sa promesse ?

GENGIS.

-ce ainsi qu'on m'abuse, & qu'on croit me jouër ?

C'en eſt trop ; écoutez, il faut tout m'avouër.
Sur cet enfant, Madame, expliquez vous ſur
l'heure.
Inſtruiſez-moi de tout, répondez, ou qu'il meure.

IDAMÉ.

Eh bien, mon fils l'emporte ; & ſi dans mon
malheur
L'aveu que la nature arrache à ma douleur
Eſt encor à vos yeux une offenſe nouvelle ;
S'il faut toujours du ſang à votre ame cruelle,
Frappez ce triſte cœur qui céde à ſon effroi,
Et ſauvez un mortel plus généreux que moi.
Seigneur, il eſt trop vrai que notre auguſte Maître,
Qui ſans vos ſeuls exploits n'eût point ceſſé de
l'être,
A remis à mes mains, aux mains de mon époux,
Ce dépôt reſpectable à tout autre qu'à vous.
Seigneur, aſſez d'horreurs ſuivaient votre vic-
toire,
Aſſez de cruautés terniſſaient tant de gloire.
Dans des fleuves de ſang tant d'innocens plongés,
L'Empereur & ſa femme, & cinq fils égorgés,
Le fer de tous côtés dévaſtant cet Empire,
Tous ces champs de carnage auraient dû vous
ſuffire.
Un Barbare en ces lieux eſt venu demander
Ce dépôt précieux, que j'aurais dû garder,
Ce fils de tant de Rois, notre unique eſpérance.
A cet ordre terrible, à cette violence,
Mon époux inflexible en ſa fidélité,
N'a vû que ſon devoir & n'a point héſité.
Il a livré ſon fils. La nature outragée
Vainement déchirait ſon ame partagée ;
Il impoſait ſilence à ſes cris douloureux.
Vous deviez ignorer ce ſacrifice affreux.
J'ai dû plus reſpecter ſa fermeté ſévére.
Je devais l'imiter ; mais enfin je ſuis mére.

Mon

'on ame est au-dessous d'un si cruel effort.
: n'ai pû de mon fils consentir à la mort.
élas ! au désespoir que j'ai trop fait paraître,
ne mere aisément pouvait se reconnaître.
oyez de cet enfant le pere confondu,
ui ne vous a trahi qu'à force de vertu.
'un n'attend son salut que de son innocence,
t l'autre est respectable, alors qu'il vous offense.
e punissez que moi, qui trahis à la fois,
t l'époux que j'admire, & le sang de mes Rois.
igne époux, digne objet de toute ma tendresse;
a pitié maternelle est ma seule faiblesse;
on sort suivra le tien, je meurs si tu péris.
ardonne-moi du moins d'avoir sauvé ton fils.

ZAMTI.

: t'ai tout pardonné; je n'ai plus à me plaindre;
our le sang de mon Roi je n'ai plus rien à craindre,
:s jours sont assurés.

GENGIS.

Traître, ils ne le sont pas;
a réparer ton crime, ou subir ton trépas.

ZAMTI.

e crime est d'obéir à des ordres injustes.
a souveraine voix de mes Maîtres augustes
u sein de leurs tombeaux parle plus haut que toi.
u fus notre vainqueur, & tu n'es pas mon Roi;
j'étais ton sujet, je te serais fidéle.
rrache-moi la vie, & respecte mon zéle.
: t'ai livré mon fils, j'ai pû te l'immoler;
enses-tu que pour moi je puisse encor trembler?

GENGIS.

u'on l'ôte de mes yeux.

IDAMÉ.

Ah! daignez...

GENGIS.

Qu'on l'entraîne,

IDAMÉ.

Non, n'accablez que moi des traits de votre haine.
Cruel! qui m'aurait dit que j'aurais par vos coups
Perdu mon Empereur, mon fils, & mon époux?
Quoi! votre ame jamais ne peut être amollie!

GENGIS.

Allez, suivez l'époux à qui le sort vous lie.
Est-ce à vous de prétendre encor à me toucher?
Et quel droit avez-vous de me rien reprocher?

IDAMÉ.

Ah! je l'avais prévû; je n'ai plus d'espérance.

GENGIS.

Allez, dis-je, Idamé, si jamais la clémence
Dans mon cœur malgré moi pouvait encor entrer,
Vous sentez quels affronts il faudrait réparer.



SCENE IV.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

D'Où vient que je gémis, d'où vient que je balance?
Quel Dieu parlait en elle & prenait sa défense?
Est-il dans les vertus, est-il dans la beauté
Un pouvoir au-dessus de mon autorité?
Ah! demeurez, Octar, je me crains, je m'ignore:
Il me faut un ami; je n'en eus point encore;
Mon cœur en a besoin.

OCTAR.

Puisqu'il faut vous parler,
S'il est des ennemis qu'on vous doive immoler,
Si vous voulez couper d'une race odieuse,
Dans ses derniers rameaux, la tige dangereuse;

'récipitez sa perte ; il faut que la rigueur,
:rop nécessaire appui du Trône d'un vainqueur,
'rappe sans intervalle un coup sûr & rapide.
:'est un torrent qui passe en son cours homicide.
.e tems raméne l'ordre & la tranquillité ;
.e peuple se façonne à la docilité :
)e ses premiers malheurs l'image est affaiblie ;
3ientôt il les pardonne, & même il les oublie.
Mais lorsque goutte à goutte on fait couler le sang,
Qu'on ferme avec lenteur, & qu'on rouvre le flanc,
Que les jours renaissans raménent le carnage,
Le désespoir tient lieu de force & de courage,
Et fait d'un peuple faible un peuple d'ennemis,
D'autant plus dangereux qu'ils étaient plus soumis.

GENGIS.

Quoi ! c'est cette Idamé ! quoi ! c'est-là cette esclave !
Quoi ! l'hymen l'a soumise au mortel qui me brave !

OCTAR.

Je conçois que pour elle il n'est point de pitié ;
Vous ne lui devez plus que votre inimitié.
Cet amour, ditez-vous, qui vous toucha pous elle,
Fut d'un feu passager la légére étincelle.
Ses imprudens refus, la colére, & le tems,
En ont éteint dans vous les restes languissans.
Elle n'est à vos yeux qu'une femme coupable,
D'un criminel obscur épouse méprisable.

GENGIS.

Il en sera puni ; je le dois, je le veux :
Ce n'est pas avec lui que je suis généreux.
Moi laisser respirer un vaincu que j'abhorre !
Un esclave ! un rival !

OCTAR.

Pourquoi vit-il encore !

Vous êtes tout puissant & n'êtes point vengé !

GENGIS.

Juste Ciel ! à ce point mon cœur serait changé !
C'est ici que ce cœur connaîtrait les allarmes,
Vaincu par la beauté, désarmé par les larmes,
Dévorant mon dépit, & mes soupirs honteux !
Moi rival d'un esclave, & d'un esclave heureux !
Je souffre qu'il respire, & cependant on l'aime ;
Je respecte Idamé jusqu'en son époux même :
Je crains de la blesser en enfonçant mes coups
Dans le cœur détesté de cet indigne époux.
Est-il bien vrai que j'aime ? Est-ce moi qui soupire ?
Qu'est-ce donc que l'amour ? A-t'il donc tant d'empire ?

OCTAR.

Je n'appris qu'à combattre, à marcher sous vos loix.
Mes chars & mes coursiers, mes fléches, mon carquois,
Voilà mes passions, & ma seule science.
Des caprices du cœur j'ai peu d'intelligence.
Je connais seulement la victoire & nos mœurs ;
Les captives toujours ont suivi leurs vainqueurs.
Cette délicatesse importune, étrangére,
Dément votre fortune & votre caractére.
Et qu'importe pour vous, qu'une esclave de plus
Attende en gémissant vos ordres absolus ?

GENGIS.

Qui connaît mieux que moi jusqu'où va ma puissance ?
Je puis, je le sai trop, user de violence.
Mais quel bonheur honteux, cruel, empoisonné ;
D'assujettir un cœur qui ne s'est point donné,
De ne voir en des yeux, dont on sent les atteintes,
Qu'un nuage de pleurs & d'éternelles craintes,

dè ne posséder, dans sa funeste ardeur,
'une esclave tremblante à qui l'on fait horreur!
s monstres des forêts qu'habitent nos Tartares,
it des jours plus sereins, des amours moins
barbares.
fin, il faut tout dire ; Idamé prit sur moi
i secret ascendant, qui m'imposait la loi.
tremble que mon cœur aujourd'hui s'en souvienne.
n étais indigné ; son ame eut sur la mienne,
sur mon caractére, & sur ma volonté,
i empire plus sûr, & plus illimité,
ie je n'en ai reçu des mains de la victoire,
r cent Rois détrônés, accablés de ma gloire.
oilà ce qui tantôt excitait mon dépit.
la veux pour jamais chasser de mon esprit ;
me rens tout entier à ma grandeur suprême ;
l'oublie, elle arrive, elle triomphe, & j'aime.

SCENE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

GENGIS.

EH bien, que résoud-elle ? & que m'apprenez-vous ?

OSMAN.

lle est prête à périr auprès de son époux,
ûtôt que découvrir l'asyle impénétrable,
ù leurs soins ont caché cet enfant misérable.
s jurent d'affronter le plus cruel trépas.
on époux la retient tremblante entre ses bras.
soutient sa constance, il l'exhorte au supplice.
s demandent tous deux que la mort les unisse.
'out un peuple autour d'eux pleure & frémit
d'effroi,

GENGIS.

Idamé, dites-vous, attend la mort de moi!
Ah! rassurez son ame, & faites lui connaître,
Que ses jours sont sacrés, qu'ils sont chers à son Maître.
C'en est assez: volez.



SCENE VI.

GENGIS, OCTAR.

OCTAR.

Quels ordres donnez-vous
Sur cet enfant des Rois qu'on dérobe à nos coups?

GENGIS.

Aucun.

OCTAR.

Vous commandiez que notre vigilance
Aux mains d'Idamé même enlevât son enfance.

GENGIS.

Qu'on attende.

OCTAR.

On pourrait . . .

GENGIS.

Il ne peut m'échapper.

OCTAR.

Peut-être elle vous trompe.

GENGIS.

Elle ne peut tromper.

OCTAR.

Voulez-vous de ses Rois conserver ce qui reste?

GENGIS.

Je veux qu'Idamé vive: ordonne tout le reste.
Va la trouver; mais non, cher Octar, hâte-toi

De forcer son époux à fléchir sous ma loi.
C'est peu de cet enfant, c'est peu de son supplice;
Il faut bien qu'il me fasse un plus grand sacrifice.

OCTAR.

Lui?

GENGIS.

Sans doute : oui, lui-même.

OCTAR.

Et quel est votre espoir?

GENGIS.

De dompter Idamé, de l'aimer, de la voir,
D'être aimé de l'ingrate, ou de me venger d'elle,
De la punir; tu vois ma faiblesse nouvelle.
Emporté, malgré moi, par de contraires vœux,
Je frémis, & j'ignore encor ce que je veux.

Fin du troisiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GENGIS, Troupe de Guerriers Tartares.

AInsi la liberté, le repos & la paix,
Ce but de mes travaux, mes fuira pour jamais ?
Je ne puis être à moi! D'aujourd'hui je commence
A sentir tout le poids de ma triste puissance.
Je cherchais Idamé : je ne vois près de moi
Que ces Chefs importuns qui fatiguent leur Roi.
(*à sa suite.*)
Allez ; au pied des murs hâtez-vous de vous rendre ;
L'insolent Coréen ne pourra nous surprendre.
Ils ont proclamé Roi cet enfant malheureux ;
Et sa tête à la main je marcherai contre eux.
Pour la derniére fois que Zamti m'obéisse ;
J'ai trop de cet enfant différé le supplice.
(*il reste seul.*)
Allez. Ces soins cruels à mon sort attachés
Gènent trop mes esprits d'un autre soin touchés.
Ce peuple à contenir, ces vainqueurs à conduire,
Des périls à prévoir, des complots à détruire ;
Que tout pése à mon cœur en secret tourmenté !
Ah ! je fus plus heureux dans mon obscurité.



SCENE II.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

EH bien, vous avez vû ce Mandarin farouche ?

OCTAR.

Nul péril ne l'émeut, nul respect ne le touche.
Seigneur, en votre nom j'ai rougi de parler
A ce vil ennemi qu'il fallait immoler.
D'un œil d'indifférence il a vû le supplice ;
Il répéte les noms de devoir, de justice ;
Il brave la victoire : on dirait que sa voix
Du haut d'un Tribunal nous dicte ici des loix.
Confondez avec lui son épouse rebelle.
Ne vous abaissez point à soupirer pour elle ;
Et détournez les yeux de ce couple proscrit,
Qui vous ose braver quand la Terre obeit.

GENGIS.

Non, je ne reviens point encor de ma surprise.
Quels sont donc ces humains que mon bonheur maîtrise ?
Quels sont ces sentimens, qu'au fond de nos climats
Nous ignorions encor, & ne soupçonnions pas ?
A son Roi, qui n'est plus, immolant la nature,
L'un voit périr son fils sans crainte & sans murmure ;
L'autre pour son époux est prête à s'immoler ;
Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler.
Que dis-je ? si j'arrête une vûë attentive
Sur cette Nation désolée & captive,
Malgré moi je l'admire, en lui donnant des fers.

Je vois que ses travaux ont instruit l'Univers ;
Je vois un peuple antique, industrieux, immense ;
Ses Rois sur la sagesse ont fondé leur puissance ;
De leurs voisins soumis heureux Législateurs,
Gouvernant sans conquête, & régnant par les mœurs.
Le Ciel ne nous donna que la force en partage.
Nos Arts sont les combats, détruire est notre ouvrage.
Ah ! de quoi m'ont servi tant de succès divers ?
Quel fruit me revient-il des pleurs de l'Univers ?
Nous rougissons de sang le char de la victoire.
Peut-être qu'en effet il est une autre gloire.
Mon cœur est en secret jaloux de leurs vertus ;
Et vainqueur je voudrais égaler les vaincus.

OCTAR.

Pouvez-vous de ce peuple admirer la faiblesse ?
Quel mérite ont des Arts enfans de la mollesse,
Qui n'ont pû les sauver des fers & de la mort ?
Le faible est destiné pour servir le plus fort.
Tout céde sur la Terre aux travaux, au courage ;
Mais c'est vous qui cédez, qui souffrez un outrage,
Vous qui tendez les mains, malgré votre courroux,
A je ne sai quels fers inconnus parmi nous ;
Vous qui vous exposez à la plainte importune
De ceux dont la valeur a fait votre fortune.
Ces braves compagnons de vos travaux passés,
Verront-ils tant d'honneurs par l'amour effacés ?
Leur grand cœur s'en indigne, & leurs fronts en rougissent.
Leurs clameurs jusqu'à vous par ma voix retentissent.
Je vous parle en leur nom, comme au nom de l'Etat.

Excusez un Tartare, excusez un soldat,
Blanchi sous le harnois, & dans votre service,
Qui ne peut supporter un amoureux caprice,
Et qui montre la gloire à vos yeux éblouis.

GENGIS.

Que l'on cherche Idamé.

OCTAR.

Vous voulez...

GENGIS.

Obéis.

De ton zéle hardi réprime la rudesse ;
Je veux que mes sujets respectent ma faiblesse.



SCENE III.

GENGIS *seul.*

A Mon sort à la fin je ne puis résister ;
Le Ciel me la destine, il n'en faut point douter.
Qu'ai-je fait, après tout, dans ma grandeur suprême ?
J'ai fait des malheureux, & je le suis moi-même.
Et de tous ces mortels attachés à mon rang,
Avides de combats, prodigues de leur sang,
Un seul a-t'il jamais, arrêtant ma pensée,
Dissipé les chagrins de mon ame oppressée ?
Tant d'Etats subjugés ont-ils rempli mon cœur ?
Ce cœur lassé de tout demandait une erreur,
Qui pût de mes ennuis chasser la nuit profonde,
Et qui me consolât sur le Trône du Monde.
Par ses tristes conseils Octar m'a révolté.
Je ne vois près de moi qu'un tas ensanglanté
De monstres affamés, & d'assassins sauvages,
Disciplinés au meurtre, & formés aux ravages.
Ils sont nés pour la guerre, & non pas pour ma Cour.

Je les prens en horreur, en connaiſſant l'amour.
Qu'ils combattent ſous moi, qu'ils meurent à ma ſuite,
Mais qu'ils n'oſent jamais juger de ma conduite.
Idamé ne vient point. . . c'eſt elle, je la voi.



SCENE IV.

GENGIS, IDAMÉ.

IDAMÉ.

QUoi! vous voulez jouir encor de mon effroi?
Ah, Seigneur, épargnez une femme, une mére.
Ne rougiſſez-vous pas d'accabler ma miſére?

GENGIS.

Ceſſez à vos frayeurs de vous abandonner.
Votre époux peut ſe rendre; on peut lui pardonner.
J'ai déja ſuſpendu l'effet de ma vengeance,
Et mon cœur pour vous ſeule a connu la clémence.
Peut-être ce n'eſt pas ſans un ordre des Cieux,
Que mes proſpérités m'ont conduit à vos yeux.
Peut-être le deſtin voulut vous faire naître,
Pour fléchir un vainqueur, pour captiver un Maître,
Pour adoucir en moi cette âpre dureté
Des climats où mon ſort en naiſſant m'a jetté.
Vous m'entendez; je régne, & vous pourriez reprendre
Un pouvoir que ſur moi vous deviez peu prétendre.
Le divorce en un mot par mes loix eſt permis;
Et le vainqueur du Monde à vous ſeule eſt ſoumis.

S'il vous fut odieux, le Trône a quelques charmes;
Et le bandeau des Rois peut essuyer des larmes.
L'intérêt de l'Etat, & de vos citoyens,
Vous presse autant que moi de former ces liens.
Ce langage sans doute a de quoi vous surprendre.
Sur les débris fumans des Trônes mis en cendre,
Le destructeur des Rois dans la poudre oubliés,
Semblait n'être plus fait pour se voir à vos pieds.
Mais sachez qu'en ces lieux votre foi fut trompée;
Par un rival indigne elle fut usurpée.
Vous la devez, Madame, au vainqueur des humains.
Témugin vient à vous vingt sceptres dans les mains.
Vous baissez vos regards, & je ne puis comprendre,
Dans vos yeux interdits, ce que je dois attendre.
Oubliez mon pouvoir, oubliez ma fierté;
Pésez vos intérêts, parlez en liberté.

IDAMÉ.

A tant de changemens tour à tour condamnée,
Je ne le cèle point, vous m'avez étonnée.
Je vai, si je le peux, reprendre mes esprits;
Et quand je répondrai, vous serez plus surpris.
Il vous souvient du tems, & de la vie obscure,
Où le Ciel enfermait votre grandeur future.
L'effroi des Nations n'était que Témugin;
L'Univers n'était pas, Seigneur, en votre main;
Elle était pure alors, & me fut présentée.
Apprenez qu'en ce tems je l'aurais acceptée.

GENGIS.

Ciel, que m'avez-vous dit? ô Ciel! vous m'aimeriez!
Vous!

IDAMÉ.

J'ai dit que ces vœux que vous me présentiez,

N'auraient point révolté mon ame assujettie,
Si les sages mortels, à qui j'ai dû la vie,
N'avaient fait à mon cœur un contraire devoir.
De nos parens sur nous vous savez le pouvoir;
Du Dieu que nous servons ils sont la vive image;
Nous leur obéissons en tout tems, en tout âge.
Cet Empire détruit, qui dût être immortel,
Seigneur, était fondé sur le droit paternel;
Sur la foi de l'hymen, sur l'honneur, la justice,
Le respect des sermens; & s'il faut qu'il périsse,
Si le sort l'abandonne à vos heureux forfaits,
L'esprit qui l'anima ne périra jamais.
Vos destins sont changés, mais le mien ne peut
l'être.

GENGIS.

Quoi! vous m'auriez aimé!

IDAMÉ.

C'est à vous de connaître,
Que ce serait encor une raison de plus,
Pour n'attendre de moi qu'un éternel refus.
Mon hymen est un nœud formé par le Ciel même;
Mon époux m'est sacré; je dirai plus, je l'aime.
Je le préfére à vous, au Trône, à vos grandeurs.
Pardonnez mon aveu, mais respectez nos mœurs.
Ne pensez pas non plus que je mette ma gloire
A remporter sur vous cette illustre victoire,
A braver un vainqueur, à tirer vanité
De ces justes refus qui ne m'ont point coûté.
Je remplis mon devoir, & je me rens justice:
Je ne fais point valoir un pareil sacrifice.
Portez ailleurs les dons que vous me proposez,
Détachez-vous d'un cœur qui les a méprisés;
Et puisqu'il faut toujours qu'Idamé vous implore,
Permettez qu'à jamais mon époux les ignore.
De ce faible triomphe il serait moins flâté,
Qu'indigné de l'outrage à ma fidélité.

GENGIS.

Il sait mes sentimens, Madame, il faut les suivre;
Il s'y conformera, s'il aime encor à vivre.

IDAMÉ.

Il en est incapable; & si dans les tourmens
La douleur égarait ses nobles sentimens,
Si son ame vaincuë avait quelque mollesse,
Mon devoir & ma foi soutiendraient sa faiblesse.
De son cœur chancelant je deviendrais l'appui,
En attestant des nœuds deshonorés par lui.

GENGIS.

Ce que je viens d'entendre, ô Dieux, est-il croyable ?
Quoi! lorsqu'envers vous-même il s'est rendu coupable,
Lorsque sa cruauté, par un barbare effort,
Vous arrachant un fils, l'a conduit à la mort!

IDAMÉ.

Il eut une vertu, Seigneur, que je révére;
Il pensait en Héros, je n'agissais qu'en mére.
Et si j'étais injuste assez pour le haïr,
Je me respecte assez pour ne le point trahir.

GENGIS.

Tout m'étonne dans vous; mais aussi tout m'outrage.
J'adore avec dépit cet excès de courage.
Je vous aime encor plus, quand vous me résistez.
Vous subjuguez mon cœur, & vous le révoltez.
Redoutez-moi; sachez que malgré ma faiblesse,
Ma fureur peut aller plus loin que ma tendresse.

IDAME.

Je sai qu'ici tout tremble, ou périt sous vos coups.
Les Loix vivent encor, & l'emportent sur vous.

GENGIS.

Les Loix! il n'en est plus: quelle erreur obstinée
Ose les alléguer contre ma destinée ?
Il n'est ici de Loix que celles de mon cœur,

Celles d'un Souverain, d'un Scythe, d'un vainqueur.
Les Loix que vous ſuivez m'ont été trop fatales.
Oui, lorſque dans ces lieux nos fortunes égales,
Nos ſentimens, nos cœurs l'un vers l'autre emportés,
(Car je le crois ainſi malgré vos cruautés)
Quand tout nous uniſſait, vos Loix que je déteſte,
Ordonnerent ma honte, & votre hymen funeſte.
Je les anéantis; je parle, c'eſt aſſez;
Imitez l'Univers, Madame, obéiſſez.
Vos mœurs que vous vantez, vos uſages auſtéres,
Sont un crime à mes yeux, quand ils me ſont contraires.
Mes ordres ſont donnés, & votre indigne époux
Doit remettre en mes mains votre Empereur & vous.
Leurs jours me répondront de votre obéïſſance.
Penſez-y, vous ſavez juſqu'où va ma vengance;
Et ſongez à quel prix vous pouvez déſarmer
Un Maître qui vous aime, & qui rougit d'aimer.



SCENE V.

IDAMÉ, ASSELI.

IDAMÉ.

Il me faut donc choiſir leur perte ou l'infamie.
O pur ſang de mes Rois! ô moitié de ma vie!
Cher époux, dans mes mains quand je tiens votre ſort,
Ma voix ſans balancer vous condamne à la mort.

ASSELI.

Ah! reprenez plûtôt cet Empire ſuprême,

Qu'aux

Qu'aux beautés, aux vertus attacha le Ciel même,
Ce pouvoir qui soumit ce Scythe furieux
Aux loix de la raison qu'il lisait dans vos yeux;
Long-tems accoûtumée à dompter sa colére,
Que ne pouvez-vous point, puisque vous savez plaire!

IDAMÉ.

Dans l'état où je suis, c'est un malheur de plus.

ASSELI.

Vous seule adouciriez le destin des vaincus.
Dans nos calamités, le Ciel, qui vous seconde,
Veut vous opposer seule à ce Tyran du Monde.
Vous avez vû tantôt son courage irrité
Se dépouiller pour vous de sa férocité.
Il aurait dû cent fois, il devrait même encore
Perdre dans votre époux un rival qu'il abhorre.
Zamti pourtant respire après l'avoir bravé;
A son épouse encor il n'est point enlevé;
On vous respecte en lui; ce vainqueur sanguinaire
Sur les débris du Monde a craint de vous déplaire.
Enfin souvenez-vous, que dans ces mêmes lieux
Il sentit le premier le pouvoir de vos yeux;
Son amour autrefois fut pur & légitime.

IDAMÉ.

Arrête; il ne l'est plus; y penser est un crime.

****

SCENE VI.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI.

IDAMÉ.

AH! dans ton infortune, & dans mon désespoir,
Suis-je encor ton épouse, & peux-tu me revoir?

ZAMTI.

On le veut : du Tyran tel eſt l'ordre funeſte ;
Je dois à ſes fureurs ce moment qui me reſte.

IDAMÉ.

On t'a dit à quel prix ce Tyran daigne enfin
Sauver tes triſtes jours, & ceux de l'Orphélin ?

ZAMTI.

Ne parlons pas des miens, laiſſons notre infortune.
Un citoyen n'eſt rien dans la perte commune ;
Il doit s'anéantir. Idamé, ſouvien-toi,
Que mon devoir unique eſt de ſauver mon Roi ;
Nous lui devions nos jours, nos ſervices, notre être,
Tout juſqu'au ſang d'un fils qui nâquit pour ſon Maître ;
Mais l'honneur eſt un bien que nous ne devons pas ;
Cependant l'Orphélin n'attend que le trépas ;
Mes ſoins l'ont enfermé dans ces aſyles ſombre,
Où des Rois ſes ayeux on révére les ombres ;
La mort, ſi nous tardons, l'y dévore avec eux.
En vain des Coréens le Prince généreux
Attend ce cher dépôt que lui promit mon zéle.
Etan de ſon ſalut ce miniſtre fidéle,
Etan, ainſi que moi, ſe voit chargé de fers.
Toi ſeule à l'Orphélin reſtes dans l'Univers.
C'eſt à toi maintenant de conſerver ſa vie,
Et ton fils, & ta gloire à mon honneur unie.

IDAMÉ.

Ordonne ; que veux-tu ? que faut-il ?

ZAMTI.

M'oublier,
Vivre pour ton pays, lui tout ſacrifier.
La mort en éteignant les flambeaux d'hyménée,
Eſt un arrêt des Cieux qui fait ta deſtinée.
Il n'eſt plus d'autres ſoins, ni d'autres loix pour nous.

L'honneur d'être fidéle aux cendres d'un époux,
Ne saurait balancer une gloire plus belle.
C'est au Prince, à l'Etat qu'il faut être fidelle,
Remplissons de nos Rois les ordres absolus.
Je leur donnai mon fils, je leur donne encor plus.
Libre par mon trépas enchaîne ce Tartare.
Etein sur mon tombeau les foudres du Barbare.
Je commence à sentir la mort avec horreur,
Quand ma mort t'abandonne à cet usurpateur.
Je fais en frémissant ce sacrifice impie;
Mais mon devoir l'épure, & mon trépas l'expie.
Il était nécessaire autant qu'il est affreux.
Idamé, sers de mere à ton Roi malheureux.
Régne, que ton Roi vive, & que ton époux meure:
Régne, dis-je, à ce prix : oui, je le veux....

IDAMÉ.

Demeure.
Me connais-tu? veux-tu que ce funeste rang
Soit le prix de ma honte, & le prix de ton sang?
Penses-tu que je sois moins épouse que mére?
Tu t'abuses, cruel; & ta vertu sévére
A commis contre toi deux crimes en un jour,
Qui font frémir tous deux la nature & l'amour.
Barbare envers ton fils, & plus envers moi-même;
Ne te souvient-il plus qui je suis, & qui t'aime?
Croi-moi : dans nos malheurs il est un sort plus beau,
Un plus noble chemin pour descendre au tombeau.
Soit amour, soit mépris, le Tyran, qui m'offense,
Sur moi, sur mes desseins, n'est pas en défiance.
Dans ces remparts fumans, & de sang abreuvés,
Je suis libre, & mes pas ne sont point observés.
Le Chef des Coréens s'ouvre un secret passage.
Non loin de ces tombeaux, où ce précieux gage

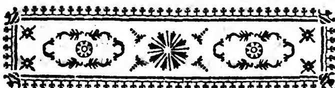
A l'œil qui le pourſuit fut caché par tes mains.
De ces tombeaux ſacrés je ſai tous les chemins ;
Je cours y ranimer ſa languiſſante vie,
Le rendre aux défenſeurs armés pour la patrie,
Le porter en mes bras dans leurs rangs belliqueux,
Comme un préſent d'un Dieu qui combat avec eux.
Nous mourrons, je le ſai ; mais tout couverts de gloire,
Nous laiſſerons de nous une illuſtre mémoire.
Mettons nos noms obſcurs au rang des plus grands noms,
Et juge ſi mon cœur a ſuivi tes leçons.

ZAMTI.

Tu l'inſpires, grand Dieu, que ton bras la ſoutienne !
Idamé, ta vertu l'emporte ſur la mienne.
Toi ſeule as mérité que les Cieux attendris
Daignent ſauver par toi ton Prince & ton païs.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

IDAMÉ, ASSELI.

ASSELI.

QUoi ! rien n'a réſiſté ! tout a fui ſans retour !
Quoi ! je vous vois deux fois ſa captive en un jour !
Fallait-il affronter ce Conquérant ſauvage ?
Sur les faibles mortels il a trop d'avantage.
Une femme, un enfant, des guerriers ſans vertu!
Que pouviez-vous, hélas ?

IDAMÉ.

J'ai fait ce que j'ai dû ;
Tremblante pour mon fils, ſans force, inanimée,
J'ai porté dans mes bras l'Empereur à l'armée.
Son aſpect a d'abord animé les ſoldats ;
Mais Gengis a marché ; la mort ſuivait ſes pas;
Et des enfans du Nord la horde enſanglantée
Aux fers dont je ſortais m'a ſoudain rejettée.
C'en eſt fait.

ASSELI.

Ainſi donc ce malheureux enfant
Retombe entre ſes mains, & meurt preſque en naiſſant :
Votre époux avec lui termine ſa carriére.

IDAMÉ.

L'un & l'autre bientôt voit ſon heure derniére.
Si l'arrêt de la mort n'eſt point porté contre eux,
C'eſt pour vous préparer des tourmens plus affreux.
Mon fils, ce fils ſi cher, va les ſuivre peut-être.
Devant ce fier vainqueur il m'a fallu paraître;
Tout fumant de carnage il m'a fait appeller,
Pour jouir de mon trouble, & pour mieux m'accabler.
Ses regards inſpiraient l'horreur & l'épouvante,
Vingt fois il a levé ſa main toute ſanglante
Sur le fils de mes Rois, ſur mon fils malheureux:
Je me ſuis en tremblant jettée au-devant d'eux;
Toute en pleurs à ſes pieds je me ſuis proſternée;
Mais lui me repouſſant d'une main forcenée,
La menace à la bouche, & détournant les yeux,
Il eſt ſorti penſif, & rentré furieux;
Et s'adreſſant aux ſiens d'une voix oppreſſée,
Il leur criait vengeance, & changeait de penſée;
Tandis qu'autour de lui ſes barbares ſoldats
Semblaient lui demander l'ordre de mon trépas.

ASSELI.

Penſez-vous qu'il donnât un ordre ſi funeſte?
Il laiſſe vivre encor votre époux qu'il déteſte;
L'Orphélin aux bourreaux n'eſt point abandonné
Daignez demander grace, & tout eſt pardonné.

IDAMÉ.

Non, ce féroce amour eſt tourné tout en rage.
Ah! ſi tu l'avais vû redoubler mon outrage,
M'aſſurer de ſa haine, inſulter à mes pleurs!

ASSELI.

Et vous doutez encor d'aſſervir ſes fureurs!
Ce lion ſubjugué, qui rugit dans ſa chaîne,
S'il ne vous aimait pas, parlerait moins de haine.

IDAMÉ.

Qu'il m'aime ou me haïſſe, il eſt tems d'achever

Des jours que sans horreur je ne puis conserver.

ASSELI.

Ah ! que résolvez-vous ?

IDAMÉ.

Quand le Ciel en colére
De ceux qu'il persécute a comblé la misére,
Il les soutient souvent dans le sein des douleurs,
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.
J'ai pris dans l'horreur même où je suis parvenuë,
Une force nouvelle à mon cœur inconnuë.
Va, je ne craindrai plus ce vainqueur des humains ;
Je dépendrai de moi, mon sort est dans mes mains.

ASSELI.

Mais ce fils, cet objet de crainte & de tendresse,
L'abandonnerez-vous ?

IDAMÉ.

Tu me rens ma faiblesse,
Tu me perces le cœur. Ah ! sacrifice affreux !
Que n'avais-je point fait pour ce fils malheureux !
Mais Gengis, après tout, dans sa grandeur altiére,
Environné de Rois couchés dans la poussiére,
Ne recherchera point un enfant ignoré,
Parmi les malheureux dans la foule égaré ;
Ou peut-être il verra d'un regard moins sévére
Cet enfant innocent dont il aima la mére.
A cet espoir au moins mon triste cœur se rend :
C'est une illusion que j'embrasse en mourant.
Haïra-t'il ma cendre, après m'avoir aimée ?
Dans la nuit de la tombe en serai-je opprimée ?
Poursuivra-t'il mon fils ?





SCENE II.

IDAMÉ, ASSELI, OCTAR.

OCTAR.

Idamé, demeurez :
Attendez l'Empereur en ces lieux retirés.
(*à sa suite.*)
Veillez sur ces enfans ; & vous à cette porte,
Tartares, empêchez qu'aucun n'entre & ne sorte.
(*à Asseli.*)
Eloignez-vous.

IDAMÉ.

Seigneur, il veut encor me voir !
J'obéis, il le faut, je céde à son pouvoir.
Si j'obtenais du moins, avant de voir un Maître,
Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître,
Peut-être du vainqueur les esprits ramenés
Rendraient enfin justice à deux infortunés.
Je sens que je hazarde une priére vaine.
La victoire est chez vous implacable, inhumaine.
Mais enfin la pitié, Seigneur, en vos climats,
Est-elle un sentiment qu'on ne connaisse pas ?
Et ne puis-je implorer votre voix favorable.

OCTAR.

Quand l'arrêt est porté, qui conseille est coupable.
Vous n'êtes plus ici sous vos antiques Rois,
Qui laissaient désarmer la rigueur de leurs Loix.
D'autres tems, d'autres mœurs : ici régnent les armes ;

Nous

Nous ne connaiſſons point les priéres, les larmes.
On commande, & la Terre écoute avec terreur.
Demeurez, attendez l'ordre de l'Empereur.



SCENE III.

IDAMÉ *ſeule.*

DIeu des infortunés, qui voyez mon outrage,
Dans ces extrêmités ſoutenez mon courage.
Verſez du haut des Cieux, dans ce cœur conſterné,
Les vertus de l'époux que vous m'avez donné.



SCENE IV.

GENGIS-KAN, IDAMÉ.

GENGIS.

NOn, je n'ai point aſſez déployé ma colére,
Aſſez humilié votre orgueil téméraire,
Aſſez fait de reproche aux infidélités
Dont votre ingratitude a payé mes bontés.
Vous n'avez pas conçu l'excès de votre crime,
Ni tout votre danger, ni l'horreur qui m'anime;
Vous que j'avais aimée, & que je dus haïr;
Vous qui me trahiſſiez, & que je dois punir.

IDAMÉ.

Ne puniſſez que moi; c'eſt la grace derniére,
Que j'oſe demander à la main meurtriére
Dont j'eſpérais en vain fléchir la cruauté.
Eteignez dans mon ſang votre inhumanité.
Vengez-vous d'une femme à ſon devoir fidelle:
Finiſſez ſes tourmens.

GENGIS.

Je ne le puis, cruelle,
Les miens font plus affreux: je les veux terminer.
Je viens pour vous punir; je puis tout pardonner.
Moi pardonner? ... à vous! .. non, craignez ma vengeance.
Je tiens le fils des Rois, le vôtre en ma puiffance.
De votre indigne époux je ne vous parle pas;
Depuis que vous l'aimez, je lui dois le trépas.
Il me trahit, me brave, il ofe être rebelle.
Mille morts puniffaient fa fraude criminelle.
Vous retenez mon bras, & j'en fuis indigné.
Oui, jufqu'à ce moment le traître eft épargné.
Mais je ne prétens plus fupplier ma captive.
Il le faut oublier, fi vous voulez qu'il vive.
Rien n'excufe à préfent votre cœur obftiné:
Il n'eft plus votre époux, puifqu'il eft condamné.
Il a péri pour vous; votre chaîne odieufe
Va fe rompre à jamais par une mort honteufe.
C'eft vous qui m'y forcez; & je ne concois pas
Lè fcrupule infenfé qui le livre au trépas.
Tout couvert de fon fang, je devais fur fa cendre,
A mes vœux abfolus vous forcer de vous rendre.
Mais fachez qu'un Barbare, un Scythe, un deftructeur,
A quelques fentimens dignes de votre cœur.
Le deftin, croyez-moi, nous devait l'un à l'autre,
Et mon ame a l'orgueil de régner fur la vôtre.
Abjurez votre hymen, & dans le même tems,
Je place votre fils au rang de mes enfans.
Vous tenez dans vos mains plus d'une deftinée;
Du rejetton des Rois l'enfance condamnée,
Votre époux, qu'à la mort un mot peut arracher,
Les honneurs les plus hauts tout prêts à le chercher,
Le deftin de fon fils, le vôtre, le mien même:
Tout dépendra de vous, puifqu'enfin je vous aime.

Oui, je vous aime encor ; mais ne préſumez pas
D'armer contre mes vœux l'orgueil de vos appas.
Gardez-vous d'inſulter à l'excès de faibleſſe,
Que déja mon courroux reproche à ma tendreſſe.
C'eſt un danger pour vous que l'aveu que je fais.
Tremblez de mon amour ; tremblez de mes bienfaits.
Mon ame à la vengeance eſt trop accoûtumée ;
Et je vous punirais de vous avoir aimée.
Pardonnez : je menace encor en ſoupirant.
Achevez d'adoucir ce courroux qui ſe rend.
Vous ferez d'un ſeul mot le ſort de cet Empire :
Mais ce mot important, Madame il faut le dire.
Prononcez ſans tarder, ſans feinte, ſans détour,
Si je vous dois enfin ma haine ou mon amour.

IDAMÉ.

L'une & l'autre aujourd'hui ſerait trop condamnable ;
Votre haine eſt injuſte, & votre amour coupable.
Cet amour eſt indigne & de vous & de moi ;
Vous me devez juſtice ; & ſi vous êtes Roi,
Je la veux, je l'attens pour moi contre vous-même.
Je ſuis loin de braver votre grandeur ſuprême :
Je la rappelle en vous, lorſque vous l'oubliez :
Et vous-même en ſecret vous me juſtifiez.

GENGIS.

Eh bien, vous le voulez ; vous choiſiſſez ma haine,
Vous l'aurez ; & déja je la retiens à peine.
Je ne vous connais plus ; & mon juſte courroux
Me rend la cruauté que j'oubliais pour vous.
Votre époux, votre Prince, & votre fils, cruelle,
Vont payer de leur ſang votre fierté rebelle.
Ce mot que je voulais les a tous condamnés.
C'en eſt fait, & c'eſt vous qui les aſſaſſinez.

IDAMÉ.

Barbare !

GENGIS.

Je le ſuis ; j'allais ceſſer de l'être.
Vous aviez un amant, vous n'avez plus qu'un Maître
Un ennemi ſanglant, féroce, ſans pitié,
Dont la haine eſt égale à votre inimitié.

IDAMÉ.

Eh bien, je tombe aux pieds de ce Maître ſévére.
Le Ciel l'a fait mon Roi : Seigneur, je le révére :
Je demande à genoux une grace de lui.

GENGIS.

Inhumaine, eſt-ce à vous d'en attendre aujourd'hui ?
Levez-vous : je ſuis prêt encor à vous entendre.
Pourrai-je me flâter d'un ſentiment plus tendre ?
Que voulez-vous ? Parlez.

IDAMÉ.

Seigneur, qu'il ſoit permis
Qu'en ſecret mon époux près de moi ſoit admis,
Que je lui parle.

GENGIS.

Vous !

IDAME.

Ecoutez ma priére.
Cet entretien ſera ma reſſource derniére.
Vous jugerez après ſi j'ai dû réſiſter.

GENGIS.

Non, ce n'était pas lui qu'il fallait conſulter ;
Mais je veux bien encor ſouffrir cette entrevûë.
Je crois qu'à la raiſon ſon ame enfin renduë,
N'oſera plus prétendre à cet honneur fatal,
De me déſobéir, & d'être mon rival.
Il m'enleva ſon Prince, il vous a poſſédée.
Que de crimes ! Sa grace eſt encor accordée.
Qu'il la tienne de vous : qu'il vous doive ſon ſort :
Préſentez à ſes yeux le divorce ou la mort :
Oui, j'y conſens. Octar, veillez à cette porte.

Vous, ſuivez-moi. Quel ſoin m'abaiſſe & me tranſporte !
Faut-il encor aimer ? eſt-ce là mon deſtin ?
(*il ſort.*)

IDAMÉ *ſeule.*

Je renais, & je ſens s'affermir dans mon ſein
Cette intrépidité dont je doutais encore.



SCENE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

O Toi, qui me tiens lieu de ce Ciel que j'implore,
Mortel plus reſpectable, & plus grand à mes yeux,
Que tous ces Conquérans dont l'homme a fait des Dieux ;
L'horreur de nos deſtins ne t'eſt que trop connuë;
La méſure eſt comblée : & notre heure eſt venuë.

ZAMTI.

Je le ſai.

IDAMÉ.

C'eſt en vain que tu voulus deux fois
Sauver le rejetton de nos malheureux Rois.

ZAMTI.

Il n'y faut plus penſer ; l'eſpérance eſt perduë.
De tes devoirs ſacrés tu remplis l'étenduë.
Je mourrai conſolé.

IDAMÉ.

Que deviendra mon fils ?
Pardonne encor ce mot à mes ſens attendris :
Pardonne à ces ſoupirs ; ne voi que mon courage.

ZAMTI.

Nos Rois sont au tombeau, tout est dans l'esclavage.
Va, croi-moi, ne plaignons que les infortunés,
Qu'à respirer encor le Ciel a condamnés.

IDAMÉ.

La mort la plus honteuse est ce qu'on te prépare.

ZAMTI.

Sans doute : & j'attendais les ordres du Barbare.
Ils ont tardé long-tems.

IDAMÉ.

Eh bien, écoute-moi.
Ne saurons-nous mourir que par l'ordre d'un Roi ?
Les taureaux aux Autels tombent en Sacrifice ;
Les criminels tremblans sont traînés au supplice ;
Les mortels généreux disposent de leur sort
Pourquoi des mains d'un Maître attendre ici la mort :
L'homme était-il donc né pour tant de dépendance ?
De nos voisins altiers imitons la constance :
De la Nature humaine ils soutiennent les droits,
Vivent libres chez eux, & meurent à leur choix.
Un affront leur suffit pour sortir de la vie,
Et plu sque le néant ils craignent l'infamie.
Le hardi Japonnois n'attend pas qu'au cercueil
Un Despote insolent le plonge d'un coup d'œil.
Nous avons enseigné ces braves Insulaires ;
Apprenons d'eux enfin des vertus nécessaires ;
Sachons mourir comme eux.

ZAMTI.

Je t'approuve & je crois
Que le malheur extrême est au-dessus des Loix.
J'avais déja conçu tes desseins magnanimes,
Mais seuls & désarmés, esclaves & victimes,
Courbés sous nos Tyrans, nous attendons leurs coups.

IDAMÉ (*en tirant un poignard.*)

Tien, sois libre avec moi; frappe & délivre-nous.

ZAMTI.

Ciel!

IDAMÉ.

Déchire ce sein, ce cœur qu'on déshonore.
J'ai tremblé que ma main, mal affermie encore,
Ne portât sur moi-même un coup mal assuré.
Enfonce dans mon cœur un bras moins égaré;
Immole avec courage une épouse fidelle;
Tout couvert de mon sang tombe & meurs auprès d'elle.
Qu'à mes derniers momens j'embrasse mon époux,
Que le Tyran le voye, & qu'il en soit jaloux.

ZAMTI.

Grace au Ciel jusqu'au bout ta vertu persévére.
Voilà de ton amour la marque la plus chére.
Digne épouse, reçoi mes éternels adieux;
Donne ce glaive, donne, & détourne les yeux.

IDAMÉ (*en lui donnant le poignard.*)

Tien; commence par moi; tu le dois; tu balances!

ZAMTI.

Je ne puis.

IDAMÉ.

Je le veux.

ZAMTI.

Je frémis.

IDAMÉ.

Tu m'offenses.
Frappe, & tourne sur toi tes bras ensanglantés.

ZAMTI.

Eh bien, imite-moi.

IDAMÉ (*lui saisissant le bras.*)

Frappe, dis-je...



SCENE VI.

GENGIS, OCTAR, IDAMÉ, ZAMTI, Gardes.

GENGIS *accompagné de ses Gardes, & désarmant Zamti.*

ARrêtez,
Arrêtez, malheureux! O Ciel! qu'alliez-vous faire?

IDAMÉ.

Nous délivrer de toi, finir notre misére,
A tant d'attrocités dérober notre sort.

ZAMTI.

Veux-tu nous envier jusques à notre mort?

GENGIS.

Oui... Dieux, Maître des Rois, à qui mon cœur s'adresse,
Témoin de mes affronts, témoin de ma faiblesse,
Toi qui mis à mes pieds tant d'Etats, tant de Rois,
Deviendrai-je à la fin digne de mes exploits?
Tu m'outrages, Zamti, tu l'emportes encore,
Dans un cœur né pour moi, dans un cœur que j'adore.
Ton épouse à mes yeux, victime de sa foi,
Veut mourir de ta main plûtôt que d'être à moi!
Vous apprendrez tous deux à souffrir mon empire,
Peut-être à faire plus.

IDAMÉ.

Que prétens-tu nous dire?

ZAMTI.

Quel est ce nouveau trait de l'inhumanité?

IDAMÉ.

D'où vient que notre arrêt n'est pas encor porté ?

GENGIS.

Il va l'être, Madame, & vous allez l'apprendre.
Vous me rendiez justice, & je vai vous la rendre.
A peine dans ces lieux je crois ce que j'ai vû
Tous deux je vous admire, & vous m'avez vaincu.
Je rougis sur le Trône où m'a mis la victoire,
D'être au-dessous de vous au milieu de ma gloire.
En vain par mes exploits j'ai sû me signaler ;
Vous m'avez avili ; je veux vous égaler.
J'ignorais qu'un mortel pût se dompter lui-même ;
Je l'apprens ; je vous dois cette gloire suprême.
Jouïssez de l'honneur d'avoir pû me changer.
Je viens vous réunir ; je viens vous protéger.
Veillez, heureux époux, sur l'innocente vie
De l'enfant de vos Rois, que ma main vous confie.
Par le droit des combats j'en pouvais disposer ;
Je vous remets ce droit, dont j'allais abuser,
Croyez qu'à cet enfant heureux dans sa misére,
Ainsi qu'à votre fils, je tiendrai lieu de pére.
Vous verrez si l'on peut se fier à ma foi.
Je fus un Conquérant, vous m'avez fait un Roi.
(à Zamti.)
Soyez ici des Loix l'interprête suprême ;
Rendez leur ministére aussi saint que vous-même ;
Enseignez la raison, la justice, & les mœurs.
Que les peuples vaincus gouvernent les vainqueurs.
Que la sagesse régne, & préside au courage.
Triomphez de la force : elle vous doit hommage.
J'en donnerai l'exemple, & votre Souverain
Se soumet à vos loix les armes à la main.

IDAMÉ.

Ciel ! que viens-je d'entendre ? Hélas ! puis-je vous croire ?

ZAMTI.

Etes-vous digne enfin, Seigneur, de votre gloire ?
Ah ! vous ferez aimer votre joug aux vaincus.

IDAMÉ.

Qui put vous inſpirer ce deſſein ?

GENGIS.

Vos vertus.

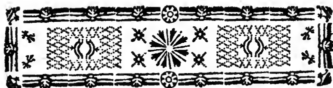
Fin du cinquième & dernier Acte.



L'ENFANT PRODIGUE,

COMÉDIE.

Repréſentée pour la premiére fois le 10. *Octobre* 1736.



PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

de l'Edition de 1737.

IL eſt aſſez étrange que l'on n'ait pas ſongé plûtôt à imprimer cette Comédie, qui fut jouée il y a près de deux ans, & qui eut environ trente repréſentations. L'Auteur ne s'étant point déclaré, on l'a miſe juſqu'ici ſur le compte de diverſes perſonnes très-eſtimées ; mais elle eſt véritablement de Mr. *de Voltaire*, quoique le ſtyle de la *Henriade* & d'*Alzire*, ſoit ſi différent de celui-ci, qu'il ne permet guéres d'y reconnaître la même main.

C'eſt ce qui fait que nous donnons, ſous ſon nom, cette Piéce au public, comme la premiére Comédie qui ſoit écrite en vers de cinq pieds. Peut-être cette nouveauté engagera-t'elle quelqu'un à ſe ſervir de cette méſure. Elle produira ſur le Théâtre Français de la varieté ; & qui donne des plaiſirs nouveaux, doit toujours être bien reçu.

Si la Comédie doit être la repréſentation des mœurs, cette piéce ſemble être aſſez de ce caractére. On y voit un mêlange de ſérieux & de

plaisanterie, de comique & de touchant. C'est ainsi que la vie des hommes est bigarrée ; souvent même une seule avanture produit tous ces contrastes. Rien n'est si commun qu'une maison dans laquelle un pere gronde, une fille occupée de sa passion pleure ; le fils se moque des deux : & quelques parens prennent différemment part à la scène. On raille très-souvent dans une chambre de ce qui attendrit dans la chambre voisine ; & la même personne à quelquefois ri & pleuré dans la même chose dans le même quart-d'heure.

Une Dame très-respectable étant un jour au chevet d'une de ses filles qui était en danger de mort, entourée de toute sa famille, s'écriait en fondant en larmes : *Mon* Dieu, *rendez la moi, & prenez tous mes autres enfans !* Un homme, qui avait épousé une de ses filles, s'approcha d'elle, & la tirant par la manche : *Madame*, dit-il, *les gendres en sont-ils ?* Le sang froid & le comique avec lequel il prononça ces paroles, fit un tel effet sur cette Dame affligée, qu'elle sortit en éclatant de rire ; tout le monde la suivit en riant, & la malade ayant sû de quoi il était question, se mit à rire plus fort que les autres.

Nous n'inférons pas de-là que toute Comédie doive avoir des scènes de bouffonnerie & des scènes attendrissantes. Il y a beaucoup de très-bonnes Piéces où il ne régne que de la gayeté : d'autres toutes sérieuses : d'autres mêlangées : d'autres où l'attendrissement va jusques aux larmes. Il ne faut donner l'exclusion à aucun genre : & si l'on me demandait, quel genre est le meilleur, je répondrais : *Celui qui est le mieux traité.*

Il ſerait peut-être à propos & conforme au goût de ce ſiécle *raiſonneur*, d'examiner ici quelle eſt cette ſorte de plaiſanterie qui nous fait rire a la Comédie.

La cauſe du rire eſt une de ces choſes plus ſenties que connuës ; l'admirable *Moliére*, *Regnard* qui le vaut quelquefois, & les Auteurs de tant de jolies petites Piéces, ſe ſont contentés d'exciter en nous ce plaiſir, ſans nous en rendre jamais raiſon, & ſans dire leur ſecret.

J'ai crû remarquer aux ſpectacles, qu'il ne s'éléve preſque jamais de ces éclats de rire univerſels qu'à l'occaſion d'une mépriſe. *Mercure* pris pour *Soſie*, le Chevalier *Menechme* pris pour ſon frere, *Criſpin* faiſant ſon teſtament ſous le nom du bon-homme *Géronte*, *Valére* parlant à *Harpagon* des beaux yeux de ſa fille, tandis qu'*Harpagon* n'entend que les beaux yeux de ſa caſſette ; *Pourceaugnac*, à qui on tâte le poul, parce qu'on le veut faire paſſer pour fou ; en un mot, les mépriſes, les équivoques de pareille eſpèce excitent un rire général. *Arlequin* ne fait guéres rire que quand il ſe méprend, & voilà pourquoi le titre de *Balourd* lui était ſi bien approprié.

Il y a bien d'autres genres de Comique : il y a des plaiſanteries qui cauſent une autre ſorte de plaiſir ; mais je n'ai jamais vû ce qui s'appelle rire de tout ſon cœur, ſoit aux ſpectacles, ſoit dans la ſociété, que dans des cas approchans de ceux dont je viens de parler.

Il y a des caractéres ridicules, dont la repréſentation plaît, ſans cauſer ce rire immodéré de joie : *Triſſotin* & *Vadius*, par exemple, ſemblent être de ce genre ; le *Joueur*, le *Grondeur*, qui font un plaiſir inexprimable, ne permettent guéres le rire éclatant.

Il y a d'autres ridicules mêlés de vice, dont on est charmé de voir la peinture, & qui ne causent qu'un plaisir sérieux. Un malhonnête-homme ne fera jamais rire, parce que dans le rire il entre toujours de la gayeté, incompatible avec le mépris & l'indignation. Il est vrai qu'on rit au *Tartuffe*, mais ce n'est pas de son hyprocrisie, c'est de la méprise du bon-homme qui le croit un Saint ; & l'hypocrisie une fois reconnuë, on ne rit plus ; on sent d'autres impressions.

On pourrait aisément remonter aux sources de nos autres sentimens, à ce qui excite la gayeté, la curiosité, l'intérêt, l'émotion, les larmes. Ce serait sur-tout aux Auteurs Dramatiques à nous développer tous ces ressorts, puisque ce sont eux qui les font jouer. Mais ils sont plus occupés de remuer les passions que de les examiner : ils sont persuadés, qu'un sentiment vaut mieux qu'une définition, & je suis trop de leur avis pour mettre un Traité de Philosophie au-devant d'une Piéce de Théâtre.

Je me bornerai simplement à insister encor un peu sur la nécessité où nous sommes d'avoir des choses nouvelles. Si l'on avait toujours mis sur le Théâtre Tragique la grandeur Romaine, à la fin on s'en serait rebuté. Si les Héros ne parlaient jamais que tendresse, on serait affadi :

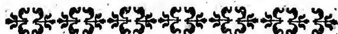
O Imitatores servum pecus !

Les ouvrages que nous avons depuis les *Corneilles*, les *Molières*, les *Racines*, les *Quinaults*, les *Lullis*, les *le Bruns*, me paraissent tous

tous avoir quelque chose de neuf & d'original, qui les a sauvés du naufrage. Encor une fois tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Ainsi il ne faut jamais dire : Si cette Musique n'a pas réussi, si ce tableau ne plaît pas, si cette piéce est tombée, c'est que cela était d'une espèce nouvelle. Il faut dire : C'est que cela ne vaut rien dans son espèce.





ACTEURS.

EUPHEMON Pere.

EUPHEMON fils.

FIERENFAT, Préſident de Cognac; ſecond fils d'Euphémon.

RONDON, Bourgeois de Cognac.

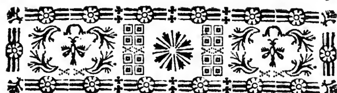
LISE, fille de Rondon.

LA BARONNE de Croupillac.

MARTHE, ſuivante de Liſe.

JASMIN, valet d'Euphémon fils.

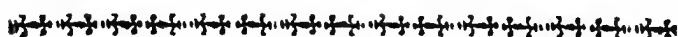
La Scène eſt à Cognac.



L'ENFANT PRODIGUE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.



SCENE PREMIERE.

EUPHÉMON, RONDON.

RONDON.

MOn triſte ami, mon cher & vieux voiſin,
Que de bon cœur j'oublîrai ton chagrin !
Que je rirai ! Quel plaiſir ! Que ma fille
Va ranimer ta dolente famille !
Mais, Mons ton fils, le Sieur de Fierenfat,
Me ſemble avoir un procédé bien plat.

EUPHEMON.

Quoi donc !

RONDON.

Tout fier de sa Magistrature,
Il fait l'amour avec poids & mésure.
Adolescent, qui s'érige en barbon,
Jeune écolier, qui vous parle en Caton,
Est, à mon sens, un animal bernable,
Et j'aime mieux l'air fou que l'air capable;
Il est trop fat.

EUPHEMON.

Et vous êtes aussi
Un peu trop brusque.

RONDON.

Ah! je suis fait ainsi.
J'aime le vrai, je me plais à l'entendre;
J'aime à le dire, à gourmander mon gendre,
A bien matter cette fatuité,
Et l'air pédant dont il est encrouté.
Vous avez fait, beau-pere, en pere sage,
Quand son aîné, ce joueur, ce volage,
Ce débauché, ce fou partit d'ici,
De donner tout à ce sot cadet-ci;
De mettre en lui toute votre espérance,
Et d'acheter pour lui la Présidence
De cette Ville. Oui, c'est un trait prudent.
Mais dès qu'il fut Monsieur le Président,
Il fut, ma foi gonflé d'impertinence:
Sa gravité marche & parle en cadence,
Il dit qu'il a bien plus d'esprit que moi,
Qui, comme on sait, en ai bien plus que toi.
Il est. . . .

EUPHEMON.

Eh mais: quelle humeur vous emporte?
Faut-il toujours. . .

RONDON.

Va, va, laisse, qu'importe?
Tous ces défauts, vois-tu, sont comme rien,
Lorsque d'ailleurs on amasse un gros bien.

Il eſt avare ; & tout avare eſt ſage.
Oh ! c'eſt un vice excellent en ménage,
Un très-bon vice. Allons, dès aujourd'hui
Il eſt mon gendre, & ma Liſe eſt à lui.
Il reſte donc notre triſte beau-pere,
A faire ici donation entiére
De tous vos biens, contracts, acquis, conquis ;
Préſens, futurs, à Monſieur votre fils,
En réſervant ſur votre vieille tête
D'un uſufruit l'entretien fort honnête ;
Le tout en bref arrêté, cimenté,
Pour que ce fils, bien coſſu, bien doté,
Joigne à nos biens une vaſte opulence :
Sans quoi ſoudain ma Liſe à d'autres penſe.

EUPHEMON.

Je l'ai promis, & j'y ſatisferai ;
Oui, Fierenfat aura de bien que j'ai.
Je veux couler au ſein de la retraite
La triſte fin de ma vie inquiéte ;
Mais je voudrais qu'un fils ſi bien doté
Eût pour mes biens un peu moins d'aprêté.
J'ai vû d'un fils la débauche inſenſée,
Je vois dans l'autre une ame intéreſſée.

RONDON.

Tant mieux, tant mieux.

EUPHEMON.

Cher ami, je ſuis né
Pour n'être rien qu'un pere infortuné.

RONDON.

Voilà-t'il pas de vos Jérémiades,
De vos regrets, de vos complaintes fades !
Voulez-vous pas que ce maître étourdi,
Ce bel aîné dans le vice enhardi,
Venant gâter les douceurs que j'apprête,
Dans cet hymen paraiſſe en trouble-fête ?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Voulez-vous, qu'il vienne, ſans façon,
Mettre en jurant le feu dans la maiſon ?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Qu'il vous batte, & qu'il m'enléve Liſe ?
Liſe autrefois à cet aîné promiſe ?
Ma Liſe qui...

EUPHEMON.

Que cet objet charmant
Soit préſervé d'un pareil garnement.

RONDON.

Qu'il rentre ici pour dépouiller ſon pére ?
Pour ſuccéder ?

EUPHEMON.

Non... tout eſt à ſon frére.

RONDON.

Ah ! ſans cela point de Liſe pour lui.

EUPHEMON.

Il aura Liſe & mes biens aujourd'hui,
Et ſon aîné n'aura pour tout partage
Que le courroux d'un pére qu'il outrage :
Il le mérite : il fut dénaturé.

RONDON.

Ah ! vous l'aviez trop long-tems enduré.
L'autre du moins agit avec prudence ;
Mais cet aîné ! quels traits d'extravagance !
Le libertin, mon Dieu, que c'était-là !
Te ſouvient-il, vieux beau-pére, ah, ah, ah,
Qu'il te vola, ce tour eſt bagatelle,
Chevaux, habits, linge, meubles, vaiſſelle,
Pour équiper la petite Jourdain,
Qui le quitta le lendemain matin ?
J'en ai bien ri, je l'avouë.

EUPHEMON.

Ah ! quels charmes

Trouvez-vous donc à rappeller mes larmes ?

RONDON.

Et fur un as mettant vingt rouleaux d'or ?
Eh, eh !

EUPHEMON.

Ceffez.

RONDON.

Te fouvient-il encore ;
Quand l'étourdi dut en face d'Eglife
Se fiancer à ma petite Life,
Dans quel endroit on le trouva caché ?
Comment, pour qui ? ... Pefte, quel débauché !

EUPHEMON.

Epargnez-moi ces indignes hiftoires,
De fa conduite impreffions trop noires ;
Ne fuis-je pas affez infortuné ?
Je fuis forti des lieux où je fuis né,
Pour m'épargner, pour ôter de ma vuë
Ce qui rappelle un malheur qui me tuë :
Votre commerce ici vous à conduit ;
Mon amitié, ma douleur vous y fuit.
Ménagez-les : vous prodiguez fans ceffe
La vérité ; mais la vérité bleffe.

RONDON.

Je me tairai, foit : j'y confens ; d'accord.
Pardon ; mais diable ! auffi vous aviez tort,
En connaiffant le fougueux carractére
De votre fils, d'en faire un Moufquetaire.

EUPHEMON.

Encor !

RONDON.

Pardon ; mais vous deviez ....

EUPHEMON.

Je dois
Oublier tout pour notre nouveau choix,
Pour mon cadet & pour fon mariage ;
Ça penfez-vous que ce cadet fi fage

De votre fille ait pû toucher le cœur ?

RONDON.

Assurément. Ma fille a de l'honneur,
Elle obéit à mon pouvoir suprême.
Et quand je dis : Allons, je veux qu'on aime ;
Son cœur docile, & que j'ai sû tourner,
Tout aussi-tôt aime sans raisonner.
A mon plaisir j'ai paîtri sa jeune ame.

EUPHEMON.

Je doute un peu pourtant qu'elle s'enflâme
Par vos leçons, & je me trompe fort,
Si de vos soins votre fille est d'accord.
Pour mon aîné j'obtins le sacrifice
Des vœux naissans de son ame novice ;
Je sai quels sont ces premiers traits d'amour ;
Le cœur est tendre ; il saigne plus d'un jour.

RONDON.

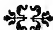
Vous radotez.

EUPHEMON.

Quoi que vous puissiez dire,
Cet étourdi pouvait très-bien séduire.

RONDON.

Lui ! point du tout ; ce n'était qu'un vaurien.
Pauvre bon-homme ! allez ne craignez rien :
Car à ma fille, après ce beau ménage,
J'ai défendu de l'aimer davantage.
Ayez le cœur sur cela réjouï ;
Quand j'ai dit non, personne ne dit ouï.
Voyez plûtôt.



SCENE



SCENE II.

EUPHEMON, RONDON, LISE, MARTHE.

RONDON.

Approchez, venez, lisez,
Ce jour pour vous est un grand jour de crise.
Que je te donne un mari jeune ou vieux,
Ou laid ou beau, triste ou gai, riche ou gueux,
Ne sens-tu pas des désirs de lui plaire,
Du goût pour lui, de l'amour ?

LISE.

Non, mon pére.

RONDON.

Comment, coquine ?

EUPHEMON.

Ah, ah, notre féal,
Votre pouvoir va, ce semble, un peu mal;
Qu'est devenu ce despotique empire ?

RONDON.

Comment, après tout ce que j'ai pû dire;
Tu n'aurais pas un peu de passion
Pour ton futur époux ?

LISE.

Mon pére, non.

RONDON.

Ne sais-tu pas que le devoir t'oblige
A lui donner tout ton cœur ?

LISE.

Non, vous dis-je.
Je sai, mon pere, à quoi ce nœud sacré
Oblige un cœur de vertu pénétré.

Je sai qu'il faut, aimable en sa sagesse,
De son époux mériter la tendresse,
Et réparer du moins par la bonté,
Ce que le sort nous refuse en beauté:
Etre au-déhors discrette, raisonnable,
Dans sa maison, douce, égale, agréable.
Quant à l'amour c'est tout un autre point;
Les sentimens ne se commandent point.
N'ordonnez rien, l'amour fuit l'esclavage.
De mon époux le reste est le partage:
Mais pour mon cœur, il le doit mériter.
Ce cœur au moins difficile à dompter,
Ne put aimer ni par ordre d'un pére,
Ni par raison, ni par devant Notaire.

EUPHEMON.

C'est à mon gré raisonner sensément.
J'approuve fort ce juste sentiment.
C'est à mon fils à tâcher de se rendre
Digne d'un cœur aussi noble que tendre.

RONDON.

Vous tairez-vous, radoteur complaisant,
Flâteur barbon, vrai corrupteur d'enfant?
Jamais sans vous ma fille bien apprise,
N'eût devant moi lâché cette sottise.

(*à Lise.*)

Ecoute, toi: je te baille un mari,
Tant soit peu fat, & par trop rencheri;
Mais c'est à moi de corriger mon gendre;
Toi, tel qu'il est, c'est à toi de le prendre,
De vous aimer, si vous pouvez, tous deux,
Et d'obéir à tout ce que je veux.
C'est-là ton lot; & toi, notre beau-pére,
Allons signer chez notre gros Notaire,
Qui vous allonge, en cent mots superflus,
Ce qu'on dirait en quatre tout au plus.
Allons hâter son bavard griffonnage;
Lavons la tête à ce large visage;

Puis je reviens, après cet entretien,
Gronder ton fils, ma fille, & toi.

EUPHEMON.

Fort bien.



SCENE III.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

MOn Dieu! qu'il joint à tous ses airs grotesques
Des sentimens & des travers burlesques!

LISE.

Je suis sa fille, & de plus son humeur
N'altére point la bonté de son cœur;
Et sous les plis d'un front atrabilaire,
Sous cet air brusque il a l'ame d'un pére;
Quelquefois même, au milieu de ses cris,
Tout en grondant il céde à mes avis.
Il est bien vrai, qu'en blâmant la personne,
Et les défauts du mari qu'il me donne,
En me montrant d'une telle union
Tous les dangers, il a grande raison;
Mais lorsqu'ensuite il ordonne que j'aime,
Dieu! que je sens que son tort est extrême!

MARTHE.

Comment aimer un Monsieur Fierenfat?
J'épouserais plûtôt un vieux soldat,
Qui jure, boit, bat sa femme, & qui l'aime,
Qu'un fat en robe, enyvré de lui-même,
Qui d'un ton grave, & d'un air de pédant,
Semble juger sa femme en lui parlant;
Qui comme un paon dans lui-même se mire,
Sous son rabat se rengorge & s'admire;

Et plus avare encor que suffisant,
Vous fait l'amour en comptant son argent.

LISE.

Ah! ton pinceau l'a peint d'après nature.
Mais qu'y ferai-je? il faut bien que j'endure
L'état forcé de cet hymen prochain.
On ne fait pas comment on veut son destin:
Et mes parens, ma fortune, mon âge,
Tout de l'hymen me prescrit l'esclavage.
Ce Fierenfat est, malgré mes dégoûts,
Le seul qui puisse être ici mon époux;
Il est le fils de l'ami de mon pére,
C'est un parti devenu nécessaire.
Hélas! quel cœur, libre dans ses soupirs,
Peut se donner au gré de ses désirs?
Il faut céder: le tems, la patience,
Sur mon époux vaincront ma répugnance;
Et je pourrai, soumise à mes liens,
A ses défauts me prêter comme aux miens.

MARTHE.

C'est bien parler, belle & discrette Lise;
Mais votre cœur tant soit peut se déguise.
Si j'osais... mais vous m'avez ordonné
De ne parler jamais de cet aîné.

LISE.

Quoi!

MARTHE.

D'Euphémon, qui, malgré tous ses vices,
De votre cœur eut les tendres prémices,
Qui vous aimait.

LISE.

Il ne m'aima jamais;
Ne parlons plus de ce nom que je hais.

MARTHE *en s'en allant.*

N'en parlons plus.

LISE *la retenant.*

Il est vrai: sa jeunesse

Pour quelque tems a surpris ma tendresse ;
Etait-il fait pour un cœur vertueux?

MARTHE *en s'en allant.*

C'était un fou, ma foi, très-dangereux.

LISE *la retenant.*

De corrupteurs sa jeunesse entourée,
Dans les excès se plongeait égarée.
Le malheureux! il cherchait tour à tour
Tous les plaisirs, il ignorait l'amour.

MARTHE.

Mais autrefois vous m'avez paru croire,
Qu'à vous aimer il avait mis sa gloire,
Que dans vos fers il était engagé.

LISE.

S'il eût aimé, je l'aurais corrigé.
Un amour vrai, sans feinte & sans caprice,
Est en effet le plus grand frein du vice.
Dans ses liens qui sait se retenir
Est honnête-homme, ou va le devenir ;
Mais Euphémon dédaigna sa maîtresse ;
Pour la débauche il quitta la tendresse.
Ses faux amis, indigens scélérats,
Qui dans le piége avaient conduit ses pas,
Ayant mangé tout le bien de sa mére,
Ont sous son nom volé son triste pére.
Pour comble enfin, ces séducteurs cruels
L'ont entraîné loin des bras paternels,
Loin de mes yeux, qui, noyés dans les larmes,
Pleuraient encor ses vices & ses charmes.
Je ne prens plus nul intérêt à lui.

MARTHE.

Son frere enfin lui succéde aujourd'hui :
Il aura Lise : & certes c'est dommage ;
Car l'autre avait un bien joli visage,
De blonds cheveux, la jambe faite au tour,
Dansait, chantait, était né pour l'amour.

LISE.

Ah! que dis-tu?

MARTHE.

Même dans ces mêlanges
D'égaremens, de sottises étranges,
On découvrait aisément dans son cœur
Sous ses défauts un certain fonds d'honneur.

LISE.

Il était né pour le bien, je l'avouë.

MARTHE.

Ne croyez pas que ma bouche le louë;
Mais il n'était, me semble, point flâteur,
Point médisant, point escroc, point menteur.

LISE.

Oui; mais....

MARTHE.

Fuyons, car c'est Monsieur son frére.

LISE.

Il faut rester, c'est un mal nécessaire.



SCENE IV.

LISE, MARTHE, LE PRESIDENT FIERENFAT.

FIERENFAT.

JE l'avoûrai, cette donation
Doit augmenter la satisfaction,
Que vous avez d'un si beau mariage:
Surcroit de biens est l'ame d'un ménage;
Fortune, honneurs, & dignités, je croi,
Abondamment se trouvent avec moi;
Et vous aurez dans Cognac, à la ronde,
L'honneur du pas sur les gens du beau monde.
C'est un plaisir bien flâteur que cela;

Vous entendrez murmurer, *la voilà.*
En vérité, quand j'examine au large
Mon rang, mon bien, tous les droits de ma
Charge,
Les agrémens que dans le monde j'ai,
Les droits d'aîneſſe où je ſuis ſubrogé,
Je vous en fais mon compliment, Madame.

MARTHE.

Moi, je la plains : c'eſt une choſe infâme,
Que vous mêliez dans tous vos entretiens
Vos qualités, votre rang & vos biens.
Etre à la fois & Midas & Narciſſe,
Enflé d'orgueil & pincé d'avarice;
Lorgner ſans ceſſe avec un œil content
Et ſa perſonne & ſon argent comptant;
Etre en rabat un petit-maître avare,
C'eſt un excès de ridicule rare :
Un jeune fat paſſe encor ; mais, ma foi,
Un jeune avare eſt un monſtre pour moi.

FIERENFAT.

Ce n'eſt pas vous probablement, ma mie,
A qui mon pere aujourd'hui me marie;
C'eſt à Madame. Ainſi donc, s'il vous plaît,
Prenez à nous un peu moins d'intérêt.
(*à Liſe*)
Le ſilence eſt votre fait... Vous, Madame,
Qui dans une heure ou deux ſerez ma femme,
Avant la nuit vous aurez la bonté
De me chaſſer ce Gendarme effronté,
Qui ſous le nom d'une fille ſuivante,
Donne carriére à ſa langue impudente;
Je ne ſuis pas un Préſident pour rien :
Et nous pourrions l'enfermer pour ſon bien.

MARTHE *à Liſe.*

Défendez-moi, parlez-lui, parlez ferme :
Je ſui à vous, empêchez qu'on m'enferme;
Il pourrait bien vous enfermer auſſi.

LISE.

J'augure mal déja tout ceci.

MARTHE.

Parlez-lui donc, laissez ces vains murmures.

LISE.

Que puis-je, hélas! lui dire?

MARTHE.

Des injures.

LISE.

Non, des raisons valent mieux.

MARTHE.

Croyez-moi;
Point de raisons, c'est le plus sûr.

SCENE V.

RONDON, Acteurs précédens.

RONDON.

Ma foi,
Il nous arrive une plaisante affaire.

FIERENFAT.

Eh quoi, Monsieur?

RONDON.

Ecoute. A ton vieux pére
J'allais porter notre papier timbré,
Quand nous l'avons ici-près rencontré,
Entretenant au pied de cette roche,
Un voyageur qui descendait du coche.

LISE.

Un voyageur jeune?...

RONDON.

Nenni vraiment,
Un béquillard, un vieux ridé sans dent.
Nos deux barbons d'abord avec franchise
L'un contre l'autre ont mis leur barbe grise:

Leurs dos voûtés s'élevaient, s'abaissaient
Aux longs élans des soupirs qu'ils poussaient :
Et sur leur nés leur prunelle éraillée
Versait les pleurs dont elle était mouillée :
Puis Euphémon, d'un air tout rechiné,
Dans son logis soudain s'est rencogné :
Il dit qu'il sent une douleur insigne,
Qu'il faut au moins qu'il pleure avant qu'il signe ;
Et qu'à personne il ne prétend parler.

FIERENFAT.

Ah ! je prétens moi l'aller consoler.
Vous savez tous comme je le gouverne ;
Et d'assez près la chose nous concerne :
Je le connais, & dès qu'il me verra
Contrat en main, d'abord il signera.
Le tems est cher, mon nouveau droit d'aînesse
Est un objet.

LISE.

Non, Monsieur, rien ne presse.

RONDON.

Si fait, tout presse, & c'est ta faute aussi,
Que tout cela.

LISE.

Comment ? à moi ! ma faute ?

RONDON.

Oui.
Les contretems, qui troublent les familles,
Viennent toujours par la faute des filles.

LISE.

Qu'ai-je donc fait qui vous fâche si fort ?

RONDON.

Vous avez fait, que vous avez tous tort.
Je veux un peu voir nos deux trouble-fêtes,
A la raison ranger leurs lourdes têtes,
Et je prétens vous marier tantôt,
Malgré leurs dents, malgré vous, s'il le faut.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

Vous frémissez en voyant de plus près
Tout ce fracas, ces nôces, ces apprêts.

LISE.

Ah ! plus mon cœur s'étudie & s'essaye,
Plus de ce joug la pésanteur m'effraye :
A mon avis, l'hymen & ses liens
Sont les plus grands, ou des maux, ou des biens.
Point de milieu, l'état du mariage
Est des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des esprits & des cœurs,
Des sentimens, des goûts & des humeurs,
Serre ces nœuds tissus par la nature,
Que l'amour forme & que l'honneur épure.
Dieux ! quel plaisir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de son amant !
Votre maison, vos gens, votre livrée,
Tout vous trace une image adorée ;
Et vos enfans, ces gages précieux,
Nés de l'amour, en sont des nouveaux nœuds.
Un tel hymen, une union si chére,
Si l'on en voit, c'est le Ciel sur la Terre.
Mais tristement vendre par un contrat

Sa liberté, son nom & son état,
Aux volontés d'un Maître despotique,
Dont on devient le premier domestique :
Se quereller, ou s'éviter le jour,
Sans joie à table, & la nuit sans amour :
Trembler toujours d'avoir une faiblesse,
Y succomber, ou combattre sans cesse :
Tromper son maître, ou vivre sans espoir
Dans les langueurs d'un importun devoir ;
Gémir, sécher dans sa douleur profonde,
Un tel hymen est l'enfer de ce monde.

MARTHE.

En vérité les filles, comme on dit,
Ont un démon qui leur forme l'esprit :
Que de lumiére en une ame si neuve !
La plus experte & la plus fine veuve,
Qui sagement se console à Paris,
D'avoir porté le deuil de trois maris,
N'en eût pas dit sur ce point davantage.
Mais vos dégoûts sur ce beau mariage
Auraient besoin d'un éclaircissement.
L'hymen déplaît avec le Président :
Vous plairait-il avec Monsieur son frére ?
Débrouillez-moi de grace ce mystére ;
L'aîné fait-il bien du tort au cadet ?
Haïssez-vous ? aimez-vous ? parlez net.

LISE.

Je n'en sai rien, je ne peux & je n'ose
De mes dégoûts bien démêler la cause.
Comment chercher la triste vérité
Au fond d'un cœur, hélas ! trop agité ?
Il faut au moins, pour se mirer dans l'onde,
Laisser calmer la tempête qui gronde,
Et que l'orage & les vents en repos,
Ne rident plus la surface des eaux.

NARTHE.

Comparaison n'est pas raison, Madame ;

On lit très-bien dans le fond de son ame :
On y voit clair. Et si les passions
Portent en nous tant d'agitations,
Fille de bien sait toujours dans sa tête,
D'où vient le vent qui cause la tempête,
On sait . . .

LISE.

Et moi, je ne veux rien savoir :
Mon œil se ferme, & je ne veux rien voir :
Je ne veux point chercher si j'aime encore
Un malheureux qu'il faut bien que j'abhorre.
Je ne veux point accroitre mes dégoûts
Du vain regret d'un plus aimable époux.
Que loin de moi cet Euphémon, ce traître,
Vive content, soit heureux, s'il peut l'être :
Qu'il ne soit pas au moins deshérité ;
Je n'aurai pas l'affreuse dureté,
Dans ce contrat, où je me détermine,
D'être sa sœur pour hâter sa ruïne.
Voilà mon cœur, c'est trop le pénétrer ;
Aller plus loin, serait le déchirer.



SCENE II.

LISE, MARTHE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

LA-bas, Madame, il est une Baronne
De Croupillac.

LISE.

Sa visite m'étonne.

LE LAQUAIS.

Qui d'Angoulême arrive justement,
Et veut ici vous faire compliment.

LISE.

Hélas ! sur quoi ?

MARTHE.

Sur votre hymen, sans doute.

LISE.

Ah! c'est encor tout ce que je redoute.
Suis-je en état d'entendre ces propos,
Ces complimens, protocolle des sots,
Où l'on se gêne, où le bon-sens expire
Dans le travail de parler sans rien dire?
Que ce fardeau me pése & me déplaît!



SCENE III.

LISE, MADAME CROUPILLAC, MARTHE.

MARTHE.

Voilà la Dame.

LISE.

Oh! je vois trop qui c'est.

MARTHE.

On dit qu'elle est assez grande épouseuse,
Un peu plaideuse, & beaucoup radoteuse.

LISE.

Des siéges donc. Madame, pardon si...

Mme. CROUPILLAC.

Ah, Madame!

LISE.

Eh, Madame!

Mme. CROUPILLAC.

Il faut aussi...

LISE.

S'asseoir, Madame.

Mme. CROUPILLAC *assise.*

En vérité, Madame,

Je ſuis confuſe, & dans le fond de l'ame,
Je voudrais bien...

LISE.

Madame?

Mme. CROUPILLAC.

Je voudrais
Vous enlaidir, vous ôter vos attraits.
Je pleure, hélas! vous voyant ſi jolie.

LISE.

Conſolez-vous, Madame.

Mme. CROUPILLAC.

O! non, ma mie,
Je ne ſaurais: je vois que vous aurez
Tous les maris que vous demanderez.
J'en avais un, du moins en eſpérance,
Un ſeul, hélas! c'eſt bien peu, quand j'y penſe,
Et j'avais eu grand' peine à le trouver;
Vous me l'ôtez, vous allez m'en priver.
Il eſt un tems, ah! que ce tems vient vîte,
Où l'on perd tout quand un amant nous quitte,
Où l'on eſt ſeule; & certe, il n'eſt pas bien,
D'enlever tout à qui n'a preſque rien.

LISE.

Excuſez-moi, ſi je ſuis interdite
De vos diſcours & de votre viſite.
Quel accident afflige vos eſprits?
Qui perdez-vous? & qui vous ai-je pris?

Mme. CROUPILLAC.

Ma chére enfant, il eſt force bégueules
Au teint ridé, qui penſent qu'elles ſeules,
Avec du fard & quelques fauſſes dents,
Fixent l'amour, les plaiſirs & le tems.
Pour mon malheur, hélas! je ſuis plus ſage;
Je vois trop bien que tout paſſe, & j'enrage.

LISE.

J'en ſuis fâchée, & tout eſt ainſi fait;
Mais je ne peux vous rajeunir.

Mme. CROUPILLAC

Si fait :

J'espére encor ; & ce serait peut-être
Me rajeunir que me rendre mon traître.

LISE.

Mais de quel traître ici me parlez-vous ?

Mme. CROUPILLAC.

D'un Président, d'un ingrat, d'un époux :
Que je poursuis, pour qui je pers haleine,
Et surement qui n'en vaut pas la peine.

LISE.

Eh bien, Madame ?

Mme. CROUPILLAC.

Eh bien, dans mon printems
Je ne parlais jamais aux Présidens :
Je haïssais leur personne & leur style ;
Mais avec l'âge on est moins difficile.

LISE.

Enfin, Madame ?

Mme. CROUPILLAC.

Enfin il faut savoir,
Que vous m'avez réduite au désespoir.

LISE.

Comment ? en quoi ?

Mme. CROUPILLAC.

J'étais dans Angoulême,
Veuve, & pouvant disposer de moi-même :
Dans Angoulême en ce tems Fierenfat
Etudiait, apprentif Magistrat ;
Il me lorgnait, il se mit dans la tête
Pour ma personne un amour malhonnête,
Bien malhonnête, hélas ! bien outrageant ;
Car il faisait l'amour à mon argent.
Je fis écrire au bon-homme de pére :
On s'entremit, on poussa loin l'affaire ;
Car en mon nom souvent on lui parla ;
Il répondit, qu'il verrait tout cela.

Vous voyez bien que la chose était sûre.

LISE.

Oh oui.

Mme. CROUPILLAC.

Pour moi, j'étais prête à conclure.
De Fierenfat alors le frere aîné
A votre lit fut, dit-on, destiné.

LISE.

Quel souvenir!

Mme. CROUPILLAC.

C'était un fou, ma chére,
Qui jouissait de l'honneur de vous plaire.

LISE.

Ah!

Mme. CROUPILLAC.

Ce fou-là s'étant fort dérangé,
Et de son pere ayant pris son congé,
Errant, proscrit, peut-être mort, que sai-je?
(Vous vous troublez!) mon Héros de Collége,
Mon Président, sachant que votre bien
Est, tout compté, plus ample que le mien,
Méprise enfin ma fortune & mes larmes;
De votre dot il convoite les charmes;
Entre vos bras il est ce soir admis.
Mais pensez-vous qu'il vous soit bien permis
D'aller ainsi courant de frére en frére,
Vous emparer d'une famille entiére?
Pour moi, déja, par protestation,
J'arrête ici la célébration;
J'y mangerai mon château, mon douaire,
Et le procès sera fait de maniére,
Que vous, son pere, & les enfans que j'ai,
Nous serons morts avant qu'il soit jugé.

LISE.

En vérité je suis toute honteuse,
Que mon hymen vous rende malheureuse;
Je suis peu digne, hélas! de ce courroux;

Sans

Sans être heureux on fait donc des jaloux ?
Cessez, Madame, avec un œil d'envie
De regarder mon état & ma vie ;
On nous pourrait aisément accorder ;
Pour un mari je ne veux point plaider.

Mme. CROUPILLAC.

Quoi! point plaider ?

LISE.

Non : je vous l'abandonne.

Mme. CROUPILLAC.

Vous êtes donc sans goût pour sa personne ?
Vous n'aimez point ?

LISE.

Je trouve peu d'attraits
Dans l'hyménée, & nul dans les procès.



SCENE IV.

Mme. CROUPILLAC, LISE, RONDON.

RONDON.

OH, oh, ma fille, on nous fait des affaires,
Qui font dresser les cheveux aux beaux-peres!
On m'a parlé de protestation
Eh vertu-bleu! qu'on en parle à Rondon ;
Je chasserai bien loin ces créatures.

Mme. CROUPILLAC.

Faut-il encor essuyer des injures ?
Monsieur Rondon, de grace écoutez-moi.

RONDON.

Que vous plaît-il ?

Mme. CROUPILLA.

Votre gendre est sans foi ;
C'est un fripon d'espèce toute neuve,

Galant, avare, écornifleur de veuve ;
C'eſt de l'argent qu'il aime.

RONDON.

Il a raiſon.

Mme. CROUPILLAC.

Il m'a cent fois promis dans ma maiſon
Un pur amour, d'éternelles tendreſſes.

RONDON.

Eſt-ce qu'on tient de ſemblables promeſſes ?

Mme. CROUPILLAC.

Il m'a quittée, hélas ! ſi durement.

RONDON.

J'en aurais fait de bon cœur tout autant.

Mme. CROUPILLAC.

Je vai parler comme il faut à ſon pére.

RONDON.

Ah ! parlez-lui plûtôt qu'à moi.

Mme. CROUPILLAC.

L'affaire
Eſt effroyable, & le beau-ſexe entier
En ma faveur ira par-tout crier.

RONDON.

Il crîra moins que vous.

Mme. CROUPILLAC.

Ah ! vos perſonnes
Sauront un peu ce qu'on doit aux Baronnes.

RONDON.

On doit en rire.

Mme. CROUPILLAC.

Il me faut un époux.
Et je prendrai lui, ſon vieux pere, ou vous.

RONDON.

Qui, moi ?

Mme. CROUPILLAC.

Vous-même.

RONDON.

Oh ! je vous en défie.

Mme. CROUPILLAC.

Nous plaiderons.

RONDON.

Mais voyez la folie.



SCENE V.

RONDON, FIERENFAT, LISE.

RONDON *à Lise.*

JE voudrais bien ſavoir auſſi pourquoi
Vous recevez ces viſites chez moi ?
Vous m'attirez toujours des algarades.
(*à Fierenfat.*)
Et vous, Monſieur, le Roi des pédans fades,
Quel ſot démon vous force à courtiſer
Une Baronne, afin de l'abuſer ?
C'eſt bien à vous, avec ce plat viſage,
De vous donner les airs d'être volage !
Il vous ſied bien, grave & triſte indolent,
De vous mêler du métier de galant !
C'était le fait de votre fou de frere ;
Mais vous, mais vous !

FIERENFAT.

Détrompez-vous, beau-pere,
Je n'ai jamais requis cette union ;
Je ne promis que ſous condition,
Me réſervant toujours au fond de l'ame,
Le droit de prendre une plus riche femme.
De mon Aîné l'exhérédation,
Et tous les biens en ma poſſeſſion,
A votre fille enfin m'ont fait prétendre ;
Argent comptant fait & beau-pere & gendre.

RONDON.

Il a raiſon, ma foi j'en ſuis d'accord.

LISE.

Avoir ainsi raison, c'est un grand tort.

RONDON.

L'argent fait tout. Va, c'est chose très-sûre.
Hâtons-nous donc sur ce pied de conclure ;
D'écus tournois soixante pésans sacs
Finiront tout malgré les Croupillacs.
Qu'Euphémon tarde, & qu'il me désespére !
Signons toujours avant lui.

LISE.

Non, mon pére ;
Je fais aussi mes protestations,
Et je me donne à des conditions.

RONDON.

Conditions ! toi ? quelle impertinence !
Tu dis, tu dis ? ...

LISE.

Je dis ce que je pense.
Peut-on goûter le bonheur odieux
De se nourrir des pleurs d'un malheureux ?
à Fierenfat.
Et vous, Monsieur, dans votre sort prospére ;
Oubliez-vous que vous avez un frére ?

FIERENFAT.

Mon frere ? moi, je ne l'ai jamais vû ;
Et du logis il était disparu,
Lorsque j'étais encor dans notre école,
Le nez collé sur *Cujas* & *Bartole*.
J'ai sû depuis ses beaux déportemens ;
Et si jamais il reparaît céans,
Consolez-vous, nous savons les affaires,
Nous l'enverrons en douceur aux galères.

LISE.

C'est un projet fraternel & Chrétien ;
En attendant vous confisquez son bien :
C'est votre avis ; mais moi, je vous déclare ;
Que je déteste un tel projet.

RONDON.

Tarare.

Va, mon enfant; le contrat eſt dreſſé;
Sur tout cela le Notaire a paſſé.

FIERENFAT.

Nos peres l'ont ordonné de la ſorte.
En droit écrit leur volonté l'emporte.
Liſez *Cujas*, chapitre cinq, ſix, ſept:
» Tout libertin de débauches infect,
» Qui renonçant à l'aîle paternelle,
» Fuit la maiſon, ou bien qui pille icelle,
» *Ipſo facto* de tout dépoſſédé,
» Comme un bâtard il eſt exhérédé.

LISE.

Je ne connais le droit ni la coûtume;
Je n'ai point lû *Cujas*; mais je préſume,
Que ce ſont tous des mal-honnêtes gens,
Vrais ennemis du cœur & du bons-ſens:
Si dans leur Code ils ordonnent qu'un frére
Laiſſe périr ſon frere de miſére;
Et la nature & l'honneur ont leurs droits,
Qui valent mieux que *Cujas* & vos Loix.

RONDON.

Ah! laiſſez-là vos loix & votre Code,
Et votre honneur, & faites à ma mode;
De cet aîné que t'embarraſſes-tu?
Il faut du bien.

LISE.

Il faut de la vertu,
Qu'il ſoit puni; mais au moins qu'on lui laiſſe
Un peu de bien, reſte d'un droit d'aîneſſe.
Je vous le dis, ma main, ni mes faveurs,
Ne feront point le prix de ſes malheurs.
Corrigez donc l'article que j'abhorre,
Dans ce contrat, qui tous nous deshonore;
Si l'intérêt ainſi l'a pû dreſſer,
C'eſt un opprobre, il le faut effacer.

FIERENFAT.

Ah, qu'une femme entend mal les affaires!

RONDON.

Quoi! tu voudrais corriger deux Notaires?
Faire changer un contrat?

LISE.

Pourquoi non?

RONDON.

Tu ne feras jamais bonne maison:
Tu perdras tout.

LISE.

Je n'ai pas grand usage,
Jusqu'à présent, du monde & du ménage:
Mais l'intérêt, mon cœur vous le maintient,
Perd des maisons, autant qu'il en soutient.
Si j'en fais une, au moins cet édifice
Sera d'abord fondé sur la justice.

RONDON.

Elle est têtuë: & pour la contenter,
Allons, mon gendre, il faut s'exécuter.
Ça, donne un peu.

FIERENFAT.

Oui, je donne à mon frére...
Je donne... allons...

RONDON.

Ne lui donne donc guére.



SCENE VI.

EUPHEMON, RONDON, LISE, FIERENFAT.

RONDON.

AH! le voici le bon-homme Euphémon.
Vien, vien, j'ai mis ma fille à la raison.
On n'attend plus rien que ta signature.

Presse-moi donc cette tardive allure.
Dégourdi-toi, prens un ton réjouï,
Un air de nôce, un front épanouï;
Car dans neuf mois, je veux, ne te déplaise,
Que deux enfans... je ne me sens pas d'aise.
Allons, ri donc, chassons tous les ennuis;
Signons, signons.

EUPHEMON.

Non, Monsieur, je ne puis.

FIERENFAT.

Vous ne pouvez?

RONDON.

En voici bien d'un autre.

FIERENFAT.

Quelle raison?

RONDON.

Quelle rage est la vôtre?
Quoi? tout le monde est-il devenu fou?
Chacun dit, non: comment? pourquoi? par où?

EUPHEMON.

Ah! ce serait outrager la nature,
Que de signer dans cette conjoncture.

RONDON.

Serait-ce point la Dame Croupillac,
Qui sourdement fait ce maudit micmac?

EUPHEMON.

Non, cette femme est folle, & dans sa tête
Elle veut rompre un hymen que j'apprête.
Mais ce n'est pas de ses cris impuissans
Que sont venus les ennuis que je sens.

RONDON.

Eh bien, quoi donc? ce béquillard du coche
Dérange tout, & notre affaire accroche?

EUPHEMON.

Ce qu'il a dit doit retarder du moins
L'heureux hymen, objet de tant de soins.

LISE.

Qu'a-t'il donc dit, Monſieur ?

FIERENFAT.

Quelle nouvelle
A-t'il appris ?

EUPHEMON.

Une, hélas ! trop cruelle.
Devers Bourdeaux cet homme a vû mon fils,
Dans les priſons, ſans ſecours, ſans habits,
Mourant de faim ; la honte & la triſteſſe
Vers le tombeau conduiſaient ſa jeuneſſe ;
La maladie & l'excès du malheur
De ſon printems avaient ſéché la fleur ;
Et dans ſon ſang la fiévre enracinée
Précipitait ſa derniére journée.
Quand il le vit, il était expirant ;
Sans doute, hélas ! il eſt mort à préſent.

RONDON.

Voilà, ma foi, ſa penſion payée.

LISE.

Il ſerait mort !

RONDON.

N'en ſois point effrayée ;
Va que t'importe ?

FIERENFAT.

Ah ! Monſieur, la pâleur
De ſon viſage efface la couleur.

RONDON.

Elle eſt, ma foi, ſenſible : ah ! la friponne !
Puiſqu'il eſt mort, allons, je te pardonne.

FIERENFAT.

Mais après tout, mon pere, voulez-vous ? . . .

EUPHEMON.

Ne craignez rien, vous ſerez ſon époux.
C'eſt mon bonheur ; mais il ſerait atroce ;
Qu'un jour de deuil devînt un jour de nôce.
Puis-je, mon fils, mêler à ce feſtin

Le

Le contretems de mon juſte chagrin ?
Et ſur vos fronts parés de fleurs nouvelles
Laiſſer couler mes larmes paternelles ?
Donnez, mon fils, ce jour à nos ſoupirs,
Et différez l'heure de vos plaiſirs ;
Par une joie indiſcrette, inſenſée,
Lhonnêteté ſerait trop offenſée,

LISE.

Ah ! oui, Monſieur, j'approuve vos douleurs ;
Il m'eſt plus doux de partager vos pleurs,
Que de former les nœuds du mariage.

FIERENFAT.

Eh ! mais, mon pere...

RONDON.

Eh, vous n'êtes pas ſage.
Quoi différer un hymen projetté,
Pour un ingrat cent fois deshérité,
Maudit de vous, de ſa famille entiére !

EUPHEMON.

Dans ces momens un pere eſt toujours pere :
Ses attentats, & toutes ſes erreurs,
Furent toujours le ſujet de mes pleurs ;
Et ce qui péſe à mon ame attendrie,
C'eſt qu'il eſt mort ſans réparer ſa vie.

RONDON.

Réparons-là, donnons-nous aujourd'hui
Des petits-fils qui vaillent mieux que lui ;
Signons, danſons, allons : que de faibleſſe !

EUPHEMON.

Mais...

RONDON.

Mais, morbleu, ce procédé me bleſſe :
De regretter même le plus grand bien,
C'eſt fort mal fait : douleur n'eſt bonne à rien ;
Mais regretter le fardeau qu'on vous ôte,
C'eſt une énorme & ridicule faute.
Ce fils aîné, ce fils votre fléau,

Vous mit trois fois ſur le bord du tombeau.
Pauvre cher homme! allez, ſa phrénéſie
Eût tôt ou tard abrégé votre vie;
Soyez tranquille: & ſuivez mes avis,
C'eſt un grand gain que de perdre un tel fils.

EUPHEMON.

Oui; mais ce gain coûte plus qu'on ne penſe;
Je pleure, hélas! ſa mort & ſa naiſſance.

RONDON *à Fierenſat.*

Va: ſui ton pere, & ſois expéditif;
Pren ce contrat, le mort ſaiſit le vif:
Il n'eſt plus tems qu'avec moi l'on barguigne;
Pren lui la main, qu'il paraphe & qu'il ſigne.

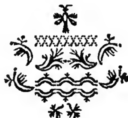
à Liſe.

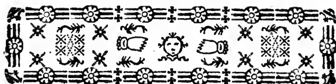
Et toi, ma fille, attendons à ce ſoir.
Tout ira bien.

LISE.

Je ſuis au déſeſpoir.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.



SCENE PREMIERE.

EUPHEMON fils, JASMIN.

JASMIN.

OUi, mon ami, tu fus jadis mon Maître;
Je t'ai fervi deux ans fans te connaître:
Ainfi que moi, réduit à l'Hôpital,
Ta pauvreté m'a rendu ton égal.
Non, tu n'es plus ce Monfieur *d'Entremonde*,
Ce Chevalier fi pimpant dans le monde,
Fêté, couru, de femmes entouré,
Nonchalamment de plaifirs enyvré.
Tout eft au Diable. Etein dans ta mémoire
Ces vains regrets des beaux jours de ta gloire:
Sur du fumier l'orgueil eft un abus;
Le fouvenir d'un bonheur qui n'eft plus,
Eft à nos maux un poids infupportable.
Toujours Jafmin, j'en fuis moins miférable.
Né pour fouffrir, je fai fouffrir gaiment;
Manquer de tout, voilà mon élément:
Ton vieux chapeau, tes guenilles de bure,
Dont tu rougis, c'était-là ma parure.
Tu dois avoir, ma foi, bien du chagrin,
De n'avoir pas été toujours Jafmin.

EUPHEMON fils.

Que la mifére entraîne d'infamie!

Faut-il encor qu'un valet m'humilie ?
Quelle accablante & terrible leçon !
Je ſens encor, je ſens qu'il a raiſon.
Il me conſole au moins à ſa maniére :
Il m'accompagne, à ſon ame groſſiére,
Senſible & tendre en ſa ruſticité,
N'a point pour moi perdu l'humanité.
Né mon égal, (puiſqu'enfin il eſt homme)
Il me ſoutient ſous le poids qui m'aſſomme ;
Il ſuit gaîment mon ſort infortuné,
Et mes amis m'ont tous abandonné.

JASMIN.

Toi, des amis ! hélas ! mon pauvre Maître,
Appren-moi donc, de grace, à les connaître ;
Comment ſont faits les gens qu'on nomme amis ?

EUPHEMON fils.

Tu les as vus chez moi toujours admis,
M'importunant ſouvent de leurs viſites,
A mes ſoupers délicats paraſites,
Vantant mes goûts d'un eſprit complaiſant,
Et ſur le tout empruntant mon argent ;
De leur bon cœur m'étourdiſſant la tête,
Et me louant, moi préſent.

JASMIN.

Pauvre bête !
Pauvre innocent ! tu ne les voyais pas
Te chanſonner au ſortir d'un repas,
Siffler, berner ta bénigne imprudence.

EUPHEMON fils.

Ah ! je le crois ; car dans ma décadence,
Lorſqu'à Bourdeaux je me vis arrêté,
Aucun de ceux, à qui j'ai tout prêté,
Ne me vint voir, nul ne m'offrit ſa bourſe ;
Puis au ſortir, malade & ſans reſſource,
Lorſqu'à l'un d'eux, que j'avais tant aimé,
J'allais m'offrir, mourant, inanimé,
Sous ces haillons, dépouilles délabrées,

De l'indigence exécrables livrées ;
Quand je lui vins demander un ſecours,
D'où dépendaient mes miſérables jours,
Il détourna ſon œil confus & traître,
Puis il feignit de ne me pas connaître,
Et me chaſſa comme un pauvre importun.

JASMIN.

Aucun n'oſa te conſoler ?

EUPHEMON fils.

Aucun.

JASMIN.

Ah, les amis! les amis, quels infâmes ?

EUPHEMON fils.

Les hommes ſont tous de fer.

JASMIN.

Et les femmes ?

EUPHEMON fils.

J'en attendais, hélas ! plus de douceur,
J'en ai cent fois eſſuyé plus d'horreur.
Celle ſur-tout qui m'aimant ſans myſtére,
Semblait placer ſon orgueil à me plaire,
Dans ſon logis meublé de mes préſens,
De mes bienfaits acheta des amans ;
Et de mon vin régalait leur cohuë,
Loiſque de faim j'expirais dans ſa ruë.
Enfin, Jaſmin, ſans ce pauvre vieillard,
Qui dans Bourdeaux me trouva par hazard,
Qui m'avait vû, dit-il, dans mon enfance,
Une mort prompte eût fini ma ſouffiance.
Mais en quel lieu ſommes-nous, cher Jaſmin ?

JASMIN.

Près de Cognac, ſi je ſai mon chemin ;
Et l'on m'a dit que mon vieux premier Maître,
Monſieur Rondon, loge en ces lieux peut-être.

EUPHEMON fils.

Rondon le pere de ... quel nom dis-tu ?

JASMIN.

Le nom d'un homme assez brusque & bourru.
Je fus jadis page dans sa cuisine :
Mais dominé d'un humeur libertine,
Je voyageai : je fus depuis coureur,
Laquais, commis, fantassin, déserteur;
Puis dans Bourdeaux je te pris pour mon Maître.
De moi Rondon se souviendra peut-être,
Et nous pourrions dans notre adversité...

EUPHEMON fils.

Et depuis quand, di-moi, l'as-tu quitté?

JASMIN.

Depuis quinze ans. C'était un caractére,
Moitié plaisant, moitié triste & colére,
Au fond bon Diable : il avait un enfant,
Un vrai bijou, fille unique vraiment,
Œil bleu, nez court, teint frais, bouche vermeille,
Et des raisons! c'était une merveille;
Cela pouvait bien avoir de mon tems,
A bien compter, entre six à sept ans;
Et cette fleur avec l'âge embellie,
Est en état, ma foi, d'être cueillie.

EUPHEMON fils.

Ah malheureux!

JASMIN.

Mais j'ai beau te parler;
Ce que je dis ne te peut consoler.
Je vois toujours à travers ta visiére,
Tomber des pleurs qui bordent ta paupiére.

EUPHEMON fils.

Quel coup du sort, ou quel ordre des Cieux,
A pû guider ma misére en ces lieux!
Hélas!

JASMIN.

Ton œil contemple ces demeures.
Tu restes là tout pensif, & tu pleures.

EUPHEMON fils.

J'en ai sujet.

JASMIN.

Mais connais-tu Rondon ?
Serais-tu pas parent de la maison ?

EUPHEMON fils.

Ah ! laisse-moi.

JASMIN *en l'embrassant.*

Par charité, mon Maître,
Mon cher ami, di-moi qui tu peux être.

EUPHEMON fils *en pleurant.*

Je suis... je suis un malheureux mortel,
Je suis un fou, je suis un criminel,
Qu'on doit haïr, que le Ciel doit poursuivre,
Et qui devrait être mort.

JASMIN.

Songe à vivre ;
Mourir de faim est par trop rigoureux :
Tien ; nous avons quatre mains à nous deux,
Servons-nous en, sans complainte importune ;
Vois-tu d'ici ces gens, dont la fortune
Est dans leurs bras, qui la bèche à la main,
Le dos courbé retournent ce jardin ?
Enrôlons-nous parmi cette canaille ;
Vien avec eux, imite-les, travaille,
Gagne ta vie.

EUPHEMON fils.

Hélas ; dans leurs travaux,
Ces vils humains, moins hommes qu'animaux,
Goûtent des biens, dont toujours mes caprices
M'avaient privé dans mes fausses délices ;
Ils ont au moins sans trouble, sans remords,
La paix de l'ame & la santé du corps.





SCENE II.

Mme. CROUPILLAC, EUPHEMON fils. JASMIN.

Mme. CROUPILLAC *dans l'enfoncement.*

Que voi-je ici? Serais-je aveugle ou borgne?
C'eſt lui, ma foi; plus j'aviſe & je lorgne
Cet homme-là, plus je dis que c'eſt lui.

Elle le conſidére.

Mais ce n'eſt plus le même homme aujourd'hui,
Ce Cavalier brillant dans Angoulême,
Jouant gros jeu, couſu d'or, ... c'eſt lui-même.

Elle approche d'Euphémon.

Mais l'autre était riche, heureux, beau, bien fait,
Et celui-ci me ſemble pauvre & laid.
La maladie altére un beau viſage,
La pauvreté change encor davantage.

JASMIN.

Mais pourquoi donc ce ſpectre féminin
Nous pourſuit-il de ſon regard malin?

EUPHEMON fils.

Je la connais, hélas! ou je me trompe;
Elle m'a vû dans l'éclat, dans la pompe.
Il eſt affreux d'être ainſi dépouillé,
Aux mêmes yeux auxquels on a brillé.
Sortons.

Mme. CROUPILLAC *s'avançant vers Euphémon fils.*

Mon fils, quelle étrange avanture
T'a donc réduit en ſi piêtre poſture?

EUPHEMON fils.

Ma faute.

Mme. CROUPILLAC.

Hélas! comme te voilà mis!

JASMIN.

C'eſt pour avoir eu d'excellens amis :
C'eſt pour avoir été volé, Madame.

Mme. CROUPILLAC.

Volé ? par qui ? comment ?

JASMIN.

Par bonté d'ame.
Nos voleurs ſont de très-honnêtes gens,
Gens du beau monde, aimables fainéans,
Buveurs, joueurs, & conteurs agréables,
Des gens d'eſprit, des femmes adorables.

Mme. CROUPILLAC.

J'entens, j'entens, vous avez tout mangé.
Mais vous ſerez cent fois plus affligé,
Quand vous ſaurez les exceſſives pertes,
Qu'en fait d'hymen j'ai depuis peu ſouffertes.

EUPHEMON fils.

Adieu, Madame.

Mme. CROUPILLAC *l'arrêtant.*

Adieu! non, tu ſauras
Mon accident; parbleu! tu me plaindras.

EUPHEMON fils.

Soit, je vous plains, adieu.

Mme. CROUPILLAC.

Non, je te jure
Que tu ſauras toute mon avanture;
Un Fierenfat, Robin de ſon métier,
Vint avec moi connaiſſance lier,

Elle court après lui.

Dans Angoulême, au tems où vous battites
Quatre huiſſiers, & la fuite vous prites.
Ce Fierenfat habite en ce canton,
Avec ſon pere, un Seigneur Euphémon.

EUPHEMON fils *revenant.*

Euphémon !

Mme. CROUPILLAC.

Oui.

EUPHEMON fils.

Ciel, Madame, de grace,
Cet Euphémon, cet honneur de sa race,
Que ses vertus ont rendu si fameux,
Serait...

Mme. CROUPILLAC.

Et oui.

EUPHEMON fils.

Quoi! dans ces mêmes lieux?

Mme. CROUPILLAC.

Oui.

EUPHEMOM fils.

Puis-je au moins savoir...comme il se porte?

Mme. CROUPILLAC.

Fort, bien, je croi...que Diable vous importe?

EUPHEMON fils.

Et que dit-on?

Mme. CROUPILLAC.

De qui?

EUPHEMON fils.

D'un fils aîné,
Qu'il eut jadis?

Mme. CROUPILLAC.

Ah! c'est un fils mal né,
Un garnement, une tête légére,
Un fou fieffé, le fléau de son pére,
Depuis long-tems de débauches perdu,
Et qui peut-être est à présent pendu.

EUPHEMON fils.

En vérité...je suis confus dans l'ame,
De vous avoir interrompu, Madame.

Mme. CROUPILLAC.

Poursuivons donc; Fierenfat, son cadet,
Chez moi l'amour hautement me faisait;
Il me devait avoir par mariage.

EUPHEMON fils.

Eh bien! a-t'il ce bonheur en partage?

Eſt-il à vous ?

Mme. CROUPILLAC.

Non, ce fat engraiſſé
De tout le lot de ſon frere inſenſé,
Devenu riche, & voulant l'être encore,
Rompt aujourd'hui cet hymen qui l'honore.
Il veut ſaiſir la fille d'un Rondon,
D'un plat bourgeois, le coq de ce canton.

EUPHEMON fils.

Que dites-vous ? Quoi, Madame, il l'épouſe ?

Mme. CROUPILLAC.

Vous m'en voyez terriblement jalouſe.

EUPHEMON fils.

Ce jeune objet aimable... dont Jaſmin
M'a tantôt fait un portrait ſi divin,
Se donnerait...

JASMIN.

Quelle rage eſt la vôtre !
Autant lui vaut ce mari-là qu'un autre.
Quel diable d'homme ! il s'afflige de tout.

EUPHEMON fils *à part.*

Ce coup a mis ma patience à bout.

à Mme. Croupillac.

Ne doutez point que mon cœur ne partage
Amérement un ſi ſenſible outrage.
Si j'étais crû, cette Liſe aujourd'hui
Aſſurément ne ſerait pas pour lui.

Mme. CROUPILLAC.

Oh ! tu le prens du ton qu'il le faut prendre ;
Tu plains mon ſort, un gueux eſt toujours tendre :
Tu paraiſſais bien moins compatiſſant,
Quand tu roulais ſur l'or & ſur l'argent.
Ecoute ; on peut s'entr'aider dans la vie.

JASMIN.

Aidez-nous donc, Madame, je vous prie.

Mme. CROUPILLAC.

Je veux ici te faire agir pour moi.

EUPHEMON fils.

Moi vous servir ! Hélas, Madame, en quoi ?

Mme. CROUPILLAC.

En tout. Il faut prendre en main mon injure :
Un autre habit, quelque peu de parure,
Te pourraient rendre encor assez joli :
Ton esprit est insinuant, poli ;
Tu connais l'art d'empaumer une fille :
Introdui-toi, mon cher, dans la famille ;
Fai le flâteur auprès de Fierenfat ;
Vante son bien, son esprit, son rabat ;
Sois en faveur ; & lorsque je proteste
Contre son vol, toi, mon cher, fai le reste.
Je veux gagner du tems en protestant.

EUPHEMON *voyant son Pere.*

Que vois-je ! ô Ciel !

Il s'enfuit.

Mme. CROUPILLAC.

Cet homme est fou vraiment ;
Pourquoi s'enfuir ?

JASMIN.

C'est qu'il vous craint sans doute.

Mme. CROUPILLAC.

Poltron ! demeure, arrête, écoute, écoute.



SCENE III.

EUPHEMON Pere, JASMIN.

EUPHEMON.

JE l'avoûrai, cet aspect imprévu,
D'un malheureux avec peine entrevu,
Porte à mon cœur je ne sai quelle atteinte,
Qui me remplit d'amertume & de crainte.
Il a l'air noble, & même certains traits

Qui m'ont touché ; las ! je ne vois jamais
De malheureux à-peu-près de cet âge,
Que de mon fils la douloureuſe image
Ne vienne alors, par un retour cruel,
Perſécuter ce cœur trop paternel.
Mon fils eſt mort, ou vit dans la miſére,
Dans la débauche, & fait honte à ſon pére.
De tous côtés je ſuis bien malheureux ;
J'ai deux enfans, ils m'accablent tous deux :
L'un par ſa perte, & par ſa vie infâme,
Fait mon ſupplice, & déchire mon ame ;
L'autre en abuſe, il ſent trop que ſur lui
De mes vieux ans j'ai fondé tout l'appui.
Pour moi la vie eſt un poids qui m'accable.

Appercevant Jaſmin qui le ſaluë.

Que me veux-tu, l'ami ?

JASMIN.

Seigneur aîmable,
Reconnaiſſez, digne & noble Euphémon,
Certain Jaſmin élevé chez Rondon.

EUPHEMON.

Ah, ah ! c'eſt toi ! le tems change un viſage,
Et mon front chauve en ſent le long outrage :
Quand tu partis ; tu me vis encor frais :
Mais l'âge avance, & le terme eſt bien près.
Tu reviens donc enfin dans ta patrie ?

JASMIN.

Oui, je ſuis las de tourmenter ma vie,
De vivre errant & damné comme un Juif ;
Le bonheur ſemble un être fugitif.
Le Diable enfin, qui toujours me proméne,
Me fit partir, le Diable me raméne.

EUPHEMON.

Je t'aiderai : ſois ſage, ſi tu peux.
Mais quel était cet autre malheureux,
Qui te parlait dans cette promenade,
Qui s'eſt enfui ?

JASMIN.

Mais... c'eſt mon camarade,
Un pauvre hére, affamé comme moi,
Qui n'ayant rien, cherche auſſi de l'emploi.

EUPHEMON.

On peut tous deux vous occuper peut-être.
A-t'il des mœurs? Eſt-il ſage?

JASMIN.

Il doit l'être:
Je lui connais d'aſſez bons ſentimens:
Il a de plus de fort jolis talens;
Il ſait écrire, il ſait l'Arithmétique,
Deſſine un peu, ſait un peu de Muſique;
Ce drole-là fut très-bien élevé.

EUPHEMON.

S'il eſt ainſi, ſon poſte eſt tout trouvé;
Jaſmin, mon fils deviendra votre Maître;
Il ſe marie, & dès ce ſoir peut-être;
Avec ſon bien ſon train doit augmenter.
Un de ſes gens qui vient de le quitter,
Vous laiſſe encor une place vacante;
Tous deux ce ſoir il faut qu'on vous préſente;
Vous le verrez chez Rondon mon voiſin.
J'en parlerai. J'y vai, adieu, Jaſmin:
En attendant, tien, voici de quoi boire.



SCENE IV.

JASMIN *ſeul.*

AH! l'honnête-homme! ô Ciel, pourrait-on croire,
Qu'il ſoit encor, en ce ſiécle félon,
Un cœur ſi droit, un mortel auſſi bon?
Cet air, ce port, cette ame bienfaiſante,
Du bon vieux tems eſt l'image parlante.



SCENE V.

EUPHEMON fils *revenant*, JASMIN.

JASMIN *en l'embrassant.*

JE t'ai trouvé déja condition,
Et nous ferons laquais chez Euphémon.

EUPHEMON fils.

Ah !

JASMIN.

S'il te plaît, quel excès de surprise !
Pourquoi ces yeux de gens qu'on exorcise,
Et ces sanglots coup sur coup redoublés,
Pressant tes mots au passage étranglés ?
Ah ! je ne puis contenir ma tendresse ;
Je céde au trouble, au remords qui me presse.

JASMIN.

Qu'a-t'elle dit qui t'ait tant agité ?

EUPHEMON fils.

Elle m'a dit... Je n'ai rien écouté.

JASMIN.

Qu'avez-vous donc ?

EUPHEMON fils.

Mon cœur ne peut se taire :
Cet Euphémon...

JASMIN.

Eh bien !

EUPHEMON fils.

Ah !... c'est mon pére.

JASMIN.

Qui lui, Monsieur ?

EUPHEMON fils.

Oui, je suis cet aîné,
Ce criminel, & cet infortuné,

Qui désola sa famille éperduë.
Ah! que mon cœur palpitait à sa vûë!
Qu'il lui portait ses vœux humiliés!
Que j'étais prêt de tomber à ses pieds!

JASMIN.

Qui vous, son fils? Ah! pardonnez, de grace,
Ma familiére & ridicule audace.
Pardon, Monsieur.

EUPHEMON fils.

Va, mon cœur oppressé
Peut-il savoir si tu m'as offensé?

JASMIN.

Vous êtes fils d'un homme qu'on admire,
D'un homme unique; & s'il faut tout vous dire,
D'Euphémon fils la réputation
Ne flaire pas à beaucoup près si bon.

EUPHEMON fils.

Et c'est aussi ce qui me désespére.
Mais répon-moi: que te disait mon pére?

JASMIN.

Moi, je disais que nous étions tous deux
Prêts à servir, bien élevés, très-gueux:
Et lui, plaignant nos destins sympathiques,
Nous recevait tous deux pour domestiques.
Il doit ce soir vous placer chez ce fils,
Ce Président à Lise tant promis,
Ce Président votre fortuné frére,
De qui Rondon doit être le beau-pére.

EUPHEMON fils.

Eh bien, il faut développer mon cœur:
Voi tous mes maux, connai leur profondeur;
S'être attiré, par un tissu de crimes,
D'un pere aimé les fureurs légitimes,
Etre maudit, être deshérité,
Sentir l'horreur de la mendicité;
A mon cadet voir passer ma fortune,
Etre exposé, dans ma honte importune,

A le servir, quand il m'a tout ôté :
Voilà mon sort, je l'ai bien mérité.
Mais croirais-tu qu'au sein de la souffrance,
Mort aux plaisirs, & mort à l'espérance,
Haï du monde, & méprisé de tous,
N'attendant rien, j'ose être encor jaloux ?

JASMIN.

Jaloux ! de qui ?

EUPHEMON fils.

De mon frere, de Lise.

JASMIN.

Vous sentiriez un peu de convoitise
Pour votre sœur ? Mais vraiment c'est un trait
Digne de vous, ce péché vous manquait.

EUPHEMON fils.

Tu ne sais pas qu'au sortir de l'enfance,
(Car chez Rondon tu n'étais plus, je pense)
Par nos parens l'un à l'autre promis,
Nos cœurs étaient à leurs ordres soumis ;
Tout nous liait, la conformité d'âge,
Celle des goûts, les jeux, le voisinage.
Plantés exprès, deux jeunes arbrisseaux.
Croissent ainsi pour unir leurs rameaux.
Le tems, l'amour, qui hâtait sa jeunesse,
La fit plus belle, augmenta sa tendresse :
Tout l'Univers alors m'eût envié ;
Mais jeune, aveugle, à des méchans lié,
Qui de mon cœur corrompaient l'innocence,
Yvre de tout dans mon extravagance,
Je me faisais un lâche point d'honneur,
De mépriser, d'insulter son ardeur.
Le croirais-tu ? je l'accablai d'outrages.
Quels tems, hélas ! Les violens orages
Des passions qui troublaient mon destin,
A mes parens m'arracherent enfin.
Tu sais depuis quel fut mon sort funeste.
J'ai tout perdu ; mon amour seul me reste.

Le Ciel, ce Ciel, qui doit nous désunir,
Me laisse un cœur, & c'est pour me punir.

JASMIN.

S'il est ainsi, si dans votre misére,
Vous la r'aimez, n'ayant pas mieux à faire,
De Croupillac le conseil était bon,
De vous fourrer, s'il se peut, chez Rondon.
Le sort maudit épuisa votre bourse,
L'amour pourrait vous servir de ressource.

EUPHEMON fils.

Moi, l'oser voir! moi, m'offrir à ses yeux,
Après mon crime, en cet état hideux!
Il me faut fuir un pere, une maîtresse;
J'ai de tous deux outragé la tendresse;
Et je ne sai, ô regrets superflus!
Lequel des deux doit me haïr le plus.



SCENE VI.

EUPHEMON fils, FIERENFAT, JASMIN.

JASMIN.

Voilà, je crois, ce Président si sage.

EUPHEMON fils.

Lui? je n'avais jamais vû son visage.
Quoi! c'est donc lui, mon frere, mon rival?

FIERENFAT.

En vérité, cela ne va pas mal;
J'ai tant pressé, tant sermoné mon pére,
Que malgré lui nous finissons l'affaire.
En voyant Jasmin.
Où sont ces gens, qui voulaient me servir?

JASMIN.

C'eſt nous, Monſieur, nous venions nous offrir
Très-humblement.

FIERENFAT.

Qui de vous deux ſait lire ?

JASMIN.

C'eſt lui, Monſieur.

FIERENFAT.

Il ſait ſans doute écrire ?

JASMIN.

Oh oui, Monſieur, déchiffrer, calculer.

FIERENFAT.

Mais il devrait ſavoir auſſi parler.

JASMIN.

Il eſt timide, & ſort de maladie.

FIERENFAT.

Il a pourtant la mine aſſez hardie ;
Il me paraît qu'il ſent aſſez ſon bien.
Combien veux-tu gagner de gages ?

EUPHEMON fils.

Rien.

JASMIN.

Oh, nous avons, Monſieur, l'ame héroïque.

FIERENFAT.

A ce prix-là, vien, ſois mon domeſtique ;
C'eſt un marché que je veux accepter ;
Viens, à ma femme il faut te préſenter.

EUPHEMON fils.

A votre femme ?

FIERENFAT.

Oui, oui, je me marie.

EUPHEMON fils.

Quand ?

FIERENFAT.

Dès ce ſoir.

EUPHEMON fils.

Ciel !... Monſieur, je vous prie,

De cet objet vous êtes donc charmé ?

FIERENFAT.

Oui.

EUPHEMON fils.

Monſieur !

FIERENFAT.

Hem !

EUPHEMON fils.

En ſeriez-vous aimé ?

FIERENFAT.

Oui. Vous ſemblez bien curieux, mon drole !

EUPHEMON fils.

Que je voudrais lui couper la parole,
Et le punir de ſon trop de bonheur !

FIERENFAT.

Qu'eſt-ce qu'il dit ?

JASMIN.

Il dit, que de grand cœur
Il voudrait bien vous reſſembler & plaire.

FIERENFAT.

Eh, je le crois, mon homme eſt téméraire ;
Ça, qu'on me ſuive, & qu'on ſoit diligent,
Sobre, frugal, ſoigneux, adroit, prudent,
Reſpectueux ; allons, la Fleur, la Brie,
Venez, faquins.

EUPHEMON fils.

Il me prend une envie,
C'eſt d'affubler ſa face de palais
A poing fermé de deux larges ſoufflets.

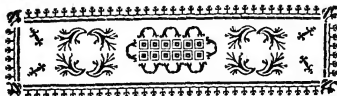
JASMIN.

Vous n'êtes pas trop corrigé, mon Maître.

EUPHEMON fils.

Ah ! ſoyons ſage, il eſt bien tems de l'être.
Le fruit au moins que je dois recueillir
De tant d'erreurs, eſt de ſavoir ſouffrir.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Mme. CROUPILLAC, EUPHEMON fils, JASMIN.

Mme. CROUPILLAC.

J'Ai, mon très-cher, par prévoyance extrême,
Fait arriver deux Huissiers d'Angoulême.
Et toi, t'es-tu servi de ton esprit ?
As-tu bien fait tout ce que je t'ai dit ?
Pourras-tu bien d'un air de prud'hommie,
Dans la maison semer la zizanie ?
As-tu flâté le bon-homme Euphémon ?
Parle : as-tu vû la future ?

EUPHEMON fils.

Hélas ! non.

Mme. CROUPILLAC.

Comment ?

EUPHEMON fils.

Croyez que je me meurs d'envie
D'être à ses pieds.

Mme. CROUPILLAC.

Allons donc, je t'en prie,
Attaques-la pour me plaire, & rends-moi
Ce traître ingrat, qui séduisit ma foi.
Je vai pour toi procéder en Justice,

Et tu feras l'amour pour mon ſervice.
Repren cet air impoſant & vainqueur,
Si ſûr de ſoi, ſi puiſſant ſur un cœur,
Qui triomphait ſi-tôt de la ſageſſe.
Pour être heureux, repren ta hardieſſe.

EUPHEMON fils.

Je l'ai perduë.

Mme. CROUPILLAC.

Eh! quoi! quel embarras!

EUPHEMON fils.

J'étais hardi, lorſque je n'aimais pas.

JASMIN.

D'autres raiſons l'intimident peut-être;
Ce Fierenfat eſt, ma foi, notre Maître?
Pour ſes valets il nous retient tous deux.

Mme. CROUPILLAC.

C'eſt fort bien fait, vous êtes trop heureux:
De ſa maîtreſſe être le domeſtique,
Eſt un bonheur, un deſtin preſque unique.
Profitez-en.

JASMIN.

Je vois certains attraits
S'acheminer pour prendre ici le frais;
De chez Rondon, me ſemble, elle eſt ſortie.

Mme. CROUPILLAC.

Eh, ſois donc vite amoureux, je t'en prie:
Voici le tems, oſe un peu lui parler.
Quoi! je te vois ſoupirer & trembler!
Tu l'aimes donc; ah! mon cher, ah de grace!

EUPHEMON fils.

Si vous ſaviez, hélas! ce qui ſe paſſe
Dans mon eſprit interdit & confus,
Ce tremblement ne vous ſurprendrait plus.

JASMIN *en voyant Liſe.*

L'aimable enfant! comme elle eſt embellie!

EUPHEMON fils.

C'eſt elle, ô Dieux! je meurs de jalouſie,

De défespoir, de remords & d'amour.

Mme. CROUPILLAC.

Adieu, je vai te fervir à mon tour.

EUPHEMON fils.

Si vous pouvez, faites que l'on différe
Ce trifte hymen.

Mme. CROUPILLAC.

C'eft ce que je vai faire.

EUPHEMON fils.

Je tremble, hélas!

JASMIN.

Il faut tâcher du moins
Que vous puiffiez lui parler fans témoins.
Retirons-nous.

EUPHEMON fils.

Oh! je te fuis: j'ignore
Ce que j'ai fait, ce qu'il faut faire encore:
Je n'oferai jamais m'y préfenter.



SCENE II.

LISE, MARTHE, JASMIN *dans l'enfoncement*, & EUPHEMON *plus reculé.*

LISE.

J'Ai beau me fuir, me chercher, m'éviter,
Rentrer, fortir, goûter la folitude,
Et de mon cœur faire en fecret l'étude;
Plus j'y regarde, hélas! & plus je voi
Que le bonheur n'était pas fait pour moi.
Si quelque chofe un moment me confole.
C'eft Croupillac, c'eft cette vieille folle,
A mon hymen mettant empêchement.
Mais ce qui vient redoubler mon tourment,

C'eſt qu'en effet Fierenfat & mon pére
En ſont plus vifs à preſſer ma miſére ;
Ils ont gagné le bon-homme Euphémon.

MARTHE.

En vérité, ce vieillard eſt trop bon.
Ce Fierenfat eſt par trop tyrannique,
Il le gouverne.

LISE.

Il aime un fils unique ;
Je lui pardonne ; accablé du premier,
Au moins ſur l'autre il cherche à s'appuyer.

MARTHE.

Mais après tout, malgré ce qu'on publie,
Il n'eſt pas ſûr que l'autre ſoit ſans vie.

LISE.

Hélas ! il faut (quel funeſte tourment !)
Le pleurer mort, ou le haïr vivant.

MARTHE.

De ſon danger cependant la nouvelle
Dans votre cœur mettait quelque étincelle.

LISE.

Ah ! ſans l'aimer on peut plaindre ſon ſort.

NARTHE.

Mais n'être plus aimé, c'eſt être mort.
Vous allez donc être enfin à ſon frére.

LISE.

Ma chére enfant, ce mot me déſeſpére.
Pour Fierenfat tu connais ma froideur ;
L'averſion s'eſt changée en horreur ;
C'eſt un breuvage affreux, plein d'amertume,
Que dans l'excès du mal qui me conſume,
Je me réſous de prendre malgré moi,
Et que ma main rejette avec effroi.

JASMIN *tirant Marthe par la robe.*

Puis-je en ſecret, ô gentille merveille,
Vous dire ici quatre mots à l'oreille ?

MARTHE

MARTHE *à Jasmin.*

Très-volontiers.

LISE *à part.*

O sort ! pourquoi faut-il
Que de mes jours tu respectes le fil,
Lorsqu'un ingrat, un amant si coupable,
Rendit ma vie, hélas ! si misérable !

MARTHE *venant à Lise.*

C'est un des gens de votre Président ;
Il est à lui, dit-il, nouvellement ;
Il voudrait bien vous parler.

LISE.

Qu'il attende.

MARTHE *à Jasmin.*

Mon cher ami, Madame vous commande
D'attendre un peu.

LISE.

Quoi ! toujours m'excéder !
Et même absent en tous lieux m'obséder !
De mon hymen que je suis déja lasse !

JASMIN *à Marthe.*

Ma belle enfant, obtien-nous cette grace.

MARTHE *revenant.*

Absolument il prétend vous parler.

LISE.

Ah ! je vois bien qu'il faut nous en aller.

MARTHE.

Ce quelqu'un-là veut vous voir tout-à-l'heure ;
Il faut, dit-il, qu'il vous parle, ou qu'il meure.

LISE.

Rentrons donc vîte, & courons me cacher.





SCENE III.

LISE, MARTHE, EUPHEMON fils *s'appuyant sur* JASMIN.

EUPHEMON fils.

LA voix me manque, & je ne peux marcher;
Mes faibles yeux sont couverts d'un nuage.

JASMIN.

Donnez la main: venons sur son passage.

EUPHEMON fils.

Un froid mortel a passé dans mon cœur. (*à Lise.*)
Souffrirez-vous? ...

LISE *sans le regarder.*

Que voulez-vous, Monsieur?

EUPHEMON fils *se jettant à genoux.*

Ce que je veux? la mort que je mérite.

LISE.

Que vois-je? ô Ciel!

MARTHE.

Quelle étrange visite!
C'est Euphémon! Grand Dieu! qu'il est changé!

EUPHEMON fils.

Oui, je le suis, votre cœur est vengé;
Oui, vous devez en tout me méconnaître:
Je ne suis plus ce furieux, ce traître,
Si détesté, si craint dans ce séjour,
Qui fit rougir la nature & l'amour.
Jeune, égaré, j'avais tous les caprices,
De mes amis j'avais pris tous les vices,
Et le plus grand, qui ne peut s'effacer,
Le plus affreux fut de vous offenser.
J'ai reconnu, j'en jure par vous-même,
Par la vertu que j'ai fui, mais que j'aime;

J'ai réconnu ma déteftable erreur ;
Le vice était étranger dans mon cœur.
Ce cœur n'a plus les taches criminelles,
Dont il couvrit fes clartés naturelles ;
Mon feu pour vous, ce feu faint & facré,
Y refte feul, il a tout épuré.
C'eft cet amour, c'eft lui qui me raméne,
Non pour brifer votre nouvelle chaîne,
Non pour ofer traverfer vos deftins ;
Un malheureux n'a pas de tels deffeins.
Mais quand les maux où mon efprit fuccombe,
Dans mes beaux jours avaient creufés ma tombe
A peine encor échappé du trépas,
Je fuis venu, l'amour guidait mes pas.
Oui, je vous cherche à mon heure derniére.
Heureux cent fois, en quittant la lumiére,
Si deftiné pour être votre époux,
Je meurs au moins fans être haï de vous !

LISE.

Je fuis à peine en mon fens revenuë.
C'eft vous ! ô Ciel ! vous qui cherchez ma vuë !
Dans quel état ! quel jour ! ... Ah malheureux !
Que vous avez fait de tort à tous deux !

EUPHEMON fils.

Oui, je le fai : mes excès, que j'abhorre,
En vous voyant, femblent plus grands encore ;
Ils font affreux, & vous les connaiffez ;
J'en fuis puni, mais point encor affez.

LISE.

Eft-il bien vrai, malheureux que vous êtes !
Qu'enfin domptant vos fougues indifcrétes,
Dans votre cœur, en effet combattu,
Tant d'infortune ait produit la vertu ?

EUPHEMON fils.

Qu'importe, hélas ! que la vertu m'éclaire ?
Ah ! j'ai trop tard apperçu fa lumiére ;
Trop vainement mon cœur en eft épris ;

De la vertu je perds en vous le prix.

LISE.

Mais répondez, Euphémon, puis-je croire
Que vous ayez gagné cette victoire ?
Consultez-vous, ne trompez point mes vœux ;
Seriez-vous bien & sage & vertueux ?

EUPHEMON fils.

Oui, je le suis ; car mon cœur vous adore.

LISE.

Vous, Euphémon ! vous m'aimeriez encore ?

EUPHEMON fils.

Si je vous aime ? hélas ! je n'ai vécu
Que par l'amour, qui seul m'a soutenu.
J'ai tout souffert, tout jusqu'à l'infamie.
Ma main cent fois allait trancher ma vie ;
Je respectai les maux qui m'accablaient ;
J'aimai mes jours, ils vous appartenaient.
Oui, je vous dois mes sentimens, mon être,
Ces jours nouveaux qui me luiront peut-être.
De ma raison je vous dois le retour,
Si j'en conserve avec autant d'amour.
Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes,
Ce front serein, brillant de nouveaux charmes :
Regardez-moi, tout changé que je suis,
Voyez l'effet de mes cruels ennuis ;
De longs remords, une horrible tristesse,
Sur mon visage ont flétri la jeunesse.
Je fus peut-être autrefois moins affreux ;
Mais voyez-moi, c'est tout ce que je veux.

LISE.

Si je vous vois constant & raisonnable,
C'en est assez, je vous vois trop aimable.

EUPHEMON fils.

Que dites-vous ? Juste Ciel ! vous pleurez ?

LISE *à Marthe.*

Ah ! soutien-moi, mes sens sont égarés.
Moi, je serai l'épouse de son frére ?...

N'avez-vous point vû déja votre pére ?

EUPHEMON fils.

Mon front rougit, il ne s'est point montré
A ce vieillard que j'ai deshonoré.
Haï de lui, proscrit sans espérance,
J'ose l'aimer, mais je fuis sa présence.

LISE.

Eh quel est donc votre projet enfin ?

EUPHEMON fils.

Si de mes jours Dieu recule la fin,
Si votre sort vous attache à mon frére,
Je vai chercher le trépas à la guerre;
Changeant de nom, aussi-bien que d'état,
Avec honneur je servirai soldat.
Peut-être un jour le bonheur de mes armes
Fera ma gloire & m'obtiendra vos larmes.
Par ce métier l'honneur n'est point blessé;
Rose & Fabert ont ainsi commencé.

LISE.

Ce désespoir est d'une ame bien haute,
Il est d'un cœur au-dessus de sa faute;
Ces sentimens me touchent encor plus
Que vos pleurs même à mes pieds répandus.
Non, Euphémon, si de moi je dispose,
Si je peux fuir l'hymen qu'on me propose,
De votre sort si je peux prendre soin,
Pour le changer vous n'irez pas si loin.

EUPHEMON fils.

O Ciel! mes maux ont attendri votre ame!

LISE.

Ils me touchaient; votre remords m'enflâme.

EUPHEMON fils.

Quoi, vos beaux yeux si long-tems courroucés,
Avec amour sur les miens sont baissés!
Vous rallumez ces feux si légitimes,
Ces feux sacrés qu'avaient éteint mes crimes.
Ah! si mon frere, aux trésors attaché,

Garde mon bien à mon pere arraché,
S'il engloutit à jamais l'héritage,
Dont la Nature avait fait mon partage;
Qu'il porte envie à ma félicité;
Je vous suis cher; il est deshérité.
Ah, je mourrai de l'excès de ma joye.

MARTHE.

Ma foi, c'est lui qu'ici le Diable envoye.

LISE.

Contraignez-donc ces soupirs enflâmés.
Dissimulez.

EUPHEMON fils.

Pourquoi, si vous m'aimez?

LISE.

Ah! redoutez mes parens, votre pére;
Nous ne pouvons cacher à votre frére,
Que vous avez embrassé mes genoux;
Laissez-le au moins ignorer que c'est vous.

MARTHE.

Je ris déja de sa grave colére.



SCENE IV.

LISE, EUPHEMON fils, MARTHE, JASMIN, FIERENFAT, *dans le fond, pendant qu'Euphémon lui tourne le dos.*

FIERENFAT.

Ou quelque Diable a troublé ma visiére,
Ou si mon œil est toujours clair & net,
Je suis ... j'ai vû ... je le suis ... j'ai mon fait.

En avançant vers Euphémon.

Ah! c'est donc toi, traître, impudent, faussaire.

EUPHEMON *en colére.*

Je ...

JASMIN *se mettant entr'eux.*

C'est, Monsieur, une importante affaire,
Qui se traitait, & que vous dérangez;
Ce sont deux cœurs en peu de tems changés;
C'est du respect, de la reconnaissance,
De la vertu... Je m'y perds quand j'y pense.

FIERENFAT.

De la vertu? Quoi! lui baiser la main!
De la vertu? scélérat!

EUPHEMON fils.

Ah! Jasmin,
Que si j'osais...

FIERENFAT.

Non, tout ceci m'assomme:
Si c'eût été du moins un Gentilhomme!
Mais un valet, un gueux contre lequel,
En intentant un procès criminel,
C'est de l'argent que je perdrai peut-être.

LISE *à Euphémon.*

Contraignez-vous, si vous m'aimez.

FIERENFAT.

Ah! traître,
Je te ferai pendre ici sur ma foi.
(*à Marthe.*)
Tu ris, coquine?

MARTHE.

Oui, Monsieur.

FIERENFAT.

Et pourquoi?
De quoi ris tu?

MARTHE.

Mais, Monsieur, de la chose...

FIERENFAT.

Tu ne sais pas à quoi ceci t'expose,
Ma bonne amie, & ce qu'au nom de Roi
On fait par fois aux filles comme toi.

MARTHE.

Pardonnez-moi, je le ſais à merveilles.

FIERENFAT *à Liſe.*

Et vous ſemblez vous boucher les oreilles,
Vous, infidéle, avec votre air ſucré,
Qui m'avez fait ce tour prématuré;
De votre cœur l'inconſtance eſt précoce.
Un jour d'hymen! une heure avant la nôce!
Voilà, ma foi, de votre probité!

LISE.

Calmez, Monſieur, votre eſprit irrité:
Il ne faut pas ſur la ſimple apparence
Légérement condamner l'innocence.

FIERENFAT.

Quelle innocence!

LISE.

Oui, quand vous connaîtrez
Mes ſentimens, vous les eſtimerez.

FIERENFAT.

Plaiſant chemin pour avoir de l'eſtime!

EUPHEMON fils.

Oh! c'en eſt trop.

LISE *à Euphémon.*

Quel courroux vous anime?
Eh, réprimez...

EUPHEMON fils.

Non, je ne peux ſouffrir
Que d'un reproche il oſe vous couvrir.

FIERENFAT.

Savez-vous bien que l'on perd ſon douaire,
Son bien, ſa dot, quand...

EUPHEMON *en colère, & mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Savez-vous vous taire?

LISE.

Eh! modérez...

EUPHEMON fils.

Monfieur le Préfident,
Prenez un air un peu moins impofant,
Moins fier, moins haut, moins Juge; car Madame
N'a pas l'honneur d'être encor votre femme;
Elle n'eft point votre maîtreffe auffi.
Eh! pourquoi donc gronder de tout ceci!
Vos droits font nuls; il faut avoir fû plaire,
Pour obtenir le droit d'être en colére.
De tels appas n'étaient pas faits pour vous;
Il vous fied mal d'ofer être jaloux.
Madame eft bonne, & fait grace à mon zéle:
Imitez-la, foyez auffi bon qu'elle.

FIERENFAT *en pofture de fe battre.*

Je n'y puis plus tenir. A moi, mes gens.

EUPHEMON fils.

Comment?

FIERENFAT.

Allez me chercher des fergens.

LISE *à Euphémon fils.*

Retirez-vous.

FIERENFAT.

Je te ferai connaître
Ce que l'on doit de refpect à fon Maître,
A mon état, à ma robe.

EUPHEMON fils.

Obfervez
Ce qu'à Madame ici vous en devez;
Et quant à moi, quoi qu'il puiffe en paraître,
C'eft vous, Monfieur, qui m'en devez peut-être.

FIERENFAT.

Moi... moi?

EUPHEMON fils.

Vous... vous.

FIERENFAT.

Ce drole eft bien ofé.
C'eft quelque amant en valet déguifé.

Qui donc es-tu ? répon-moi.

EUPHEMON fils.

Je l'ignore.
Ma destinée est incertaine encore ;
Mon sort, mon rang, mon état, mon bonheur,
Mon être enfin, tout dépend de son cœur ;
De ses regards, de sa bonté propice.

FIERENFAT.

Il dépendra bientôt de la Justice,
Je t'en répons ; va, va, je cours hâter
Tous mes Records, & vîte instrumenter.
Allez, perfide, & craignez ma colére ;
J'aménerai vos parens, votre pére,
Votre innocence en son jour paraîtra,
Et comme il faut on vous estimera.



SCENE V.

LISE, EUPHEMON fils, MARTHE.

LISE.

EH, cachez-vous, de grace, rentrons vîte ;
De tout ceci je crains pour nous la suite.
Si votre pere apprenait que c'est vous,
Rien ne pourrait apaiser son courroux ;
Il penserait qu'une fureur nouvelle,
Pour l'insulter en ces lieux vous rappelle,
Que vous venez entre nos deux maisons
Porter le trouble & les divisions ;
Et l'on pourrait, pour ce nouvel esclandre,
Vous enfermer, hélas, sans vous entendre.

MARTHE.

Laissez-moi donc le soin de le cacher.
Soyez-en sûre, on aura beau chercher.

LISE.

Allez, croyez qu'il est très-nécessaire,

Que j'adouciſſe en ſecret votre pere.
De la nature il faut que le retour
Soit, s'il ſe peut, l'ouvrage de l'amour.
Cachez-vous bien... (*à Marthe.*)
Pren ſoin qu'il ne paraiſſe.
Eh, va donc vîte.



SCENE VI.

RONDON, LISE.

RONDON.

Eh bien! ma Liſe, qu'eſt-ce ?
Je te cherchais, & ton époux auſſi.

LISE.

Il ne l'eſt pas, que je crois, Dieu merci !

RONDON.

Où vas-tu donc ?

LISE.

Monſieur, la bienſéance
M'oblige encor d'éviter ſa préſence.
(*Elle ſort.*)

RONDON.

Ce Préſident eſt donc bien dangereux !
Je voudrais être *incognito* près d'eux,
Là... voir un peu quelle plaiſante mine
Font deux amans qu'à l'hymen on deſtine.





SCENE VII.

FIERENFAT, RONDON, Sergens.

FIERENFAT.

AH ! les fripons, ils sont fins & subtiles ;
Où les trouver ? où sont-ils ? où sont-ils ?
Où cachent-ils ma honte & leur fredaine !

RONDON.

Ta gravité me semble hors d'haleine.
Que prétens-tu ? que cherches-tu ? qu'as-tu ?
Que t'a-t'on fait ?

FIERENFAT.

J'ai, qu'on m'a fait cocu.

RONDON.

Cocu ! tudieu ! pren garde, arrête, observe.

FIERENFAT.

Oui, oui, ma femme. Allez, Dieu me préserve
De lui donner le nom que je lui dois !
Je suis cocu, malgré toutes les loix.

RONDON.

Mon gendre !

FIERENFAT.

Hélas ! il est trop vrai, beau-pere.

RONDON.

Eh quoi ! la chose...

FIERENFAT.

Oh ! la chose est fort claire.

RONDON.

Vous me poussez.

FIERENFAT.

C'est moi qu'on pousse à bout.

RONDON.

Si je croyois....

FIERENFAT.

Vous pouvez croire tout.

RONDON.

Mais plus j'entens, moins je comprens mon gendre.

FIERENFAT.

Mon fait pourtant eſt facile à comprendre.

RONDON.

S'il était vrai, devant tous mes voiſins
J'étranglerais ma Liſe de mes mains.

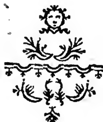
FIERENFAT.

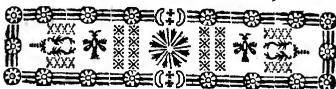
Etranglez donc, car la choſe eſt prouvée.

RONDON.

Mais en effet ici je l'ai trouvée,
La voix éteinte & le regard baiſſé :
Elle avait l'air timide, embarraſſé :
Mon gendre, allons, ſurprenons la pendarde,
Voyons le cas, car l'honneur me poignarde.
Tudieu, l'honneur! Oh voyez-vous? Rondon,
En fait d'honneur, n'entend jamais raiſon.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISE, MARTHE.

LISE.

AH! je me sauve à peine entre tes bras.
Que de dangers! quel horrible embarras!
Faut-il qu'une ame aussi tendre, aussi pure,
D'un tel soupçon souffre un moment l'injure?
Cher Euphémon, cher & funeste amant,
Es-tu donc né pour faire mon tourment?
A ton départ tu m'arrachas la vie,
Et ton retour m'expose à l'infamie.
(*à Marthe.*)
Pren garde au moins, car on cherche par-tout.

MARTHE.

J'ai mis, je crois, tous mes chercheurs à bout;
Nous braverons le Greffe & l'écritoire;
Certains recoins, chez moi, dans mon armoire,
Pour mon usage en secret pratiqués,
Par ces furets ne sont point remarqués.
Là, votre amant se tapit, se dérobe
Aux yeux bagards des noirs pédans en robe;
Je les ai tous fait courir comme il faut,
Et de ces chiens la meute est en défaut.



SCENE II.

LISE, MARTHE, JASMIN.

LISE.

Eh bien, Jaſmin, qu'a-t'on fait ?

JASMIN.

Avec gloire
J'ai ſoutenu mon interrogatoire ;
Tel qu'un fripon, blanchi dans le métier,
J'ai répondu ſans jamais m'effrayer.
L'un vous traînait ſa voix de pédagogue,
L'autre braillait d'un ton cas, d'un air rogue,
Tandis qu'un autre, avec un ton fluté,
Diſait ; Mon fils, ſachons la vérité.
Moi toujours ferme, & toujours laconique,
Je rembarrais la troupe ſcholaſtique.

LISE.

On ne ſait rien ?

JASMIN.

Non, rien ; mais dès demain
On ſaura tout ; car tout ſe ſait enfin.

LISE.

Ah ! que du moins Fierenfat en colére
N'ait pas le tems de prévenir ſon pére :
Je tremble encor, & tout accroît ma peur ;
Je crains pour lui, je crains pour mon honneur :
Dans mon amour j'ai mis mes eſpérances ;
Il m'aidera...

MARTHE.

Moi, je ſuis dans des tranſes,
Que tout ceci ne ſoit cruel pour vous ;
Car nous avons deux peres contre nous,
Un Préſident, les bégueules, les prudes,

Si vous saviez quels airs hautains & rudes,
Quel ton sévére, & quel sourcil froncé,
De leur vertu le faste rehaussé
Prend contre vous, avec quelle insolence
Leur âcreté poursuit votre innocence;
Leurs cris, leur zéle & leur sainte fureur,
Vous feraient rire, ou vous feraient horreur.

JASMIN.

J'ai voyagé, j'ai vû du tintamarre;
Je n'ai jamais vû semblable bagarre;
Tout le logis est sans-dessus-dessous.
Ah! que les gens sont sots, méchans & fous!
On vous accuse, on augmente, on murmure;
En cent façons on conte l'avanture;
Les violons sont déja renvoyés,
Tout interdits, sans boire, & point payés.
Pour le festin six tables bien dressées,
Dans ce tumulte ont été renversées.
Le peuple accourt, le laquais boit & rit,
Et Rondon jure, & Fierenfat écrit.

LISE.

Et d'Euphémon le pere respectable,
Que fait-il donc dans ce trouble effroyable?

MARTHE.

Madame, on voit sur son front éperdu
Cette douleur qui sied à la vertu;
Il léve au Ciel les yeux; il ne peut croire,
Que vous ayez d'une tache si noire
Souillé l'honneur de vos jours innocens;
Par des raisons il combat vos parens.
Enfin surpris des preuves qu'on lui donne,
Il en gémit, & dit que sur personne
Il ne faudra s'assurer désormais,
Si cette tache a flétri vos attraits.

LISE.

Que ce vieillard m'inspire de tendresse!

MARTHE.

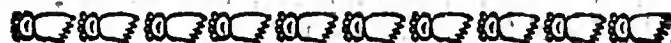
Voici Rondon, vieillard d'une autre espèce.
Fuyons, Madame.

LISE.

Ah ! gardons-nous-en bien,
Mon cœur est pur, il ne doit craindre rien.

JASMIN.

Moi, je crains donc.



SCENE III.

LISE, MARTHE, RONDON.

RONDON.

MAtoise, mijaurée !
Fille pressée, ame dénaturée !
Ah ! Lise, Lise : allons, je veux savoir
Tous les entours de ce procédé noir :
Çà, depuis quand connais-tu le Corsaire ?
Son nom, son rang ? comment t'a-t'il pû plaire ?
De ses méfaits je veux savoir le fil.
D'où nous vient-il ? En quel endroit est-il ?
Répon, répon : tu ris de ma colére,
Tu ne meurs pas de honte ?

LISE.

Non, mon pere.

RONDON.

Encor de *non* ? toujours ce chien de ton ;
Et toujours *non*, quand on parle à Rondon !
La négative est pour moi trop suspecte ;
Quand on a tort il faut qu'on me respecte,
Que l'on me craigne, & qu'on sache obéir.

LISE.

Oui, je suis prête à vous tout découvrir.

RONDON.

Ah! c'eſt parler cela ; quand je menace,
On eſt petit....

LISE.

Je ne veux qu'une grace,
C'eſt qu'Euphémon daignât auparavant
Seul en ce lieu me parler un moment.

RONDON.

Euphémon? bon! eh, que pourra-t'il faire?
C'eſt à moi ſeul qu'il faut parler.

LISE.

Mon pere,
J'ai des ſecrets qu'il faut lui confier ;
Pour votre honneur daignez me l'envoyer ;
Daignez... c'eſt tout ce que je puis vous dire.

RONDON.

A ſa demande encor faut-il ſouſcrire ;
A ce bon-homme elle veut s'expliquer ;
On peut fort bien ſouffrir, ſans rien riſquer,
Qu'en confidence elle lui parle ſeule ?
Puis ſur le champ je cloître ma bégueule.

SCENE IV.

LISE, MARTHE.

LISE.

Digne Euphémon, pourrais-je te toucher ?
Mon cœur de moi ſemble ſe détacher.
J'attens ici mon trépas ou ma vie.
(*à Marthe.*)
Ecoute un peu. (*Elle lui parle à l'oreille.*)

MARTHE.

Vous ſerez obéie.

SCENE V.

EUPHEMON pere, LISE.

LISE.

Un siége... Hélas!... Monsieur, asseyez-vous,
Et permettez que je parle à genoux.

EUPHEMON *l'empêchant de se mettre à genoux.*

Vous m'outragez.

LISE.

Non, mon cœur vous révére.
Je vous regarde à jamais comme un pére.

EUPHEMOM pere.

Qui vous! ma fille!

LISE.

Oui, j'ose me flâter
Que c'est un nom que j'ai sû mériter.

EUPHEMON pere.

Après l'éclat & la triste avanture,
Qui de nos nœuds a causé la rupture!

LISE.

Soyez mon Juge, & lisez dans mon cœur;
Mon Juge enfin sera mon protecteur:
Ecoutez-moi, vous allez reconnaître
Mes sentimens, & les vôtres peut-être.

Elle prend un siége à côté de lui.

Si votre cœur avait été lié,
Par la plus tendre & plus pure amitié,
A quelque objet, de qui l'aimable enfance
Donna d'abord la plus belle espérance,
Et qui brilla dans son heureux printems,
Croissant en grace, en mérite, en talens;
Si quelque tems sa jeunesse abusée,
Des vains plaisirs suivant la pente aisée,

Au feu de l'âge avait facrifié
Tous fes devoirs, & même l'amitié.

EUPHEMON pere.

Eh bien?

LISE.

Monfieur, fi fon expérience
Eût reconnu la trifte jouïffance
De ces faux biens, objets de fes tranfports;
Nés de l'erreur, & fuivis des remords;
Honteux enfin de fa folle conduite,
Si fa raifon, par le malheur inftruite,
De fes vertus ralumant le flambeau,
Le ramenait avec un cœur nouveau;
Ou que plûtôt, honnête-homme & fidelle,
Il eût repris fa forme naturelle;
Pourriez-vous bien lui fermer aujourd'hui
L'accès d'un cœur qui fut ouvert pour lui?

EUPHEMON pere.

De ce portrait que voulez-vous conclure?
Et quel rapport a-t'il à mon injure?
Le malheureux, qu'à vos pieds on a vû,
Eft un jeune homme en ces lieux inconnu;
Et cette veuve, ici, dit elle-même,
Qu'elle l'a vû fix mois dans Angoulême;
Un autre dit que c'eft un effronté,
D'amours obfcurs follement entêté;
Et j'avoûrai, que ce portrait redouble
L'étonnement & l'horreur qui me trouble.

LISE.

Hélas! Monfieur, quand vous aurez appris
Tout ce qu'il eft, vous ferez plus furpris.
De grace un mot: Votre ame eft noble & belle;
La cruauté n'eft pas faite pour elle.
N'eft-il pas vrai qu'Euphémon votre fils
Fut long-tems cher à vos yeux attendris?

EUPHEMON pere.

Oui, je l'avouë, & fes lâches offenfes

Ont d'autant mieux mérité mes vengeances :
J'ai plaint sa mort, j'avais plaint ses malheurs ;
Mais la Nature, au milieu de mes pleurs,
Aurait laissé ma raison saine & pure
De ses excès punir sur lui l'injure.

LISE.

Vous ! vous pourriez à jamais le punir,
Sentir toujours le malheur de haïr,
Et repousser encor avec outrage
Ce fils changé, devenu votre image,
Qui de ses pleurs arroserait vos pieds ?
Le pourriez-vous ?

EUPHEMON pere.

Hélas ! vous oubliez,
Qu'il ne faut point, par de nouveaux supplices,
De ma blessure ouvrir les cicatrices ;
Mon fils est mort, ou mon fils loin d'ici
Est dans le crime à jamais endurci ;
De la vertu s'il eût repris la trace,
Viendrait-il pas me demander sa grace ?

LISE.

La demander ! sans doute il y viendra ;
Vous l'entendrez ; il vous attendrira.

EUPHEMON pere.

Que dites-vous ?

LISE.

Oui, si la mort trop prompte
N'a pas fini sa douleur & sa honte,
Peut-être ici vous le verrez mourir
A vos genoux d'excès de repentir.

EUPHEMON pere.

Vous sentez trop quel est mon trouble extrême.
Mon fils vivrait !

LISE.

S'il respire, il vous aime.

EUPHEMON pere.

Ah ! s'il m'aimait ! mais quelle vaine erreur !

Comment ? de qui l'apprendre ?

LISE.

De ſon cœur.

EUPHEMON pere.

Mais, ſauriez-vous ? . . .

LISE.

Sur tout ce qui le touche
La vérité vous parle par ma bouche.

EUPHEMON pere.

Non, non, c'eſt trop me tenir en ſuſpens ;
Ayez pitié du déclin de mes ans :
J'eſpére encor, & je ſuis plein d'allarmes.
J'aimai mon fils, jugez-en par mes larmes.
Ah ! s'il vivait, s'il était vertueux !
Expliquez-vous ; parlez-moi.

LISE.

Je le veux.
Il en eſt tems, il faut vous ſatisfaire.
(Elle fait quelque pas, & s'adreſſe à Euphémon fils, qui eſt dans la couliſſe.)
Venez enfin.



SCENE VI.

EUPHEMON pere, EUPHEMON fils, LISE.

EUPHEMON pere.

Que vois-je, ô Ciel !

EUPHEMON fils.

Mon pere,
Connaiſſez-moi, décidez de mon ſort,
J'attens d'un mot, ou la vie, ou la mort.

EUPHEMON pere.

Ah ! qui t'améne en cette conjoncture ?

EUPHEMON fils.

Le repentir, l'amour & la nature.

LISE *se mettant auſſi à genoux.*

A vos genoux vous voyez vos enfans.
Oui, nous avons les mêmes ſentimens,
Le même cœur...

EUPHEMON fils *en montrant Liſe.*

Hélas ! ſon indulgence
De mes fureurs a pardonné l'offenſe ;
Suivez, ſuivez, pour cet infortuné,
L'exemple heureux que l'amour a donné.
Je n'eſpérais, dans ma douleur mortelle,
Que d'expirer aimé de vous & d'elle :
Et ſi je vis, ah ! c'eſt pour mériter
Ces ſentimens dont j'oſe me flâter.
D'un malheureux vous détournez la vûë,
De quels tranſports votre ame eſt-elle émuë ?
Eſt-ce la haine ? Et ce fils condamné...

EUPHEMON pere, *ſe levant & l'embraſſant.*

C'eſt la tendreſſe, & tout eſt pardonné,
Si la vertu régne enfin dans ton ame :
Je ſuis ton pere.

LISE.

Et j'oſe être ſa femme.
J'étais à lui : permettez qu'à vos pieds
Nos premiers nœuds ſoient enfin renoués.
Non, ce n'eſt pas votre bien qu'il demande ;
D'un cœur plus pur il vous porte l'offrande ;
Il ne veut rien, & s'il eſt vertueux,
Tout ce que j'ai ſuffira pour nous deux.





SCENE VII.

Les Acteurs précédens, RONDON, Mme. CROUPILLAC, FIERENFAT, Recors, Suite.

FIERENFAT.

AH le voici qui parle encor à Lise.
Prenons notre homme hardiment par surprise;
Montrons un cœur au-dessus du commun.

RONDON.

Soyons hardis, nous sommes six contre un.

LISE *à Rondon.*

Ouvrez les yeux, & connaissez qui j'aime.

RONDON.

C'est lui.

FIERENFAT.

Qui donc?

LISE.

Votre frere.

EUPHEMON pere.

Lui-même.

FIERENFAT.

Vous vous moquez, ce fripon! mon frere?

LISE.

Oui.

Mme. CROUPILLAC.

J'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

RONDON.

Quel changement! quoi? c'est donc-là mon drole?

FIERENFAT.

Oh, oh! je jouë un fort singulier rôle:
Tudieu quel frere?

EUPHEMON

EUPHEMON pere.

Oui, je l'avais perdu;
Le repentir, le Ciel me l'a rendu.

Mme. CROUPILLAC.

Bien à propos pour moi.

FIERENFAT.

La vilaine ame!
Il ne revient que pour m'ôter ma femme!

EUPHEMON fils *à Fierenfat.*

Il faut enfin que vous me connaissiez;
C'est vous, Monsieur, qui me la ravissiez.
Dans d'autre tems j'avais eu sa tendresse.
L'emportement d'une folle jeunesse
M'ôta ce bien, dont on doit être épris,
Et dont j'avais trop mal connu le prix.
J'ai retrouvé, dans ce jour salutaire,
Ma probité, ma maîtresse, mon pere.
M'envîrez-vous l'inopiné retour
Des droits du sang, & des droits de l'amour?
Gardez mes biens, je vous les abandonne;
Vous les aimez.... moi j'aime sa personne;
Chacun de nous aura son vrai bonheur,
Vous dans mes biens, moi, Monsieur, dans son cœur.

EUPHEMON pere.

Non, sa bonté si désintéressée
Ne sera pas si mal récompensée;
Non, Euphémon, ton pere ne veut pas
T'offrir sans bien, sans dot, à ses appas.

RONDON.

Oh! bon cela.

Mme. CROUPILLAC.

Je suis émerveillée,
Toute ébaudie, & toute consolée.
Ce Gentilhomme est venu tout exprès,
En vérité, pour venger mes attraits.

à Euphémon fils.

Vîte, époufez : le Ciel vous favorife :
Car tout exprès pour vous il a fait Life.
Et je pourrais, par ce bel accident,
Si l'on voulait, ravoir mon Préfident.

LISE *à Rondon.*

De tout mon cœur. Et vous, fouffrez, mon pére,
Souffrez qu'une ame & fidéle & fincére,
Qui ne pouvait fe donner qu'une fois.
Soit ramenée à fes premiéres loix.

RONDON.

Si fa cervelle eft enfin moins volage...

LISE.

Oh! j'en répons.

RONDON.

S'il t'aime, s'il eft fage...

LISE.

N'en doutez pas.

RONDON.

Si fur-tout Euphémon
D'une ample dot lui fait un large don,
J'en fuis d'accord.

FIERENFAT.

Je gagne en cette affaire
Beaucoup, fans doute, en trouvant un mien frere;
Mais cependant je perds en moins de rien,
Mes fraix de nôce, une femme & du bien.

Mme. CROUPILLAC.

Eh! fi vilain! quel cœur fotdide & chiche!
Faut-il toujours courtifer la plus riche?
N'ai-je donc pas en contrats, en châteaux,
Affez pour vivre, & plus que tu ne vaux?
Ne fuis-je pas en date la première?
N'as-tu pas fait, dans l'ardeur de me plaire,
De longs fermens, tous couchés par écrit,
Des madrigaux, des chanfons fans efprit?
Entre les mains j'ai toutes tes promeffes;

Nous plaiderons ; je montrerai les piéces ;
Le Parlement doit en semblable cas
Rendre un arrêt contre tous les ingrats.

RONDON.

Ma foi, l'ami, crain sa juste colére ;
Epouse-la, croi-moi, pour t'en défaire.

EUPHEMON pere *à Mme. Croupillac.*

Je suis confus du vif empressement
Dont vous flâtez mon fils le Président ;
Votre procès lui devrait plaire encore :
C'est un dépit dont la cause l'honore.
Mais permettez que mes soins réunis
Soient pour l'objet qui m'a rendu mon fils.
Vous, mes enfans, dans ces momens prospéres,
Soyez unis, embrassez-vous en fréres.
Vous, mon ami, rendons graces aux Cieux,
Dont les bontés ont tout fait pour le mieux.
Non, il ne faut, & mon cœur le confesse,
Désespérer jamais de la jeunesse.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



LA
PRUDE,
OU LA
GARDEUSE
DE CASSETTE.

COMEDIE EN CINQ ACTES,
En Vers de dix Sillabes.

AVERTISSEMENT.

Cette Comédie est un peu imitée d'une piéce Anglaise intitulée le Plain Dealer. *Elle ne paraît pas faite pour le Théâtre de France. Les mœurs en sont trop hardies, quoiqu'elles le soient bien moins que dans l'original. Il semble que les Anglais prennent trop de liberté, & que les Français n'en prennent pas assez.*



ACTEURS.

Mme. DORFISE, veuve.

Mme. BURLET, sa cousine.

COLLETTE, suivante de Dorfise.

BLANFORD, Capitaine de vaisseau.

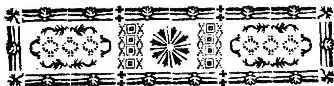
DARMIN, son ami.

BARTOLIN, Caissier.

Le Chevalier MONDOR.

ADINE, niéce de Darmin, déguisée en jeune Grec.

La Scène est à Marseille.



LA PRUDE, OU LA GARDEUSE DE CASSETTE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DARMIN, ADINE.

ADINE *habillée en Turc.*

AH! mon cher oncle! ah quel cruel voyage!
Que de dangers! quel étrange équipage!
Il faut encor cacher fous un Turban
Mon nom, mon cœur, mon fexe, & mon tourment.

DARMIN.

Nous arrivons : je te plains ; mais ma niéce,

Lorsque ton pere est mort Consul en Grèce;
Quand nous étions tous deux après sa mort
Privés d'amis, de biens & de support,
Que ta beauté, tes graces, ton jeune âge,
N'étaient pour toi qu'un funeste avantage;
Pour comble enfin, quand un maudit Pacha
Si vivement de toi s'amouracha,
Que faire alors? ne fus-tu pas réduite
A te cacher, te masquer, partir vîte?

ADINE.

D'autres dangers sont préparés pour moi.

DARMIN.

Ne rougi point, ma niéce, calme-toi;
Car à la hâte avec nous embarquée,
Vêtuë en homme, en jeune Turc masquée,
Tu ne pouvais, ma niéce, honnêtement
Te dépêtrer de cet accoûtrement,
Prendre du sexe & l'habit & la mine,
Devant les yeux de vingt Gardes-marine,
Qui tous étaient plus dangereux pour toi,
Qu'un vieux Pacha, n'ayant ni foi, ni loi.
Mais par bonheur, tout s'arrange à merveille,
Et nous voici débarqués dans Marseille,
Loin des Pachas, & près de tes parens,
Chez des Français, tous fort honnêtes gens.

ADINE.

Ah! Blanford est honnête-homme sans doute;
Mais que de maux tant de vertu me coûte!
Fallait-il donc avec lui revenir?

DARMIN.

Ton défunt pere à lui devait t'unir;
Et cet hymen, dans ta plus tendre enfance,
Fit autrefois sa plus douce espérance.

ADINE,

Qu'il se trompait!

DARMIN.

Blanford à tes beaux yeux

Rendra juſtice, en te connaiſſant mieux.
Peut-il long-tems ſe coëffer d'une prude,
Qui de tromper fait ſon unique étude ?

ADINE.

On la dit belle ; il l'aimera toujours ;
Il eſt conſtant.

DARMIN.

Bon ! qui l'eſt en amours ?

ADINE.

Je crains Dorfiſe.

DARMIN.

Elle eſt trop intrigante ;
Sa pruderie eſt, dit-on, trop galante ;
Son cœur eſt faux ; ſes propos médiſans ;
Ne crain rien d'elle ; on ne trompe qu'un tems.

ADINE.

Ce tems eſt long, ce tems me déſeſpére.
Dorfiſe trompe ! & Dorfiſe à ſû plaire !

DARMIN.

Mais après tout, Blanford t'eſt-il ſi cher ?

ADINE.

Oui ; dès ce jour, où deux vaiſſeaux d'Alger
Si vivement ſur les flots l'attaquérent,
Ah ! que pour lui tous mes ſens ſe troublérent !
Dans mes frayeurs, un ſentiment bien doux
M'intéreſſait pour lui comme pour vous ;
Et courageuſe, en devenant ſi tendre,
Je ſouhaitais être homme, & le défendre.
Songez-vous bien que lui ſeul me ſauva,
Quand ſur les eaux notre vaiſſeau brûla ?
Ciel ! que j'aimai ſes vertus, ſon courage,
Qui dans mon cœur ont gravé ſon image !

DARMIN.

Oui, je conçois qu'un cœur reconnaiſſant
Pour la vertu peut avoir du penchant.
Trente ans à peine, une taille légére,
Beaux yeux, air noble, oui, ſa vertu peut plaire ;

Mais ſon humeur, & ſon auſtérité,
Ont-ils pû plaire à ta ſimplicité ?

ADINE.

Mon caractère eſt ſérieux ; & j'aime
Peut-être en lui juſqu'à mes défauts même.

DARMIN.

Il hait le monde.

ADINE.

Il a, dit-on, raiſon.

DARMIN.

Il eſt ſouvent trop confiant, trop bon ;
Et ſon humeur gâte encor ſa franchiſe.

ADINE.

De ces défauts le plus grand c'eſt Dorſiſe.

DARMIN.

Il eſt trop vrai. Pourquoi donc refuſer
D'ouvrir ſes yeux, de les déſabuſer,
Et de briller dans ton vrai caractère ?

ADINE.

Peut-on briller lorſqu'on ne ſaurait plaire ?
Hélas ! du jour, que par un ſort heureux,
Deſſus ſon bord il nous reçut tous deux,
J'ai bien tremblé, qu'il n'apperçût ma feinte ;
En arrivant je ſens la même crainte.

DARMIN.

Je prétendais te découvrir à lui.

ADINE.

Gardez-vous-en. Ménagez mon ennui ;
Sacrifiée à Dorſiſe adorée,
Dans mon malheur, je veux être ignorée ;
Je ne veux pas, qu'il connaiſſe en ce jour,
Quelle victime il immole à l'amour.

DARMIN.

Que veux-tu donc ?

ADINE.

Je veux, dès ce ſoir même,
Dans un Couvent, fuir un ingrat que j'aime.

DARMIN.

Lorſque ſi vîte on ſe met en Couvent,
Tout à loiſir ma niéce, on s'en répent.
Avec le tems tout ſe fera, te dis-je;
Un ſoin plus triſte à préſent nous afflige;
Car dans l'inſtant, où ce du Gué (*) nouveau
Si noblement fit ſauter ſon vaiſſeau,
Je vis ſauter ſes biens & ma fortune;
A tous les deux la miſére eſt commune.
Et cependant à Marſeille arrivés,
Remplis d'eſpoir, d'argent comptant privés,
Il faut chercher un ſecours néceſſaire.
L'amour n'eſt pas toujours la ſeule affaire.

ADINE.

Quoi, lorſqu'on aime, on pourrait faire mieux?
Je n'en crois rien.

DARMIN.

Le tems ouvre les yeux.
L'amour, ma niéce, eſt aveugle à ton âge,
Non pas au mien; l'amour ſans héritage,
Triſte & confus, n'a pas l'art de charmer;
Il n'appartient qu'aux gens heureux d'aimer.

ADINE.

Vous penſez donc, que dans votre détreſſe,
Pour vous, mon oncle, il n'eſt plus de maîtreſſe,
Et que d'abord votre veuve Burlet,
En vous voyant, vous quittera tout net?

DARMIN.

Mon triſte état lui ſervirait d'excuſe.
Souvent, hélas! c'eſt ainſi qu'on en uſe.
Mais d'autres ſoins je ſuis embarraſſé;
L'argent me manque, & c'eſt le plus preſſé.

(*) *Alluſion au célébre du* Gué-Trouin, *l'un des grands hommes de mer qu'ait eu la France.*



SCENE II.

BLANFORD, DARMIN, ADINE.

BLANFORD.

BOn de l'argent! dans le siécle où nous sommes,
C'est bien cela que l'on obtient des hommes.
Vive embrassade, & fades complimens,
Propos joyeux, vains baisers, faux sermens,
J'en ai reçu de cette ville entiére ;
Mais aussi-tôt qu'on a sû ma misére,
D'auprès de moi, la foule a disparu ;
Voilà le monde.

DARMIN.

Il est très-corrompu ;
Mais vos amis vous ont cherché peut-être ?

BLANFORD.

Oui, des amis ! en as-tu pû connaître ?
J'en ai cherché ; j'ai vû force fripons,
De tous les rangs, de toutes les façons,
D'honnêtes gens, dont la molle indolence
Tranquillement nage dans l'opulence,
Blasés en tout, aussi durs que polis,
Toujours hors d'eux, ou d'eux seuls tout remplis :
Mais des cœurs droits, des ames élevées,
Que les destins n'ont jamais captivées,
Et qui se font un plaisir généreux
De rechercher un ami malheureux,
J'en connais peu ; par-tout le vice abonde.
Un coffre fort est le Dieu de ce Monde ;
Et je voudrais, qu'ainsi que mon vaisseau,
Le Genre humain fût abîmé dans l'eau.

DARMIN.

Exceptez-nous du moins de la ſentence.

ADINE.

Le monde eſt faux, je le crois ; mais je penſé,
Qu'il eſt encor un cœur digne de vous,
Fier, mais ſenſible, & ferme, quoique doux ;
De vos deſtins bravant l'indigne outrage,
Vous en aimant, s'il ſe peut, davantage ;
Tendre en ſes vœux, & conſtant dans ſa foi.

BLANFORD.

Le beau préſent ! où le trouver ?

ADINE.

Dans moi.

BLANFORD.

Dans vous ! allez, jeune-homme que vous êtes ;
Suis-je en état d'entendre vos ſornettes ?
Pour plaiſanter, prenez mieux votre tems.
Oui, dans ce Monde, & parmi les méchans,
Je ſai qu'il eſt encor des ames pures ;
Qui chériront mes triſtes avantures.
Je ſuis heureux, dans mon ſort abattu :
Dorſiſe au moins ſait aimer la vertu.

ADINE.

Ainſi, Monſieur, c'eſt de cette Dorſiſe
Que pour toujours je vois votre ame épriſe ?

BLANFORD.

Aſſûrément.

ADINE.

Et vous avez trouvé,
En ſa conduite un mérite éprouvé ?

BLANFORD.

Oui.

DARMIN.

Feu mon frere, avant d'aller en Grèce,
S'il m'en ſouvient, vous deſtinait ma niéce.

BLANFORD.

Feu votre frere a très-mal deſtiné ;

J'ai mieux choisi ; je suis déterminé
Pour la vertu, qui du monde exilée,
Chez ma Dorfise est ici rappellée.

ADINE.

Un tel mérite est rare ; il me surprend ;
Mais son bonheur me semble encor plus grand.

BLANFORD.

Ce jeune enfant a du bon ; & je l'aime ;
Il prend parti pour moi contre vous-même.

DARMIN.

Pas tant, peut-être. Après-tout, dites-moi,
Comment Dorfise, avec sa bonne foi,
Avec ce goût, qui pour vous seul l'attire,
Depuis un an cessa de vous écrire ?

BLANFORD.

Voudriez-vous qu'on m'écrivît par l'air,
Et que la poste allât en pleine mer ?
Avant ce tems, j'ai vingt fois reçu d'elle
De gros paquets, mais écrits d'un modelle, ...
D'un air si vrai, d'un esprit si sensé ; ...
Rien d'affecté, d'obscur, d'embarrassé ;
Point d'esprit faux ; la nature elle-même,
Le cœur y parle ; & voilà comme on aime.

DARMIN *à Adine.*

Vous pâlissez.

BLANFORD *avec empressement à Adine.*

Qu'avez-vous ?

ADINE.

Moi, Monsieur ?
Un mal cruel qui me perce le cœur.

BLANFORD *à Darmin.*

Le cœur ! quel ton ! une fille à son âge
Serait plus forte, aurait plus de courage.
Je l'aime fort, mais je suis étonné,
Qu'à cet excès il soit efféminé.
Etait-il fait pour un pareil voyage ?
Il craint la mer, les ennemis, l'orage.

Je l'ai trouvé près d'un miroir assis ;
Il était né pour aller à Paris,
Nous étaler sur les bancs du Théâtre
Son beau minois, dont il est idolâtre.
C'est un Narcisse.

DARMIN.

Il en a la beauté.

BLANFORD.

Oui, mais il faut en fuir la vanité.

ADINE.

Ne craignez rien, ce n'est pas moi que j'aime.
Je suis plus près de me haïr moi-même ;
Je n'aime rien qui me ressemble.

BLANFORD.

Enfin
C'est à Dorsise à régler mon destin.
Bien convaincu de sa haute sagesse,
De l'épouser je lui passai promesse ;
Je lui laissai mon bien même en partant,
Joyaux, billets, contrats, argent comptant.
J'ai, grace au Ciel, par ma juste franchise,
Confié tout à ma chére Dorsise ;
J'ai confié Dorsise & son destin
A la vertu de Monsieur Bartolin.

DARMIN.

De Bartolin, le Caissier ?

BLANFORD.

De lui-même,
D'un bon ami, qui me chérit, que j'aime.

DARMIN *d'un ton ironique.*

Ah, vous avez sans doute bien choisi ;
Toujours heureux en maîtresse, en ami,
Point prévenu.

BLANFORD.

Sans doute, & leur absence
Mais fait ici sécher d'impatience.

ADINE.

Je n'en peux plus, je fors.

BLANFORD.

Mais qu'avez-vous ?

ADINE.

De fes malheurs chacun reffent les coups.
Les miens font grands; leurs traits s'appéfantiffent;
Ils cefferont... fi les vôtres finiffent.

(*Elle fort.*)

BLANFORD.

Je ne fai... mais fon chagrin m'a touché.

DARMIN.

Il eft aimable, il vous eft attaché.

BLANFORD.

J'ai le cœur bon : & la moindre fortune,
Qui me viendra, fera pour lui commune.
Dès que Dorfife, avec fa bonne foi,
M'aura remis l'argent qu'elle a de moi,
J'en ferai part à votre jeune Adine.
Je lui voudrais la voix moins féminine,
Un air plus fait; mais les foins & le tems
Forment le cœur, & l'air des jeunes gens :
Il a des mœurs, il eft modefte, fage;
J'ai remarqué toujours dans le voyage,
Qu'il rougiffait aux propos indécens,
Que fur mon bord tenaient nos jeunes gens;
Je vous promets de lui fervir de pére.

DARMIN.

Ce n'eft pas là pourtant ce qu'il efpére.
Mais allons donc chez Dorfife à l'inftant,
Et recevez d'elle au moins votre argent.

BLANFORD.

Bon ! le démon, qui toujours m'accompagne,
La fait refter encor à la campagne.

DARMIN.

Et le Caiffier !

BLANFORD.

BLANFORD.

Et le Caissier aussi.
Tous deux viendront, puisque je suis ici.

DARMIN.

Vous pensez donc, que Madame Dorsise
Vous est toujours très-humblement soumise ?

BLANFORD.

Et pourquoi non ? si je garde ma foi,
Elle peut bien en faire autant pour moi.
Je n'ai pas eu comme vous la folie
De courtiser une franche étourdie.

DARMIN.

Il se pourra que j'en sois méprisé ;
Et c'est à quoi tout homme est exposé.
Et j'avoûrai qu'en son humeur badine,
Elle est bien loin de sa sage cousine.

BLANFORD.

Mais de son cœur ainsi désemparé,
Que ferez-vous ?

DARMIN.

Moi, rien ; je me tairai ;
En attendant qu'à Marseille se rendent
Les deux beautés de qui nos cœurs dépendent.
Fort à propos je vois venir vers nous
L'ami Mondor.

BLANFORD.

Notre ami ! dites-vous ?
Lui ? notre ami ?

DARMIN.

Sa tête est fort légére ;
Mais dans le fond c'est un bon caractére.

BLANFORD.

Détrompez-vous, cher Darmin, soyez sûr,
Que l'amitié veut un esprit plus mûr ;
Allez, les fous n'aiment rien.

DARMIN.

Mais le sage

Aime-t'il tant ? ... Tirons quelque avantage
De ce fou-ci. Dans notre cas urgent,
On peut sans honte emprunter son argent.



SCENE III.

BLANFORD, DARMIN, le Chevalier MONDOR.

Le Chevalier MONDOR.

Bon jour, très-chers; vous voilà donc en vie?
C'est fort bien fait, j'en ai l'ame ravie.
Bon jour! Di-moi, quel est ce bel enfant,
Que j'ai vû là dans cet appartement?
D'où vous vient-il? était-il du voyage?
Est-il Grec, Turc? est-il ton fils, ton page?
Qu'en faites-vous? Où soupez-vous ce soir?
A quels appas jettez-vous le mouchoir?
N'allez-vous pas vîte en poste à Versailles,
Faire aux commis des récits de batailles?
Dans ce pays avez-vous un patron?

BLANFORD.

Non.

Le Chevalier MONDOR.

Quoi, tu n'as jamais fait ta cour?

BLANFORD.

Non.
J'ai fait ma cour sur mer; & mes services
Sont mes patrons, sont mes seuls artifices;
Dans l'antichambre on ne m'a jamais vû.

Le Chevalier MONDOR.

Tu n'as aussi jamais rien obtenu.

BLANFORD.

Rien demandé. J'attens que l'œil du Maître
Sache en son tems tout voir, tout reconnaître.

Le Chevalier MONDOR.

Va, dans son tems ces nobles sentimens
A l'hôpital ménent tout droit les gens.

DARMIN.

Nous en sommes fort près ; & notre gloire
N'a pas le sou.

Le Chevalier MONDOR.

Je suis prêt à t'en croire.

DARMIN.

Cher Chevalier, il te faut avouer,

Le Chevalier MONDOR.

En quatre mots je dois vous confier,

DARMIN.

Que notre ami vient de faire une perte,

Le Chevalier MONDOR.

Que j'ai, mon cher, fait une découverte ;

DARMIN.

De tout le bien,

Le Chevalier MONDOR.

D'une honnête beauté,

DARMIN.

Que sur la mer

Le Chevalier MONDOR.

A qui sans vanité,

DARMIN.

Il rapportait

Le Chevalier MONDOR.

Après bien du mystére,

DARMIN.

Dans son vaisseau.

Le Chevalier MONDOR.

J'ai le bonheur de plaire.

DARMIN.

C'est un malheur.

Le Chevalier MONDOR.

C'est un plaisir bien vif,
De subjuguer ce scrupule excessif,

(*à Darmin.*)

Il a, dis-tu, besoin, dans sa détresse,
D'autres billets payables en espèce.
Tien, cher Darmin.

(*Il veut lui donner un porte-feuille.*)

BLANFORD *l'arrêtant.*

Non, gardez-vous en bien.

DARMIN.

Quoi, vous voulez? ...

BLANFORD.

De lui je ne veux rien.
Quand d'emprunter on fait la grace insigne,
C'est à quelqu'un qu'on daigne en croire digne;
C'est d'un ami qu'on emprunte l'argent.

Le Chevalier MONDOR.

Ne suis-je pas ton ami?

BLANFORD.

Non vraîment.
Plaisant ami, dont la frivole flâme,
S'il se pouvait, m'enléverait ma femme;
Qui dès ce soir, avec vingt fainéans,
Va s'égayer à table à mes dépens!
Je les connais ces beaux amis du monde.

Le Chevalier MONDOR.

Ce monde-là que ton rare esprit fronde,
Croi-moi, vaut mieux que ta mauvaise humeur.
Adieu. Je vai du meilleur de mon cœur,
Dans le moment chez la belle Dorsise,
Aux grands éclats rire de ta sottise.

(*Il veut s'en aller.*)

BLANFORD *l'arrêtant.*

Que dis-tu là? mon cher Darmin! comment!
Elle est ici, Dorsise?

Le Chevalier MONDOR.

Assûrément.

BLANFORD.

O juste Ciel!

Le Chevalier MONDOR.

Eh bien ! quelle merveille ?

BLANFORD.

Dans sa maison ?

Le Chevalier MONDOR.

Oui, te dis-je, à Marseille.
Je l'ai trouvée à l'instant qui rentrait,
Et qui des champs avec hâte accourait.

BLANFORD (*à part.*)

Pour me revoir ! ô Ciel ! je te rens grace ;
A ce seul trait tout mon malheur s'efface.
Entrons chez elle.

Le Chevalier MONDOR.

Entrons, c'est fort bien dit ;
Car plus on est de fous, & plus on rit.

BLANFORD (*Il va à la porte.*)

Heurtons.

Le Chevalier MONDOR.

Frappons.

COLLETTE (*en dedans de la maison.*)

Qui va là ?

BLANFORD.

Moi.

Le Chevalier MONDOR.

Moi-même.



SCENE IV.

BLANFORD, DARMIN, COLLETTE,
Le Chevalier MONDOR.

COLLETTE (*sortant de la maison.*)

Blanford ! Darmin ! quelle surprise extrême !
Monsieur !

BLANFORD.

Collette !

COLLETTE.

Hélas ! je vous ai crû
Noyé cent fois. Sóyez le bien venu.

BLANFORD.

Le juste Ciel, propice à ma tendresse,
M'a conservé pour revoir ta maîtresse.

COLLETTE.

Elle sortait tout à l'instant d'ici.

DARMIN.

Et sa cousine ?

COLLETTE.

Et sa cousine aussi.

BLANFORD.

Eh ! mais, de grace, où donc est-allée ?
Où la trouver ?

COLLETTE (*faisant une reverence de prude.*)

Elle est à l'assemblée.

BLANFORD.

Quelle assemblée ?

COLLETTE.

Eh vous ne savez rien ?
Apprenez donc que vingt femmes de bien
Sont dans Marseille étroitement unies,
Pour corriger nos jeunes étourdies,
Pour réformer tout le train d'aujourd'hui,
Mettre à sa place un noble & digne ennui,
Et hautement par de sages cabales,
De leur prochain réprimer les scandales ;
Et Dorsise est en tête du parti.

BLANFORD (*à Darmin.*)

Mais comment donc un si grand étourdi
Et-il souffert d'une beauté sévére ?

DARMIN.

Chez une prude un étourdi peut plaire.

BLANFORD.

De l'assemblée où va-t'elle ?

COLLETTE.

On ne fait,
Faire du bien fourdement.

BLANFORD.

En fecret !
C'eft là le comble. Eh! puis-je en fa demeure,
Pour lui parler, avoir auffi mon heure ?

Le Chevalier MONDOR.

Va, c'eft à moi, qu'il le faut demander;
Sans rifquer rien je peux te l'accorder.
Tu la verras tout comme à l'ordinaire.

BLANFORD.

Refpectez-la ; c'eft ce qu'il vous faut faire,
Et gardez-vous de la défapprouver.

DARMIN.

Et fa coufine, où peut-on la trouver ?
On m'avait dit qu'elles vivaient enfemble.

COLLETTE.

Oui, mais leur goût rarement les affemble ;
Et la coufine, avec dix jeunes gens,
Et dix beautés, fe donne du bon tems ;
Et d'une table, & propre, & bien fervie,
Prefque toujours vole à la Comédie.
Enfuite on danfe, ou l'on fe met au jeu ;
Toujours chez elle & grand'chére, & beau feu,
De longs foupers & des chanfons nouvelles,
Et des bons mots, encor plus plaifans qu'elles,
Glaces, liqueurs, vins vieux, gris, rouges, blancs,
Amas nouveaux de boëtes, de rubans,
Magots de Saxe, & riches bagatelles,
Qu'Hébert (*) invente à Paris pour les belles;
Le jour, la nuit, cent plaifirs renaiffans,
Et de médire à peine à t'on le tems.

(*) *Fameux Marchand de curiofités.*

Le

Le Chevalier MONDOR.

Oui, notre ami, c'eſt ainſi qu'il faut vivre.

DARMIN.

Mais pour la voir, où faudra-t'il la ſuivre ?

COLLETTE.

Par-tout, Monſieur. Car du matin au ſoir,
Dès qu'elle ſort, elle court, veut tout voir.
Il lui faudrait que le Ciel par miracle
Exprès pour elle aſſemblât un ſpectacle,
Jeu, bal, toilette, & muſique & ſoupé ;
Son cœur toujours eſt de tout occupé.
Vous la verrez, & ſa joyeuſe troupe,
Fort tard chez elle, & vers l'heure où l'on ſoupe.

BLANFORD.

Si vous l'aimez, après ce que j'entens,
Moins qu'elle encor vous avez de bon ſens.
Peut-on chérir ce bruyant aſſemblage
De tous les goûts, qu'eut le ſexe en partage ?
Il vous ſied bien dans vos triſtes ſoupirs,
De ſuivre en pleurs le char de ſes plaiſirs,
Et d'étaler les regrets d'une dupe,
Qu'un fol amour dans ſa miſére occupe.

DARMIN.

Je crois encor, duſſai-je être en erreur,
Qu'on peut unir les plaiſirs & l'honneur.
Je crois auſſi, ſoit dit ſans vous déplaire,
Que femme prude, en ſa vertu ſévére,
Peut en public faire beaucoup de bien,
Mais en ſecret ſouvent ne valoir rien.

BLANFORD.

Eh bien ! tantôt nous viendrons l'un & l'autre,
Et vous verrez mon choix, & moi le vôtre.

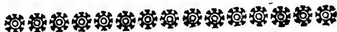
Le Chevalier MONDOR.

Oui, revenez, & vous verrez, ma foi,
La place priſe.

BLANFORD.

Et par qui donc !

Le Chevalier MONDOR.
Par moi.
BLANFORD.
Par toi ?
Le Chevalier MONDOR.
J'ai mis à profit ton abſence,
Et je n'ai pas à craindre ta préſence.
Va, tu verras... Adieu.



SCENE V.

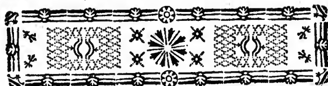
BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.
Ça penſez-vous,
Que d'un tel homme on puiſſe être jaloux ?
DARMIN.
Le ridicule, & la bonne fortune,
Vont bien enſemble, & la choſe eſt commune.
BLANFORD.
Quoi ! vous penſez ?...
DARMIN.
Oui, ces femmes de bien
Aiment par foi les grands diſeurs de rien.
Mais permettez que j'aille un peu moi-même,
Chercher mon ſort, & ſavoir ſi l'on m'aime.
Il ſort.
BLANFORD *ſeul.*
Oui, hâtez-vous d'être congédié.
Hom ! le pauvre homme ! il me fait grand pitié.
Que je te louë, ô deſtin favorable,
Qui me fais prendre une femme eſtimable !
Que dans mes maux je bénis mon retour !
Que ma raiſon augmente mon amour !

Oh ! je fuirai, je l'ai mis dans ma tête,
Le monde entier pour une femme honnête.
C'eſt trop long-tems courir, craindre, eſpérer.
Voilà le port, où je veux demeurer.
Près d'un tel bien qu'eſt-ce que tout le reſte ?
Le monde eſt fou, ridicule, ou funeſte ;
Ai-je grand tort d'en être l'ennemi ?
Non, dans ce monde il n'eſt pas un ami.
Perſonne au fond à nous ne s'intéreſſe.
On eſt aimé, mais c'eſt de ſa maîtreſſe.
Tout le ſecret eſt de ſavoir choiſir.
Une coquette eſt un vrai monſtre à fuir ;
Mais une femme, & tendre, & belle, & ſage,
De la Nature eſt le plus digne ouvrage.

Fin du premier Acte.





ACTE II.



SCENE PREMIERE.

DORFISE, Madame BURLET, Le Chevalier MONDOR.

DORFISE.

ADouciſſez, Monſieur le Chevalier,
De vos diſcours l'excès trop familier.
La pureté de mes chaſtes oreilles
Ne peut ſouffrir des libertés pareilles.

Le Chevalier MONDOR *en riant.*

Vous les aimez pourtant ces libertés;
Vous me grondez; mais vous les écoutez;
Et vous n'avez, comme je puis comprendre,
Cheveux ſi courts, que pour les mieux entendre:

DORFISE.

Encor?

Mme. BURLET.

Eh bien, je ſuis de ſon côté;
Vous affectez trop de ſévérité.
La liberté n'eſt pas toujours licence.
On peut, je crois, entendre avec décence
De la gaîté les innocens éclats,
Ou bien ſembler ne les entendre pas.
Votre vertu, toujours un peu farouche,
Veut nous former & l'oreille & la bouche.

DORFISE.

Oui, l'une & l'autre ; & fermez, croyez-moi,
Votre maison à tous ceux que j'y voi.
Je vous l'ai dit, ils vous perdront, cousine ;
Comment souffrir leur troupe libertine,
Le beau Cléon, qui brillant sans esprit,
Rit des bons mots qu'il prétend avoir dit ?
Damon, qui fait, pour vingt beautés qu'il aime,
Vingt Madrigaux plus fades que lui-même :
Et ce Robin parlant toujours de lui ?
Et ce pédant portant par-tout l'ennui ?
Et mon cousin, qui...

Le Chevalier MONDOR.

C'en est trop, Madame,
Chacun son tour ; & si votre belle ame
Parle du monde avec tant de bonté,
J'aurai du moins autant de charité.
Je veux ici vous tracer de mon style
En quatre mots un portrait de la ville,
A commencer par...

DORFISE.

Ah n'en faites rien ;
Il n'appartient qu'aux personnes de bien,
De châtier, de gourmander le vice.
C'est à mes yeux une horrible injustice,
Qu'un libertin satyrise aujourd'hui
D'autres mondains, moins vicieux que lui.
Lorsque j'en veux à l'humaine Nature,
C'est zéle, honneur, & vertu toute pure,
Dégoût du monde. Ah! Dieu que je le hais,
Ce monde infame !

Mme. BURLET.

Il a quelques attraits.

DORFISE.

Pour vous, hélas ! & pour votre ruine.

Mme. BURLET.

N'en a-t'il point un peu pour vous, cousine ?

Haïssez-vous ce monde ?

DORFISE.

Horriblement.

Le Chevalier MONDOR.

Tous les plaisirs ?

DORFISE.

Epouvantablement.

Mme. BURLET.

Le jeu ? le bal ?

Le Chevalier MONDOR.

La musique ? la table ?

DORFISE.

Ce sont, ma chére, inventions du Diable.

Mme. BURLET.

Mais la parure & les ajustemens ?
Vous m'avoûrez...

DORFISE.

Ah ! quels vains ornemens !
Si vous saviez à quel point je regrette
Tous les instans perdus à ma toilette !
Je fuis toujours le plaisir de me voir ;
Mon œil blessé craint l'aspect d'un miroir.

Mme. BURLET.

Mais cependant, ma sévére Dorfise,
Vous me semblez bien coëffée & bien mise.

DORFISE.

Bien ?

Le Chevalier MONDOR.

Du grand bien.

DORFISE.

Avec simplicité.

Le Chevalier MONDOR.

Mais avec goût.

Mme. BURLET.

Votre sage beauté,
Quoi qu'elle en dise, est fort aise de plaire.

DORFISE.

Moi ? jnste Ciel !

Mme. BURLET.

Parle moi fans myftére.

Je crois, ma foi, que ta févérité
A quelque goût pour ce jeune éventé,
Il n'eft pas mal fait. *en montrant Mondor.*

Le Chevalier MONDOR.

Ah !

Mme. BURLET.

C'eft un jeune homme,
Fort beau, fort riche.

Le Chevalier MONDOR.

Ah !

DORFISE.

Ce difcours m'affomme.
Vous propofez l'abomination !
Un beau jeune homme eft mon averfion ;
Ue beau jeune homme ! ah ! fi !

Le Chevalier MONDOR.

Ma foi, Madame,
Pour vous & moi j'en fuis fâché dans l'ame.
Mais ce Blanford, qui revient fans vaiffeau,
Eft-il fi riche, & fi jeune, & fi beau ?

DORFISE.

Il eft ici ? quoi, Blanford ?

Le Chevalier MONDOR.

Oui, fans doute.

COLLETTE *en entrant avec précipitation.*

Hélas ! je viens pour vous apprendre...

DORFISE *à Collette à l'oreille.*

Ecoute.

Mme. BURLET.

Comment ?

DORFISE *au Chevalier Mondor.*

Depuis qu'il prit de moi congé,
De fes défauts je l'ai crû corrigé,

Je l'ai crû mort.

Le Chevalier MONDOR.

Il vit ; & le Corsaire
Veut me couler à fond, & croit vous plaire.

DORFISE *en se retournant vers Collette.*

Collette, hélas !

COLLETTE.

Hélas !

DORFISE.

Ah ! Chevalier,
Pourriez-vous point sur mer le renvoyer ?

Le Chevalier MONDOR.

De tout mon cœur.

Mme. BURLET.

Sait-on quelque nouvelle
De ce Darmin, son ami si fidelle ?
Viendra-t'il point ?

Le Chevalier MONDOR.

Il est venu ; Blanford
L'a raccroché dans je ne sai quel port.
Ils ont sur mer donné, je crois, bataille,
Et sont ici n'ayant ni sou ni maille.
Mais avec lui Blanford a ramené
Un petit Grec plus joli, mieux tourné...

DORFISE.

Eh ! oui, vraîment. Je pense tout à l'heure,
Que je l'ai vû tout près de ma demeure :
De grands yeux noirs ?

Le Chevalier MONDOR.

Oui.

DORFISE.

Doux, tendres, touchans ?
Un teint de rose ?

Le Chevalier MONDOR.

Oui.

DORFISE *en s'animant un peu plus.*

Des cheveux, des dents,

L'air noble, fin ?

Le Chevalier MONDOR.

C'eſt une créature,
Qu'à ſon plaiſir façonna la Nature.

DORFISE.

S'il a des mœurs, s'il eſt ſage, & bien né,
Je veux par vous qu'il me ſoit amené...
Quoiqu'il ſoit jeune.

Mme. BURLET.

Et moi, je veux ſur l'heure,
Que de Darmin l'on cherche la demeure.
Allez, la Fleur, trouvez-le, & lui portez
Trois-cent Louis, que je crois bien comptés;
Elle donne une bourſe à la Fleur, qui eſt derriére elle.
Et qu'à ſouper Blanford & lui ſe rendent.
Depuis long-tems tous nos amis l'attendent,
Et moi plus qu'eux. Je n'ai jamais connu
De naturel plus doux, plus ingénu :
J'aime ſur-tout ſa complaiſance aimable,
Et ſa vertu liante & ſociable.

DORFISE.

Eh bien, Blanford n'eſt pas de cette humeur ;
Il eſt ſi ſérieux !

Le Chevalier MONDOR.

Si plein d'aigreur !

DORFISE.

Oui, ſi jaloux...

Le Chevalier MONDOR *interrompant bruſquement.*

Cauſtique.

DORFISE.

Il eſt...

Le Chevalier MONDOR.

Sans doute.

DORFISE.

Laiſſez-moi donc parler ! il eſt...

Le Chevalier MONDOR.

J'écoute.

DORFISE.

Il eſt enfin fort dangereux pour moi.

Mme. BURLET.

On dit qu'il a très-bien ſervi le Roi,
Qu'il s'eſt ſur mer diſtingué dans la guerre.

DORFISE.

Oui, mais qu'il eſt incommode ſur terre !

Le Chevalier MONDOR.

Il eſt encor...

DORFISE.

Oui.

Le Chevalier MONDOR.

Ces marins d'ailleurs
Ont preſque tous de ſi vilaines mœurs.

DORFISE.

Oui.

Mme. BURLET.

Mais on dit, qu'autrefois vos promeſſes
De quelque eſpoir ont flâté ſes tendreſſes ?

DORFISE.

Depuis ce tems j'ai, par excès d'ennui,
Quitté le monde, à commencer par lui.
Le monde & lui me rendent ſi craintive.

SCENE II.

DORFISE, Mme. BURLET, le Chevalier MONDOR, COLLETTE.

COLLETTE.

MAdame !

DORFISE.

Eh bien !

COLLETTE.

Monſieur Blanford arrive.

DORFISE.

Ciel ! . . .

Mme. BURLET.

Darmin eſt avec lui ?

COLLETTE.

Madame, oui.

Mme. BURLET.

J'en ai le cœur tout-à-fait rejoui.

DORFISE.

Et moi, je ſens une douleur profonde ;
Je me retire, & je veux fuir le monde.

Le Chevalier MONDOR.

Avec moi donc !

DORFISE.

Non, s'il vous plaît, ſans vous.

Elle ſort.



SCENE III.

Mme. BURLET, BLANFORD, DARMIN, le Chevalier MONDOR, ADINE.

DARMIN *à Mme. Burlet.*

MAdame, enfin, ſouffrez qu'à vos genoux....

Mme. BURLET *courant au-devant de Darmin.*

Mon cher Darmin, venez, j'ai fait partie
D'aller au Bal après la Comédie ;
Nous cauſerons ; mon carroſſe eſt là-bas.

à Blanford.

Et vous, Rigris, y viendrez-vous ?

BLANFORD.

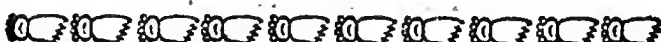
Non pas.

Je viens ici pour chose sérieuse.
Allez, courez, troupe folle & joyeuse ;
Faites semblant d'avoir bien du plaisir,
Fatiguez bien votre inquiet loisir. . . .

au jeune Adine.

Et nous, jeune homme, allons trouver Dorfise.

Mme. Burlet sort avec le Chevalier & Darmin, qui lui donnent chacun la main, & Blanford continuë.



SCENE IV.

BLANFORD, ADINE, COLLETTE.

BLANFORD.

VOyons une ame au seul devoir soumise,
Qui pour moi seul, par un sage retour,
Renonce au monde, en faveur de l'amour ;
Et qui sait joindre à cette ardeur flâteuse
Une vertu modeste & scrupuleuse.
Méritez bien de lui plaire.

ADINE.

Avec soin
De sa vertu je veux être témoin ;
En la voyant je peux beaucoup m'instruire.

BLANFORD.

C'est très-bien dit ; je prétens vous conduire.
En vous voyant du monde abandonné,
Je trouve un fils que le sort m'a donné.
Sans vous aimer on ne peut vous connaître.
Vous êtes né trop flexible peut-être ;
Rien ne sera plus utile pour vous,
Que de hanter un esprit sage & doux,
Dont le commerce en votre ame affermisse
L'honnêteté, l'amour de la justice ;

Sans vous ôter certain charme flâteur,
Que je sens bien qui manque à mon humeur.
Une beauté, qui n'a rien de frivole,
Est pour votre âge une excellente école;
L'esprit s'y forme : on y régle son cœur;
Sa maison est le Temple de l'honneur.

ADINE.

Eh bien ! allons avec vous dans ce Temple;
Mais je suivrai bien mal son rare exemple;
Soyez-en sûr.

BLANFORD.

Et pourquoi ?

ADINE.

J'aurais pû
Auprès de vous mieux goûter la vertu;
Quoique la forme en soit un peu sévére,
Le fond m'en charme; & vous m'avez sû plaire;
Mais pour Dorsise...

BLANFORD *en allant à la porte de Dorsise.*

Ah ! c'est trop se flâter,
Que de vouloir tout d'un coup l'imiter;
Mais croyez-moi, si l'honneur vous domine,
Voyez Dorsise, & fuyez sa cousine.

Il veut entrer.

COLLETTE *sortant de la maison, & refermant la porte.*

Il heurte.

On n'entre point, Monsieur.

BLANFORD.

Moi !

COLLETTE.

Non.

BLANFORD.

Comment ?
Moi refusé ?

COLLETTE.

Dans son appartement.

Pour quelque tems Madame eſt en retraite.

BLANFORD.

J'admire fort cette vertu parfaite ;
Mais j'entrerai.

COLLETTE.

Mais, Monſieur, écoutez.

BLANFORD.

Sans écouter, entrons vîte.

Il entre.

COLLETTE.

Arrêtez.

ADINE.

Hélas ! ſuivons, & voyons quelle iſſuë
Aura pour moi cet étrange entrevuë.



SCENE V.

COLLETTE *ſeule.*

IL va la voir : il va découvrir tout.
Je meurs de peur ; ma maîtreſſe eſt à bout.
Ah ! ma maîtreſſe, avoir eu le courage
De ſtipuler ce ſecret mariage !
De vous donner au Caiſſier Bartolin ?
Eh ! que dira notre public malin ?
O ! que la femme eſt d'une étrange eſpèce !
Et l'homme auſſi... quel excès de faibleſſe !
Madame eſt folle, avec ſon air malin ;
Elle ſe trompe, & trompe ſon prochain,
Paſſe ſon tems, après mille mépriſes,
A réparer avec art ſes ſottiſes.
Le goût l'emporte, & puis on voudrait bien
Ménager tout, & l'on ne garde rien.
Maudit retour, & maudite avanture !
Comment Blanford prendra-t'il ſon injure ?
Dans la maiſon voici donc trois maris ;

Deux sont promis, & l'autre est, je crois, pris.
Femme en tel cas ne sait auquel entendre.



SCENE VI.

DORFISE, COLLETTE.

COLLETTE.

MAdame, eh bien! quel parti faut-il prendre ?

DORFISE.

Va, ne crain rien ; on sait l'art d'éblouir,
De différer, pour se faire chérir.
L'homme se méne aisément ; ses faiblesses
Font notre force, & servent nos adresses.
On s'est tiré de pas plus dangereux.
J'ai fait finir cet entretien fâcheux ;
Adroitement je fais à la campagne
Courir notre homme (& le Ciel l'accompagne !)
Chez Bartolin son ancien confident,
Qui pourra bien lui compter quelque argent.
J'aurai du tems, il suffit.

COLLETTE.

Ah ! le Diable
Vous fit signer ce contrat détestable !
Qui vous, Madame, avoir un Bartolin ?

DORFISE.

Eh ! mon enfant ! le Diable est bien malin.
Ce gros Caissier m'a tant persécutée ;
Le cœur se gagne ; on tente ; on est tentée.
Tu sais qu'un jour on nous dit que Blanford
Ne viendrait plus.

COLLETTE.

Parce qu'il était mort.

DORFISE.

Je me voyais sans appui, sans richesse,
Faible sur-tout; car tout vient de faiblesse
L'étoile est forte, & c'est souvent le lot
De la beauté d'épouser un magot.
Mon cœur était à des épreuves rudes.

COLLETTE.

Il est des tems dangereux pour les prudes.
Mais à l'amour devant sacrifier,
Vous auriez dû prendre le Chevalier;
Il est joli.

DORFISE.

Je voulais du mystére;
Je n'aime pas d'ailleurs son caractére;
Je le ménage; il est mon complaisant,
Mon émissaire, & c'est lui qui répand,
Par son babil & sa folie utile,
Les bruits qu'il faut qu'on séme par la ville,

COLLETTE.

Mais Bartolin est si vilain.

DORFISE.

Oui, mais...

COLLETTE.

Et son esprit n'a guére plus d'attraits.

DORFISE.

Oui, mais...

COLLETTE.

Quoi, mais?

DORFISE.

Le destin, le caprice,
Mon triste état, quelque peu d'avarice;
L'occasion, je... je me résignai,
Je devins folle, en un mot je signai.
Du bon Blanford je gardais la cassette.
D'un peu d'argent mon amitié discrette
Fit quelques dons par charité pour lui.
Eh! qui croyait que Blanford aujourd'hui,

Après

Après deux ans gardant sa vieille flâme,
Viendrait chercher sa cassette & sa femme ?

COLLETTE.

Chacun disait ici qu'il était mort ;
Il ne l'est point ; lui seul est dans son tort.

DORFISE *reprenant l'air de prude.*

Ah ! puisqu'il vit, je lui rendrai sans peine
Tous ses bijoux ; hélas ! qu'il les reprenne.
Mais Bartolin, qui les croyait à moi,
Me les garda, les prit de bonne foi,
Les croit à lui, les conserve, les aime,
En est jaloux autant que de moi-même.

COLLETTE.

Je le crois bien.

DORFISE.

Maris, vertu, bijoux,
J'ai dans l'esprit de vous accorder tous.



SCENE VII.

Le Chevalier MONDOR, ADINE, DORFISE.

Le Chevalier MONDOR.

CHasserons-nous ce rival plein de gloire,
Qui me méprise, & s'en fait tant accroire ?

ADINE *arrivant dans le fond à pas lents, tandis que le Chevalier entrait brusquement.*

Ecoutons bien.

Le Chevalier MONDOR.

Il faut me rendre heureux ;
Il faut punir son air avantageux.
Je suis à vous, avec plaisir je laisse
Au vieux Darmin sa petite maîtresse.
A le troubler on n'a que de l'ennui ;

On perd sa peine à se moquer de lui.
C'est ce Blanford, c'est sa vertu sévére,
Sa gravité, qu'il faut qu'on désespére.
Il croit qu'on doit ne lui refuser rien,
Par la raison qu'il est homme de bien.
Ces gens de bien me mettent à la gêne.
Ils vous feront périr d'ennui, ma Reine.

DORFISE *d'un air modeste & sévére, après avoir regardé Adine.*

Vous vous moquez! J'ai pour Monsieur Blanford
Un vrai respect, & je l'estime fort.

Le Chevalier MONDOR.

Il est de ceux qu'on estime & qu'on berne,
Est-il pas vrai?

ADINE *à part.*

Que ceci me consterne!
Elle est constante, elle a de la vertu!
Tout me confond; elle aime; ah qui l'eût crû?

DORFISE.

Que dit-il là?

ADINE *à part.*

Quoi Dorfise est fidelle?
Et pour combler mon malheur, elle est belle.

DORFISE *au Chevalier, après avoir regardé Adine.*

Il dit que je suis belle.

Le Chevalier MONDOR.

Il n'a pas tort,
Mais il commence à m'importuner fort;
Allez, l'enfant, j'ai des secrets à dire
A cette Dame.

ADINE.

Hélas, je me retire.

DORFISE *au Chevalier.*

Vous vous moquez. (*à Adine.*) Restez, restez ici.
au Chevalier.
Osez-vous bien le renvoyer ainsi?

à Adine.

Approchez-vous : peu s'en faut qu'il ne pleure :
L'aimable enfant ! je prétens qu'il demeure.
Avec Blanford il eſt chez moi venu :
Dès ce moment ſon naturel m'a plu.

Le Chevalier MONDOR.

Eh laiſſez-là ſon naturel, Madame.
De ce Blanford vous haïſſez la flâme ;
Vous m'avez dit qu'il eſt brutal, jaloux.

DORFISE *fiérement.*

à Adine.

Je n'ai rien dit. Ça quel âge avez-vous ?

ADINE.

J'ai dix-huit ans.

DORFISE.

Cette tendre jeuneſſe
A grand beſoin du frein de la ſageſſe.
L'exemple entraîne, & le vice eſt charmant ;
L'occaſion s'offre ſi fréquemment !
Un ſeul coup d'œil perd de ſi belles ames ?
Défiez-vous de vous-même, & des femmes ;
Prenez bien garde au ſouffle empoiſonneur,
Qui des vertus flétrit l'aimable fleur.

Le Chevalier MONDOR.

Que ſa fleur ſoit, ou ne ſoit pas flétrie,
Mêlez-vous moins de ſa fleur, je vous prie,
Et m'écoutez.

DORFISE.

Mon Dieu ! point de courroux ;
Son innocence a des charmes ſi doux !

Le Chevalier MONDOR.

C'eſt un enfant.

DORFISE *s'approchant d'Adine.*

Ça, dites-moi, jeune homme,
D'où vous venez, & comment on vous nomme.

ADINE.

J'ai nom Adine ; en Grèce je ſuis né ;

Avec Darmin Blanford m'a ramené.
DORFISE.
Qu'il a bien fait !
Le Chevalier MONDOR.
Quelle humeur curieuse !
Quoi ! je vous peins mon ardeur amoureuse,
Et vous parlez encor à cet enfant ?
Vous m'oubliez pour lui.
DORFISE *doucement*.
Paix, imprudent.



SCENE VIII.

DORFISE, le Chevalier MONDOR, ADINE, COLLETTE.

COLLETTE.

MAdame.
DORFISE.
Hh bien !
COLLETTE.
Vous êtes attenduë
A l'assemblée.
DORFISE.
Oui, j'y serai renduë
Dans peu de tems.
Le Chevalier MONDOR.
Quel message ennuyeux !
Quand nous serons assemblés tous les deux,
Nous casserons pour jamais, je vous prie,
Ces rendez-vous de fade pruderie,
Ces comités, ces conspirations
Contre les goûts, contre les passions.
Il vous sied mal, jeunne encor, belle, & fraîche,

D'aller crier d'un ton de pigriéche,
Contre les ris, les jeux & les amours,
De blaſphémer ces Dieux de vos beaux jours,
Dans des réduits peuplés de vieilles ombres,
Que vous voyez, dans leurs cabales ſombres,
Se lamenter, ſans goſier & ſans dents,
Dans leurs tombeaux, des plaiſirs des vivans.
Je vai, je vai de ces ſempiternelles
Tout de ce pas égayer les cervelles ;
Et leur donnant à toutes leur paquet,
Par cent bons mots étouffer leur caquet.

DORFISE.

Gardez-vous bien d'aller me compromettre,
Cher Chevalier, je ne puis le permettre.
N'allez point là.

Le Chevalier MONDOR.

Mais j'y cours à l'inſtant,
Vous annoncer.

Il ſort.

DORFISE.

Ah quel extravagant !
au jeune Adine.
Allez, mon fils, gardez-vous, à votre âge,
D'un pareil fou ; ſoyez diſcret & ſage.
Mes complimens à Blanford... l'œil touchant !

ADINE *ſe retournant.*

Quoi ?

DORFISE.

Le beau teint ! l'air ingénu, charmant !
Et vertueux !... Je veux que par la ſuite
Dans mon loiſir vous me rendiez viſite.

ADINE.

Je vous ferai ma cour aſſidûment.
Adieu, Madame.

DORFISE.

Adieu, mon bel enfant.

ADINE.

Hélas ! j'éprouve un embarras extrême.
Le trahit-on ? je l'ignore, mais j'aime.



SCENE IX.

DORFISE, COLLETTE.

DORFISE *revenant, conduisant de l'œil Adine qui la regarde.*

J'Aime, dit il ; quel mot ! Ce beau garçon
Déja pour moi sent de la passion ?
Il parle seul, me regarde, s'arrête ;
Et je crains fort d'avoir tourné sa tête.

COLLETTE.

Avec tendresse il lorgne vos appas.

DORFISE.

Est-ce ma faute ? ah ! je n'y consens pas.

COLLETTE.

Je le crois bien ; le péril est trop proche ;
Du bon Blanford je crains pour vous l'approche ;
Je crain sur-tout le courroux impoli
De Bartolin.

DORFISE *en soupirant.*

Que ce Turc est joli !
Le crois-tu Turc ? crois-tu qu'un infidelle
Ait l'air si doux, la figure si belle ?
Je croi pour moi qu'il se convertira.

COLLETTE.

Je croi pour moi que dès qu'on apprendra,
Qu'à Bartolin vous êtes mariée,
Votre vertu sera fort décriée ;
Ce petit Turc de peu vous servira ;
Terriblement Blanford éclatera.

DORFISE.

Va, ne crain rien.

COLLETTE.

J'ai dans votre prudence
Depuis long-tems entiére confiance :
Mais Bartolin eſt un brutal jaloux ;
Et c'eſt bien pis, Madame, il eſt époux.
Le cas eſt triſte, il a peu de ſemblables ;
Ces deux rivaux feraient fort intraitables.

DORFISE.

Je prétens bien les éviter tous deux.
J'aime la paix, c'eſt l'objet de mes vœux,
C'eſt mon devoir ; il faut en conſcience
Prévoir le mal, fuir toute violence,
Et prévenir le mal qui ſurviendrait,
Si mon état trop tôt ſe découvrait.
J'ai des amis, gens de bien, de mérite.

COLLETTE.

Prenez conſeil d'eux.

DORFISE.

Ah oui, prenons vîte.

COLLETTE.

Eh bien de qui ?

DORFISE.

Mais de cet étranger,
De ce petit... là... tu m'y fais ſonger.

COLLETTE.

Lui, des conſeils ? lui, Madame, à ſon âge ?
Sans barbe encor ?

DORFISE.

Il me paraît fort ſage,
Et s'il eſt tel, il le faut écouter.
Les jeunes gens ſont bons à conſulter.
Il me pourrait procurer des lumiéres,
Qui donneraient du jour à mes affaires.
Et tu ſens bien, qu'il faut parler d'abord
Au jeune ami du bon Monſieur Blanford.

COLLETTE.

Oui, lui parler paraît fort néceſſaire.

DORFISE *tendrement & d'un air embarrassé.*

Et comme à table on parle mieux d'affaire,
Conviendra-t'il qu'avec discrétion,
Il vînt dîner avec moi ?

COLLETTE.

Tout de bon !
Vous, qui craignez si fort la médisance ?

DORFISE *d'un air fier.*

Je ne crains rien ; je sai comme je pense :
Quand on a fait sa réputation,
On est tranquille à l'abri de son nom.
Tout le parti prend en main notre cause,
Crie avec nous.

COLLETTE.

Oui, mais le monde cause.

DORFISE.

Eh bien, cédons à ce monde méchant ;
Sacrifions un dîner innocent ;
N'aiguisons point leur langue libertine.
Je ne veux plus parler au jeune Adine :
Je ne veux point le revoir ... Cependant
Que peut-on dire, après tout, d'un enfant ?
A la sagesse ajoutons l'apparence,
Le décorum, l'exacte bienséance.
De ma cousine il faut prendre le nom,
Et le prier de sa part ...

COLLETTE.

Pourquoi non ?
C'est très-bien dit ; une femme mondaine
N'a rien à perdre ; on peut, sans être en peine,
Dessous son nom mettre dix billets doux,
Autant d'amans, autant de rendez-vous.
Quand on la cite, on n'offense personne ;
Nul n'en rougit, & nul ne s'en étonne.
Mais par hazard, quand des Dames de bien
Font une chûte, il faut la cacher bien.

DORFISE.

DORFISE.

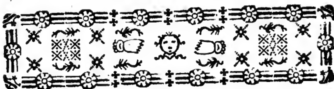
Des chûtes ! moi ! Je n'ai, dans cette affaire,
Graces au Ciel, nul reproche à me faire.
J'ai ſigné ; mais je ne ſuis point enfin
Abſolument Madame Bartolin.
On a des droits ; & c'eſt tout : & peut-être
On va bien-tôt ſe délivrer d'un Maître.
J'ai dans ma tête un deſſein très-prudent.
Si ce beau Turc a pour moi du penchant,
C'en eſt aſſez ; tout ira bien, s'il m'aime,
Je ſuis encor maîtreſſe de moi-même ;
Heureuſement, je puis tout terminer.
Va-t'en prier ce jeune homme à dîner.
Eſt-ce un grand mal que d'avoir à ſa table
Avec décence un jeune homme eſtimable ;
Un cœur tout neuf, un air frais & vermeil,
Et qui nous peut donner un bon conſeil ?

COLLETTE.

Un bon conſeil ! ah rien n'eſt plus louable ;
Accompliſſons cette œuvre charitable.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.



SCENE PREMIERE.

DORFISE, COLLETTE.

DORFISE.

Est-ce point lui? Que je suis inquiéte!
On frappe, il vient. Collette, hola! Collete;
C'est lui; c'est lui.

COLLETTE.

Non, c'est le Chevalier,
Que loin d'ici je viens de renvoyer;
Cet étourdi, qui court, saute, semille,
Sort, rentre, va, vient, rit, parle, frétille;
Il veut dîner, tête à tête avec vous;
Je l'ai chassé d'un air entre aigre & doux.

DORFISE.

A ma cousine il faut qu'on le renvoye.
Ah! que je hais leur insipide joye!
Que leur babil est un trouble importun!
Chassez-les moi.

COLLETTE.

Chut, chut, j'entens quelqu'un,

DORFISE.

Ah! c'est mon Grec.

COLLETTE.

Oui, c'est lui, ce me semble.



SCENE II.

DORFISE, ADINE.

DORFISE.

ENtrez, Monſieur! Bon jour, Monſieur! je tremble.
Aſſeyez-vous! ...

ADINE.

Je ſuis tout interdit...
Pardonnez-moi, Madame, on m'avait dit
Qu'une autre...

DORFISE *tendrement.*

Eh bien, c'eſt moi, qui ſuis cette autre.
Raſſurez-vous; quelle peur eſt la vôtre?
Avec Blanford ma couſine aujourd'hui
Dîne déhors; tenez moi lieu de lui.

Elle le fait aſſeoir.

ADINE.

Ah, qui pourrait en tenir lieu, Madame?
Eſt-il un feu comparable à ſa flâme?
Et quel mortel égalerait ſon cœur,
En grandeur d'ame, en amour, en valeur?

DORFISE.

Vous en parlez, mon fils, avec grand zéle;
Votre amitié paraît vive & fidéle!
J'admire en vous un ſi beau naturel.

ADINE.

C'eſt un penchant bien doux, mais bien cruel.

DORFISE.

Que dites-vous? La charmante jeuneſſe
Doit éprouver une honnête tendreſſe.
Par de ſaints nœuds il faut qu'on ſoit lié;
Et la vertu n'eſt rien ſans l'amitié.

ADINE.

Ah ! s'il est vrai, qu'un naturel sensible
De la vertu soit la marque infaillible,
J'ose vous dire ici sans vanité,
Que je me pique un peu de probité.

DORFISE.

Mon bel enfant, je me croi destinée
A cultiver une ame si bien née.
Plus d'une femme a cherché vainement
Un ami tendre, aussi vif que prudent,
Qui possédât les graces du jeune âge,
Sans en avoir l'empressement volage ;
Et je me trompe à votre air tendre & doux,
Ou tout cela paraît uni dans vous.
Par quel bonheur une telle merveille.
Se trouve-t'elle aujourd'hui dans Marseille ?

Elle approche son fauteuil.

ADINE.

J'étais en Grèce, & le brave Blanford
En ce pays me passa sur son bord.
Je vous l'ai dit deux fois.

DORFISE.

Une troisiéme
A mon oreille est un plaisir extrême.
Mais, dites-moi, pourquoi ce front charmant,
Et si Français, est coëffe d'un Turban ?
Seriez-vous Turc ?

ADINE.

La Grèce est ma patrie.

DORFISE.

Qui l'aurait crû ? la Grèce est en Turquie ?
Que votre accent, que ce ton Grec est doux !
Que je voudrais parler Grec avec vous !
Que vous avez la mine aimable & vive
D'un vrai Français, & sa grace naïve !
Que la Nature entre nous se méprit,
Quand par malheur un Grec elle vous fit !

Que je bénis, Monſieur, la Providence,
Qui vous a fait aborder en Provence!

ADINE.

Hélas! j'y ſuis, & c'eſt pour mon malheur.

DORFISE.

Vous malheureux!

ADINE.

Je le ſuis par mon cœur.

DORFISE.

Ah! c'eſt le cœur qui fait tout dans le monde;
Le bien, le mal, ſur le cœur tout ſe fonde;
Et c'eſt auſſi ce qui fait mon tourment.
Vous avez donc pris quelque engagement?

ADINE.

Eh! oui, Madame. Une femme intrigante
A déſolé ma jeuneſſe imprudente:
Comme ſon teint, ſon cœur eſt plein de fard;
Elle eſt hardie & pourtant pleine d'art;
Et j'ai ſenti d'autant plus ſes malices,
Que la vertu ſert de maſque à ſes vices.
Ah! que je ſouffre, & qu'il me ſemble dur,
Qu'un cœur ſi faux gouverne un cœur trop pur!

DORFISE.

Voyez le maſque! une femme infidelle!
Puniſſons-la, mon fils: ça, quelle eſt-elle?
De quel pays? quel eſt ſon rang! ſon nom?

ADINE.

Ah! je ne puis le dire.

DORFISE.

Comment donc?
Vous poſſédez auſſi l'art de vous taire!
Ah! vous avez tous les talens de plaire.
Jeune & diſcret! je vai moi m'expliquer.
Si quelque jour, pour vous bien dépiquer
De la guenon qui fit votre conquête,
On vous offrait une perſonne honnête,
Riche, eſtimée, & ſur-tout poſſédant

Un cœur tout neuf, mais solide & constant;
Tel qu'il en est très-peu dans la Turquie,
Et moins encor, je croi, dans ma patrie;
Que diriez-vous? Que vous en semblerait?

ADINE.

Mais.... je dirais, que l'on me tromperait.

DORFISE.

Ah! c'est trop loin pousser la défiance.
Ayez, mon fils, un peu plus d'assûrance.

ADINE.

Pardonnez-moi; mais les cœurs malheureux,
Vous le savez, sont un peu soupçonneux.

DORFISE.

Eh! quels soupçons avez-vous, par exemple,
Quand je vous parle, & que je vous contemple?

ADINE.

J'ai des soupçons, que vous avez dessein
De m'éprouver.

DORFISE *en s'écriant.*

Ah le petit malin!
Qu'il est rusé sous cet air d'innocence!
C'est l'amour même au sortir de l'enfance.
Allez-vous-en. Le danger est trop grand.
Je ne veux plus vous voir absolument.

ADINE.

Vous me chassez; il faut que je vous quitte.

DORFISE.

C'est obéir à mon ordre un peu vîte.
Là, revenez. Mon estime est au point,
Que contre vous je ne me fâche point.
N'abusez pas de mon estime extrême.

ADINE.

Vous estimez Monsieur Blanford de même.
Estime-t'on deux hommes à la fois?

DORFISE.

Oh! non, jamais; & les aimables loix
De la raison, de la tendresse sage,

Font qu'on ſuccéde, & non pas qu'on partage.
Vous apprendrez à vivre auprès de moi.

ADINE.

J'apprens beaucoup par tout ce que je voi.

DORFISE.

Lorſque le Ciel, mon fils, forme une belle,
Il fait d'abord un homme exprès pour elle;
Nous le cherchons long-tems avec raiſon;
On fait vingt choix avant d'en faire un bon.
On ſuit une ombre; au hazard on s'éprouve;
Toujours on cherche, & rarement on trouve.
L'inſtinct ſecret vole après le vrai bien...

Vivement & tendrement.

Quand on vous trouve, il ne faut chercher rien.

ADINE.

Si vous ſaviez ce que j'ai l'honneur d'être,
Vous changeriez d'opinion peut-être.

DORFISE.

Eh; point du tout

ADINE.

Peu digne de vos ſoins,
Connu de vous, vous m'eſtimeriez moins,
Et nous ſerions attrapés l'un & l'autre.

DORFISE.

Attrapés! vous! quelle idée eſt la vôtre!
Mon bel enfant, je prétens... Ah! pourquoi
Venir ſi-tôt m'interrompre?... Eh, c'eſt toi!



SCENE III.

COLLETTE, DORFISE, ADINE.

COLLETTE *avec empreſſement.*

TRès-importune, & très-triſte de l'être;
Mais un quidam, plus importun peut-être,
S'en va venir; c'eſt Monſieur Bartolin.

DORFISE.

Le prétendu ! je l'attendais demain ;
Il m'a trompée, il revient le barbare !

COLLETTE.

Le contre-tems eſt encor plus bizarre.
Ce Chevalier, le Roi des étourdis,
Méconnaiſſait le patron du logis,
Cauſe avec lui, plaiſante, s'évertuë,
Et le retient malgré lui dans la ruë.

DORFISE.

Tant mieux, ô Ciel !

COLLETTE.

Point, Madame, tant pis ;
Car l'indiſcret, comme je vous le dis,
Ne ſachant pas quel eſt le perſonnage,
Crie hautement, lui riant au viſage,
Que nul chez vous n'entrera d'aujourd'hui,
Que tout le monde eſt exclus comme lui,
Que Bartolin n'eſt rien qu'un trouble-fête,
Et qu'à préſent, dans un doux tête-à-tête,
Madame au fond de ſon appartement,
Loin du grand monde, eſt vertueuſement.
Le Bartolin, que le dépit tranſporte,
Prétend qu'il va faire enfoncer la porte.
Le Chevalier, toujours d'un ton railleur,
Crève de rire, & l'autre de doulenr.

DORFISE.

Et moi de crainte. Ah ! Collette, que faire ?
Où nous fourrer ?

ADINE.

Quel eſt donc ce myſtère !

DORFISE.

Ce myſtère eſt que vous êtes perdu,
Que je ſuis morte. Eh ! Collette, où vas-tu ?

ADINE.

Que deviendrai-je ?

DORFISE *à Collete.*

Ecoute, toi, demeure.

Quel tems il prend ! revenir à cette heure !

à Adine.

Dans ce réduit cachez-vous tout le ſoir ;
Vous trouverez un ample manteau noir ,
Fourrez-vous-y. Mon Dieu ! c'eſt lui ſans doute.

ADINE *allant dans le cabinet.*

Hélas ! voilà ce que l'amour me coûte !

DORFISE.

Ce pauvre enfant, qu'il m'aime !

COLLETTE.

Eh ! taiſez-vous.

On vient ; hélas ! c'eſt le futur époux.



SCENE IV.

BARTOLIN, DORFISE, COLLETTE.

DORFISE *allant au-devant de Bartolin.*

MOn cher Monſieur, le Ciel vous accompagne ! . . .
Vous revenez bien tard de la campagne ! . . .
Vous m'avez fait un ſi grand déplaiſir ,
Que je ſuis prête à m'en évanouïr.

BARTOLIN.

Le Chevalier diſait tout au contraire.

DORFISE.

Tout ce qu'il dit eſt faux ; je ſuis ſincére ;
Il faut me croire ; il m'aime à la fureur ;
Il eſt au vif piqué de ma rigueur ;
Son vain caquet m'étourdit & m'aſſomme ;
Et je ne veux jamais revoir cet homme.

BARTOLIN.

Mais cependant de bon ſens il parlait.

DORFISE.

Ne croyez rien de tout ce qu'il disait.

BARTOLIN.

Soit, mais il faut, pour finir nos affaires,
Prendre en ce lieu les choses nécessaires.

DORFISE *d'un ton caressant.*

Que faites-vous ? arrêtez-vous ; hola !
N'entrez donc point dans ce cabinet-là.

BARTOLIN.

Comment ? pourquoi ?

DORFISE *après avoir rêvé.*

Du même esprit poussée,
J'ai comme vous, eu, mon cher, en pensée...
De mettre ici nos papiers en état...
J'ai fait venir notre vieil Avocat...
Nous consultions, une grande faiblesse
L'a pris soudain.

BARTOLIN.

C'est excès de vieillesse.

COLLETTE.

On va donner au bon petit vieillard
Un...

BARTOLIN.

Oui, j'entens.

DORFISE.

On l'a mis à l'écart ;
De mon syrop il a pris une dose,
Et maintenant je pense qu'il repose.

BARTOLIN.

Il ne repose point, car je l'entens,
Qui marche encor, & tousse là-dedans.

COLLETTE.

Eh bien, faut-il, lorsqu'un Avocat tousse,
L'importuner ?

BARTOLIN.

Tout cela me courrouce ;
Je veux entrer.

Il entre dans le cabinet.

DORFISE.

O Ciel ! j'ai donc si bien,
Qu'il cherche tout sans pouvoir trouver rien.
Hélas ! qu'entens-je ? on s'écrie, il dit, tuë ;
Mon Avocat est mort, je suis perduë.
Où suis-je ? hélas ! de quel côté courir ?
Dans quel Couvent m'aller ensévelir ?
Où me noyer ?

BARTOLIN *revenant, & tenant Adine par le bras.*

Ah ! ah ! notre future,
Vos Avocats sont d'aimable figure !
Dans le Barreau vous choisissez très-bien.
Venez, venez, notre vieux Praticien,
D'ici sans bruit il vous faut disparaître,
Et vous irez plaider par la fenêtre ;
Allons, & vîte.

DORFISE.

Ecoutez-moi ; pardon,
Mon cher mari.

ADINE.

Lui son mari !

BARTOLIN *à Adine.*

Fripon !
Il faut d'abord commencer ma vengeance,
Par l'étriller à ses yeux d'importance.

ADINE.

Hélas ! Monsieur, je tombe à vos genoux,
Je ne saurais mériter ce courroux
Vous me plaindrez, si je me fais connaître ;
Je ne suis point ce que je peux paraître.

BARTOLIN.

Tu me parais un vaurien, mon ami,
Fort dangereux, & tu seras puni.
Vien ça, vien ça !

ADINE.

Ciel! au fecours, à l'aide!

De grace, hélas!

DORFISE.

La rage le posséde.

A mon fecours, tous mes voifins!

BARTOLIN.

Tai-toi.

DORFISE, COLLETTE, ADINE.

A mon fecours!

BARTOLIN *emmenant Adine.*

Allons, fors de chez moi.



SCENE V.

DORFISE, COLLETTE.

DORFISE.

IL va tuer ce pauvre enfant, Collette!
En quel état cet accident me jette!
Il me tuera moi-même.

COLLETTE.

Le malin
Vous fit figner avec ce Bartolin.

DORFISE *en criant.*

Ah l'indigne homme! ah! comment s'en défaire?
Va t'en chercher, Collette, un Commiffaire;
Va l'accufer.

COLLETTE.

De quoi?

DORFISE.

De tout.

COLLETTE.

Fort bien.

Où courez-vous?

DORFISE.

Hélas! je n'en fai rien.



SCENE VI.

Mme. BURLET, DORFISE, COLLETTE.

Mme. BURLET.

EH bien, qu'est-ce, cousine?

DORFISE.

Ah ma cousine!

Mme. BURLET.

Il semblerait que l'on vous assassine,
Ou qu'on vous vole, ou qu'on vous bat un peu,
Dans le logis vous avez mis le feu.
Mon Dieu, quels cris! quel bruit! quel train, ma chére!

DORFISE.

Cousine, hélas! apprenez mon affaire;
Mais gardez-moi le secret pour jamais.

Mme. BURLET *toujours gayement & avec vivacité.*

Je n'ai pas l'air de garder des secrets;
Je suis pourtant discrette comme une autre.
Cousine, eh bien, quelle affaire est la vôtre?

DORFISE.

Mon affaire est terrible; c'est d'abord,
Que je suis...

Mme. BURLET.

Quoi?

DORFISE.

Fiancée.

Mme. BURLET.

A Blanford!

Eh bien, tant mieux, c'eſt bien fait; & j'approuve
Cet hymen-là, ſi le bonheur s'y trouve;
Je veux danſer à votre nôce.

DORFISE.

Hélas!
Ce Bartolin, qui jure tant là-bas,
Qui de ſes cris ſcandaliſe le monde,
C'eſt le futur.

Mme. BURLET.

Eh bien, tant pis! je fronde
Ce mariage avec cet homme-là;
Mais s'il eſt fait, le public s'y fera
Eſt-il mari tout-à-fait?

DORFISE *d'un ton modeſte.*

Pas encore;
C'eſt un ſecret que tout le monde ignore;
Notre contrat eſt dreſſé dès long-tems.

Mme. BURLET.

Fai-moi caſſer ce contrat.

DORFISE.

Les méchans
Vont tous parler. Je ſuis... je ſuis outrée.
Ce maudit homme ici m'a rencontrée
Avec un jeune Turc, qui s'enfermait
En tout honneur dedans ce cabinet.

Mme. BURLET.

En tout honneur! là, là, ta prud'hommie
S'eſt donc enfin quelque peu démentie?

DORFISE.

Oh point du tout! c'eſt un petit faux pas,
Une faibleſſe & c'eſt la ſeul, hélas!

Mme. BURLET.

Bon! une faute eſt quelquefois utile;
Ce faux pas-là t'adoucira la bile;
Tu feras moins ſévére.

DORFISE.

Ah! tirez-moi,

Sévére ou non, du goufre où je me voi ;
Délivrez-moi des langues médisantes,
De Bartolin, de ses mains violentes ;
Et déliviez de ces périls pressans
Mon sage ami, qui n'a pas dix-huit ans.
En élevant la voix & en pleurant.
Ah! voilà l'homme au contrat.



SCENE VII.

BARTOLIN, DORFISE, Mme. BURLET.

Mme. BURLET *à Bartolin.*

Quel vacarme !
Quoi ! pour un rien votre esprit se gendarme ?
Faut il ainsi sur un petit soupçon
Faire pleurer ses amis ?

BARTOLIN.

Ah ! pardon.
Je l'avoûrai, je suis honteux, mes Dames,
D'avoir conçu de ces soupçons infames ;
Mais l'apparence enfin dut m'allarmer ;
En vérité, pouvais-je présumer,
Que ce jeune homme, à ma vûë abusée,
Fût une fille en garçon déguisée ?

DORFISE *à part.*

En voici bien d'une autre.

Mme. BURLET.

Tout de bon
Madame a pris fille pour un garçon ?

BARTOLIN.

La pauvre enfant est encor tout en larmes :
En vérité, j'ai pitié de ses charmes.
Mais pourquoi donc ne me pas avertir

De ce qu'elle est ? pourquoi prendre plaisir
A m'éprouver, à me mettre en colére ?

DORFISE *à part.*

Oh ! oh ! le drôle a-t'il pû si bien faire,
Qu'à Bartolin il ait persuadé,
Qu'il était fille, & se soit évadé ?
Le tour est bon ! Mon Dieu, l'enfant aimable !

à Bartolin.

Que l'amour a d'esprit ! Homme haïssable,
Eh bien, méchant, répon, oséras-tu
Faire un affront encor à la vertu ?
La pauvre fille, avec pleine assûrance,
Me confiait son aimable innocence ;
Madame sait avec combien d'ardeur
Je me chargeais du soin de son honneur.
Il te faudrait une franche coquette,
Je te l'avouë, & je te le souhaite.
J'éclaterai, je me perds, je le sai ;
Mais mon contrat sera ma foi cassé.

BARTOLIN.

Je sai qu'il faut qu'en cas pareil on crie.

à Dorfise.

Mais criez donc un peu moins, je vous prie.

à Mme. Burlet.

Accordons-nous... Et vous, par charité,
Que tout ceci ne soit point éventé.
J'ai cent raisons pour cacher ce mystére.

DORFISE *à Mme. Burlet.*

Vous me sauvez, si vous savez vous taire ;
N'en parlez pas au bon Monsieur Blanford.

Mme. BURLET.

Moi ? volontiers.

BARTOLIN

Vous m'obligerez fort.



SCENE



SCENE VIII.

DORFISE, Mme. BURLET, BARTOLIN, COLLETTE.

COLLETTE.

BLanford eſt là, qui dit, qu'il faut qu'il monte.

DORFISE.

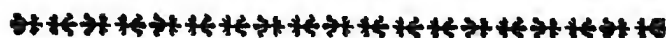
O contre-tems, qui toujours me démonte!
à Bartolin.
Laiſſez-moi ſeule, allez le recevoir.

BARTOLIN.

Mais...

DORFISE.

Mais après ce que l'on vient de voir,
Après l'éclat d'une telle injuſtice,
Il vous ſied bien de montrer du caprice.
Obéiſſez. Faites-vous cet effort.



SCENE IX.

DORFISE, Mme. BURLET.

Mme. BURLET.

EN vérité, je me rejouis fort,
De voir qu'ainſi la choſe ſoit tournée.
Du prétendu la viſiére bornée.
Je m'étonnais, ma couſine, entre nous,
Que ta cervelle eût choiſi cet époux;
Mais ce cas-ci me ſurprend davantage.
Prendre pour fille un garçon! à ſon âge!
Ah! les maris ſeront toujours bernés,
Jaloux & ſots, & conduits par le nés.

DORFISE.

Je n'entens rien, Madame, à ce langage ;
Je n'avais pas mérité cet outrage.
Quoi, vous penſez qu'un jeune homme en effet
Se ſoit caché, là, dans ce cabinet ?

Mme. BURLET.

Aſſûrément, je le penſe, ma chére.

DORFISE.

Quand mon mari vous a dit le contraire ?

Mme. BURLET.

Apparemment que ton mari futur
A crû la choſe, & n'a pas l'œil bien ſûr ?
N'avez-vous pas ici conté vous-même,
Qu'un beau garçon . . .

DORFISE.

L'extravagance extrême !
Qui ? moi ? jamais ? moi ? je vous aurais dit . . .
A ce point-là j'aurais perdu l'eſprit ?
Ah ! ma couſine, écoutez, prenez garde ;
Quand de léger la langue ſe hazarde
A débiter des diſcours médiſans,
Calomnieux, inventés, outrageans,
On s'en répent bien ſouvent dans la vie.

Mme. BURLET.

Il eſt bon là ! moi je te calomnie ?

DORFISE.

Aſſûrément, & je vous jure ici . . .

Mme. BURLET.

Ne jure pas.

DORFISE.

Si fait, je jure.

Mme. BURLET.

Eh fi !
Va, mon enfant, de toute cette hiſtoire
Je ne croirai que ce qu'il faudra croire.
Prends un mari, deux même, ſi tu veux,
Et trompe-les, bien ou mal, tous les deux.

Fai-moi passer des garçons pour des filles ;
Avec cela gouverne vingt familles,
Et donne-toi pour personne de bien ;
Tien : tout cela ne m'embarrasse en rien.
J'admire fort ta sagesse profonde :
Tu mets ta gloire à tromper tout le monde ;
Je mets la mienne à m'en bien divertir ;
Et sans tromper, je vis pour mon plaisir.
Adieu, mon cœur, ma mondaine faiblesse
Baise les mains à ta haute sagesse.

SCENE X.

DORFISE, COLLETTE.

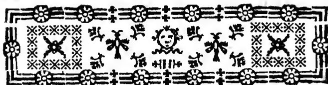
DORFISE.

La folle va me décrier par-tout.
Ah ! mon honneur, mon esprit sont à bout.
A mes dépens les libertins vont rire ;
Je vois Dorfise un plastron de satyre ;
Mon nom niché dans cent couplets malins,
Aux chansonniers va fournir des refrains.
Monsieur Blanford croira la médisance,
L'autre futur en va prendre vengeance.
Comment plâtrer ce scandale affligeant ?
En un seul jour deux époux, un amant ;
Ah que du trouble, & que d'inquiétude !
Qu'il faut souffrir quand on veut être prude !
Et que sans craindre, & sans affecter rien,
Il vaudrait mieux être femme de bien !
Allons ; un jour nous tâcherons de l'être.

COLLETTE.

Allons, tâchons du moins de le paraître.
C'est bien assez, quand on fait ce qu'on peut.
N'est pas toujours femme de bien qui veut.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.



SCENE PREMIERE.

DORFISE, COLLETTE.

DORFISE.

SAns doute on a conjuré ma ruine.
Si je pouvais revoir ce jeune Adine!
Il eſt ſi doux, ſi ſage, ſi diſcret!
Il me dirait ce qu'on dit, ce qu'on fait:
On pourrait prendre avec lui des meſures,
Qui rendraient bien mes affaires plus ſûres.
Hélas! que faire?

COLLETTE.

Eh bien, il le faut voir,
Honnêtement lui parler.

DORFISE.

Vers le ſoir.
Chére Collette, ah! s'il ſe pouvait faire,
Qu'un bon ſuccès couronnât ce myſtére!
Si je pouvais conſerver prudemment
Toute ma gloire, & garder mon amant!
Hélas! qu'au moins un des deux me demeure.

COLLETTE.

Un d'eux ſuffit.

DORFISE.

Mais as-tu tout-à-l'heure

Recommandé qu'ici le Chevalier
Avec grand bruit vînt en particulier ?

COLLETTE.

Il va venir ; il eſt toujours le même,
Et prêt à tout ; car il croit qu'il vous aime.

DORFISE.

Il peut m'aider ; le ſage en ſes deſſeins
Se ſert des fous, pour aller à ſes fins.



SCENE II.

DORFISE, Le Chev. MONDOR, COLLETTE.

DORFISE.

VEnez, venez ; j'ai deux mots à vous dire.

Le Chevalier MONDOR.

Je ſuis ſoumis, Madame, à votre empire,
Votre captif, & votre Chevalier.
Faut-il pour vous battailler, ferrailler ?
Malgré votre ame à mes déſirs revêche,
Me voilà prêt, parlez, je me dépêche.

DORFISE.

Eſt-il bien vrai, que j'ai ſû vous charmer ?
Et m'aimez-vous, là, comme il faut aimer ?

Le Chevalier MONDOR.

Oui, mais ceſſez d'être ſi reſpectable.
La beauté plaît ; mais je la veux traitable.
Trop de vertu ſert à faire enrager :
Et mon plaiſir c'eſt de vous corriger.

DORFISE.

Que penſez-vous de notre jeune Adine ?

Le Chevalier MONDOR.

Moi ! rien, je ſuis raſſûré par ſa mine.

Hercule, & Mars n'ont jamais à vingt ans
Pû redouter des Adonis enfans.

DORFISE.

Vous me plaisez par cette confiance ;
Vous en aurez la juste récompense.
Peut-être, on dit, qu'en un secret lien
Je suis entrée : il faut n'en croire rien.
De cent amans lorgnée, & fatiguée,
Vous seul enfin, vous m'avez subjuguée.

Le Chevalier MONDOR.

Je m'en doutais.

DORFISE.

Je veux, par de saints nœuds,
Vous rendre sage, & qui plus est, heureux.

Le Chevalier MONDOR.

Heureux! Allons, c'est assez, la sagesse
Ne me va pas ; mais notre bonheur presse.

DORFISE.

D'abord j'exige un service de vous.

Le Chevalier MONDOR.

Fort bien, parlez tout franc à votre époux.

DORFISE.

Il faut ce soir, mon très-cher, faire en sorte,
Que la cohuë aille ailleurs qu'à ma porte ;
Que ce Blanford, si fier, & si chagrin,
Et ma cousine, & son fat de Darmin ;
Et leurs parens, & leur folle sequelle,
De tout le soir ne troublent ma cervelle.
Puis à minuit un Notaire sera
Dans mon alcove, & notre hymen fera ;
Vous y viendrez par une fausse porte,
Mais point avant.

Le Chevalier MONDOR.

Le plaisir me transporte.
Du Sieur Blanford que je me moquerai !
Qu'il sera sot ! Que je l'atterrerai !
Que de brocards !

DORFISE.

Au moins ſous ma fenêtre
Avant minuit gardez-vous de paraître.
Allez-vous-en, partez, ſoyez diſcret.

Le Chevalier MONDOR.

Ah, ſi Blanford ſavait ce grand ſecret!

DORFISE.

Mon Dieu! ſortez, on pourrait nous ſurprendre.

Le Chevalier MONDOR.

Adieu, ma femme.

DORFISE.

Adieu.

Le Chevalier MONDOR.

Je vais attendre
L'heure de voir, par un charmant retour,
La pruderie immolée à l'amour.



SCENE III.

DORFISE, COLLETTE.

COLLETTE.

A Vos deſſeins je ne puis rien comprendre;
C'eſt une énigme.

DORFISE.

Eh bien! tu vas l'entendre.
J'ai fait promettre à ce beau Chevalier
De taire tout, il va tout publier.
C'en eſt aſſez. Sa voix me juſtifie.
Blanford croira que tout eſt calomnie;
Il ne verra rien de la vérité;
Ce jour au moins, je ſuis en ſûreté;
Et dès demain, ſi le ſuccès couronne
Mes bons deſſeins, je ne craindrai perſonne.

COLLETTE.

Vous m'enchantez ; mais vous m'épouvantez ;
Ces piéges-là sont-ils bien ajustés ?
Craignez-vous point de vous laisser surprendre
Dans les filets que vos mains savent tendre ?
Prenez-y garde.

DORFISE.

Hélas ! Collette ! hélas !
Qu'un seul faux-pas entraîne de faux-pas !
De faute en faute on se fourvoye, on glisse,
On se raccroche, on tombe au précipice ;
La tête tourne ; on ne sait où l'on va.
Mais j'ai toujours le jeune Adine là.
Pour l'obtenir, & pour que tout s'accorde,
Il reste encor à mon arc une corde.
Le Chevalier à minuit croit venir,
Mon jeune amant le saura prévenir.
Il faut qu'il vienne à neuf heures, Collette ;
Entens-tu bien ?

COLLETTE.

Vous serez satisfaite.

DORFISE.

On le croit fille, à son air, à son ton,
A son menton doux, lisse & sans coton.
Di-lui, qu'en fille il est bon qu'il s'habille,
Que décemment il s'introduise en fille.

COLLETTE.

Puisse le Ciel bénir vos bons desseins !

DORFISE.

Cet enfant-là calmerait mes chagrins ;
Mais le grand point, c'est que l'on imagine,
Que tout le mal vient de notre cousine ;
C'est que Blanford soit par lui convaincu ;
Qu'Adine ici pour un autre est venu ;
Qu'il soit toujours dupe de l'apparence.

COLLETTE.

Oh ! qu'il est bon à tromper ! car il pense

Tout le mal d'elle, & de vous tout le bien.
Il croit tout voir bien clair, & ne voit rien.
J'ai confirmé que c'eſt notre rieuſe,
Qui du jeune homme eſt tombée amoureuſe.

DORFISE.

Ah! c'eſt mentir tant ſoit peu; j'en convien;
C'eſt un grand mal; mais il produit un bien.



SCENE IV.

BLANFORD, DORFISE.

BLANFORD.

O Mœurs! ô tems! corruption maudite!
Elle s'eſt fait rendre déja viſite
Par cet enfant ſimple, ingénu, charmant;
Elle voulait en faire ſon amant;
Elle employait l'art des ſubtiles trames
De ces filets, où l'amour prend les ames.
Hom! la coquette!

DORFISE.

Ecoutez, après tout;
Je ne crois pas qu'elle ait juſques au bout
Oſé pouſſer cette tendre avanture;
Je ne veux point lui faire cette injure;
Il ne faut pas mal penſer du prochain.
Mais on était, me ſemble, en fort bon train.
Vous connaiſſez nos coquettes de France?

BLANFORD.

Tant!

DORFISE.

Un jeune homme, avec l'air d'innocence,
Paraît à peine; on vous le court par-tout.

BLANFORD.

Oui, la vertu plaît au vice ſur-tout.

Mais dites-moi, comment vous pouvez faire ;
Pour ſupporter gens d'un tel caractére ?

DORFISE.

Je prens la choſe aſſez patiemment.
Ce n'eſt pas tout.

BLANFORD.

Comment donc ?

DORFISE.

Oh ! vraîment,
Vous allez bien apprendre une autre hiſtoire ;
Ces étourdis prétendent faire accroire,
Qu'en tapinois j'ai moi de mon côté
De cet enfant convoité la beauté.

BLANFORD.

Vous ?

DORFISE.

Moi ; l'on dit, que je veux le ſéduire.

BLANFORD.

J'en ſuis charmé, voilà bien de quoi rire.
Qui, vous ?

DORFISE.

Moi-même, & que ce beau garçon....

BLANFORD.

Bien inventé, le tour me ſemble bon.

DORFISE.

Plus qu'on ne penſe ; on m'en donne bien d'autres.
Si vous ſaviez, quels malheurs ſont les nôtres !
On dit encor, que je dois me lier
En mariage au fou de Chevalier,
Cette nuit même.

BLANFORD.

Ah, ma chére Dorfiſe !
Plus contre vous la calomnie épuiſe
L'acier tranchant de ſes traits empeſtés,
Et plus mon cœur, épris de vos beautés,
Saura défendre une vertu ſi pure.

DORFISE.

Vous vous trompez bien fort, je vous le jure.

BLANFORD.

Non, croyez-moi, je m'y connais un peu;
Et j'aurais mis ces quatre doigts au feu,
J'aurais juré, qu'aujourd'hui la cousine
Aurait lorgné notre petit Adine.
Pour être honnête, il faut de la raison,
Quand on est fou, le cœur n'est jamais bon;
Et la vertu n'est que le bon sens même.
Je plains Darmin, je l'estime, je l'aime.
Mais il est fait pour être un peu moqué;
C'est malgré moi, qu'il s'était embarqué
Sur un vaisseau si frêle & si fragile.



SCENE V.

BLANFORD, DORFISE, DARMIN, Mme. BURLET.

Mme. BURLET.

Quoi? toujours noir, sombre, paîtri de bile,
Moralisant, grondant dans ton dépit,
Le genre humain, qui l'ignore, ou s'en rit?
Vertueux fou, fini tes soliloques.
Sui-moi: je vien d'acheter vingt breloques,
J'en ai pour toi. Vien chez le Chevalier,
Il nous attend, il doit nous fêtoyer.
J'ai demandé quelque peu de musique,
Pour dérider ton front mélancolique.
Après cela te prenant par la main,
Nous danserons jusques au lendemain.
à Dorfise.
Tu danseras, Madame la sucrée.

DORFISE.

Moderez-vous, cervelle évaporée ;
Un tel propos ne peut me convenir,
Et de tantôt il faut vous souvenir.

Mme. BURLET.

Bon ! laisse-là ton tantôt, tout s'oublie.
Point de mémoire est ma Philosophie.

DORFISE *à Blanford.*

Vous l'entendez, vous voyez si j'ai tort.
Adieu, Monsieur, le scandale est trop fort.
Je me retire.

BLANFORD.

Eh, demeurez, Madame !

DORFISE.

Non, voyez-vous ? tout cela perce l'ame.
L'honneur...

Mme. BURLET.

Mon Dieu ! parle-nous moins d'honneur ;
Et sois honnête.

Dorfise sort.

DARMIN *à Mme. Burlet.*

Elle a de la douleur.
L'ami Blanford fait déja quelque chose.

Mme. BURLET.

Oh, comme il faut que tout le monde cause !
Darmin & moi nous n'en avons dit rien,
Nous nous taisions.

BLANFORD.

Vraîment, je le croi bien ;
Oseriez-vous me faire confidence
De tels excès, de telle extravagance ?

DARMIN.

Non, ce serait vous navrer de douleur.

Mme. BURLET.

Nous connaissons trop bien ta belle humeu
Sans en vouloir épaissir les nuages,
En te bridant le nés de tes outrages.

BLANFORD.

Mourez de honte, allez, & cachez-vous.

Mme. BURLET.

Comment? pourquoi? fallait-il entre nous
Venir troubler le repos de ta vie,
Couvrir tout haut Dorfife d'infamie,
Et préfenter aux railleurs dangereux
De ton affront le plaifir fcandaleux?
Tien; je fuis vive, & franche & familiére.
Mais je fuis bonne, & jamais tracaffiére.
Je te verrais par ton ami trompé,
Et comme il faut par ta femme dupé,
Je t'entendrais chanfonner par la ville,
J'aurais cent fois chanté ton vaudeville,
Que rien par moi tu n'apprendrais jamais.
J'ai deux grands buts, le plaifir & la paix.
Je fuis, je hais, prefque autant que je m'aime,
Les faux rapports, & les vrais, tout de même.
Vivons pour nous; va, bien fot eft celui
Qui fait fon mal des fottifes d'autrui.

BLANFORD.

Et ce n'eft pas d'autrui, tête légére,
Dont il s'agit, c'eft votre propre affaire;
C'eft vous.

Mme. BURLET.

Moi?

BLANFORD.

Vous, qui fans refpecter rien,
Avez féduit un jeune homme de bien;
Vous, qui voulez mettre encor fur Dorfife,
Cette effroyable & honteufe fottife.

Mme. BURLET.

Le trait eft bon; je ne m'attendais pas,
Je te l'avouë, à de pareils éclats.
Quoi! c'eft donc moi, qui tantôt?...

BLANFORD.

Oui, vous-même.

Mme. BURLET.

Avec Adine ?...

BLANFORD.

Oui.

Mme. BURLET.

C'eſt donc moi qui l'aime ?

BLANFORD.

Aſſûrément.

Mme. BURLET.

Qui dans mon cabinet
L'avais caché ?

BLANFORD.

Certes, le fait eſt net.

Mme. BURLET.

Fort bien ! voilà de très-belles penſées ;
Je les admire ; elles ſont fort ſenſées.
Ma foi, tu joins, mon cher homme entêté,
Le ridicule avec la probité.
Il me paraît que ta triſte cervelle
De Don Quichotte a ſuivi le modéle ;
Très-honnête-homme, inſtruit, brave, ſavant,
Mais dans un point toujours extravagant ;
Garde-toi bien de devenir plus ſage :
On y perdrait, ce ſerait grand dommage :
L'extravagance a ſon mérite. Adieu.
Venez, Darmin.



SCENE VI.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

NOn, demeurez, morbleu !
J'ai votre honneur à cœur, & j'en enrage !

Il faut quitter cette fourbe volage,
De ses filets retirer votre foi,
La mépriser, ou bien rompre avec moi.

DARMIN.

Le choix est triste; & mon cœur vous confesse,
Qu'il aime fort son ami, sa maîtresse.
Mais se peut-il que votre esprit chagrin
Juge toujours si mal du cœur humain?
Voyez-vous pas qu'une femme hardie
Tissut le fil de cette perfidie,
Qu'elle vous trompe, & de son propre affront
Veut à vos yeux flétrir un autre front?

BLANFORD.

Voyez-vous pas, homme à cervelle creuse,
Qu'une insensée, & fausse, & scandaleuse,
Vous a choisi pour être son plastron,
Que vous gobez comme un sot l'hameçon;
Qu'elle veut voir jusqu'où sa tyrannie
Peut s'exercer sur votre plat génie?

DARMIN.

Tout plat qu'il est, daignez interroger
Le seul témoin par qui l'on peut juger.
J'ai fait venir ici le jeune Adine,
Il vous dira le fait.

BLANFORD.

Bon, je devine,
Que la friponne aura, par son caquet,
Très-bien sifflé son jeune perroquet.
Qu'il vienne un peu, qu'il vienne me séduire!
Je ne croirai rien de ce qu'il va dire.
Je vois de loin, je vois que vous cherchez,
Avec le jeu de cent ressorts cachés,
A dénigrer, à perdre ma maîtresse,
Pour me donner je ne sai quelle niéce,
Dont vous m'avez tant vanté les attraits;
Mais touchez-là, j'y renonce à jamais.

DARMIN.

Soit, mais je plains votre excès d'imprudence ;
D'une perfide essuyer l'inconstance,
N'est pas sans doute un cas bien affligeant;
Mais c'est un mal de perdre son argent.
C'est là le point. Bartolin, ce brave homme,
A-t'il enfin restitué la somme ?

BLANFORD.

Que vous importe ?

DARMIN.

Ah ! pardon, je croyais,
Qu'il m'importait. J'ai tort, je me trompais.
Adine vient ; pour moi, je me retire ;
Par lui du moins tâchez de vous instruire.
Si c'est de lui que vous vous défiez,
Vous avez tort plus que vous ne croyez ;
C'est un cœur noble, & vous pourrez connaître,
Qu'il n'était pas ce qu'il a pû paraître.



SCENE VII.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

OU ais ! les voilà fortement acharnés
A me vouloir conduire par le nés.
Oh que Dorsise est bien d'une autre espèce !
Elle se taît, en proie à sa tristesse,
Sans affecter un air trop empressé,
Trop confiant, & trop embarrassé ;
Elle me fuit, elle est dans sa retraite ;
Et c'est ainsi que l'innocence est faite.
Or ça, jeune homme, avec sincérité,
De point en point dites la vérité ;

Vous m'êtes cher, & la belle nature
Paraît en vous incorruptible & pure.
Mes vœux ne vont qu'à vous rendre parfait ;
N'abusez point de ce penchant secret.
Si vous m'aimez, songez bien, je vous prie,
Qu'il s'agit là du bonheur de ma vie.

ADINE.

Oui, je vous aime, oui, oui, je vous promets ;
Que je ne veux vous abuser jamais.

BLANFORD.

J'en suis charmé. Mais dites-moi de grace,
Ce qui s'est fait, & tout ce qui se passe.

ADINE.

D'abord Dorsise...

BLANFORD.

Alte-là, mon mignon,
C'est sa cousine ; avouez-le-moi.

ADINE.

Non.

BLANFORD.

Eh bien, voyons.

ADINE.

Dorsise à sa toilette
M'a fait venir par la porte secrette.

BLANFORD.

Mais ce n'est pas pour Dorsise.

ADINE.

Si fait.

BLANFORD.

C'est de la part de Madame Burlet.

ADINE.

Eh non, Monsieur, je vous dis que Dorsise
S'était pour moi de bienveillance éprise.

BLANFORD.

Petit fripon !

ADINE.

L'excès de ses bontés

Etait tout neuf à mes sens agités.
Un tel amour n'eft pas fait pour me plaire ;
Je ne fentais qu'une jufte colére ;
Je m'indignais, Monfieur, avec raifon,
Et de fa flâme, & de fa trahifon ;
Et je difais, que fi j'étais comme elle,
Affûrément je ferais plus fidelle.

BLANFORD.

Ah le pendard ! comme on a préparé
De fes difcours le poifon trop fucré !
Eh bien, après ?

ADINE.

Eh bien, fon éloquence
Déja prenait un peu de véhémence.
Soudain, Monfieur, elle jette un grand cri :
On heurte, on entre, & c'était fon mari.

BLANFORD.

Son mari ? bon ! quels fots contes j'écoute !
C'était ce fou de Chevalier fans doute.

ADINE.

Oh non, c'était un véritable époux ;
Car il était bien brutal, bien jaloux ;
Il menaçait d'affaffiner fa femme ;
Il la nommait fauffe, perfide, infame.
Il prétendait me tuer auffi moi,
Sans que je fuffe, hélas, trop bien pourquoi.
Il m'a fallu conjurer fa furie,
A deux genoux, de me fauver la vie ;
J'en tremble encor de peur.

BLANFORD.

Eh le poltron !
Et ce mari, voyons quel eft fon nom ?

ADINE.

Oh : je l'ignore.

BLANFORD.

Oh, la bonne impofture !
Ça, peignez-moi, s'il fe peut, fa figure.

ADINE.

Mais il me semble, autant que l'a permis
L'horrible effroi, qui troublait mes esprits,
Que c'est un homme à fort méchante mine,
Gros, court, basset, nés camard, large échine;
Le dos en voute, un teint jaune & tanné,
Un soucil gris, un œil de vrai damné.

BLANFORD.

Le beau portrait! qui puis-je y reconnaître?
Jaune, tanné, gris, gros, court, qui peut-ce être?
En vérité, vous vous moquez de moi.

ADINE.

Eprouvez donc; Monsieur, ma bonne foi.
Je vous apprens que la même personne
Ce soir chez elle un rendez-vous me donne.

BLANFORD.

Un rendez-vous chez Madame Burlet?

ADINE.

Eh non; jamais ne serez-vous au fait?

BLANFORD.

Quoi, chez Madame?

ADINE.

Oui.

BLANFORD.

Chez elle?

ADINE.

Oui, vous dis-je.

BLANFORD.

Que cette intrigue, & m'étonne, & m'afflige!
Un rendez-vous? Dorfise, vous, ce soir?

ADINE.

Si vous voulez, vous y pourrez me voir,
Ce même soir sous un habit de fille,
Qu'elle m'envoye, & duquel je m'habille.
Par l'huis secret je dois être introduit
Chez cet objet, dont l'amour vous séduit,
Chez cet objet si fidéle, & si sage.

BLANFORD.

Ceci commence à me remplir de rage ;
Et j'apperçois, d'un ou d'autre côté,
Toute l'horreur de la déloyauté.
Ne mens-tu point ?

ADINE.

Mon ame mal connuë
Pour vous, Monsieur, se sent trop prévenuë,
Pour s'écarter de la sincérité.
Votre cœur noble aime la vérité,
Je l'aime en vous, & je lui suis fidéle.

BLANFORD.

Ah le flâteur !

ADINE.

Doutez-vous de mon zéle ?

BLANFORD.

Ouf...



SCENE VIII.

BLANFORD, ADINE, le Chevalier MONDOR.

Le Chevalier MONDOR.

ALlons donc ; peux-tu faire languir
Nos conviés, & l'heure du plaisir ?
Tu n'eus jamais, dans ta mélancolie,
Plus de besoin de bonne compagnie.
Console-toi ; tes affaires vont mal ;
Tu n'es pas fait pour être mon rival.
Je t'ai bien dit que j'aurais la victoire ;
Je l'ai, mon cher, & sans beaucoup de gloire.

BLANFORD.

Que penses-tu m'apprendre ?

Le Chevalier MONDOR.

Oh, presque rien ;

Nous épousons ta maîtresse.

BLANFORD.

Ah fort bien!

Nous le savions.

Le Chevalier MONDOR.

Quoi, tu sais qu'un Notaire . . .

BLANFORD.

Oui, je le sais. Il ne m'importe guére.
Je connais tout le complot ; se peut-il
Qu'on en ait pû si mal ourdir le fil ?

au petit Adine.

Ce rendez-vous, quand il serait possible,
Avec le vôtre est tout incompatible.
Ai-je raison ? parle, en es-tu frappé ?
Tu me trompais, ou l'on t'avait trompé.
Je te crois bon, ton cœur sans artifice
Est apprentif dans l'école du vice.
Un esprit simple, un cœur neuf & trop bon,
Est un outil dont se sert un fripon.
N'es-tu venu, cruel, que pour me nuire ?

ADINE.

Ah ! c'en n'est trop ; gardez-vous de détruire,
Par votre humeur, & votre vain courroux,
Cette pitié qui parle encor pour vous.
C'est elle seule à présent qui m'arrête ;
N'écoutez rien, faites à votre tête.
Dans vos chagrins noblement affermi,
Soupçonnez bien quiconque est votre ami ;
Croyez sur-tout quiconque vous abuse,
Que votre humeur & m'outrage, & m'accuse ;
Mais apprenez à respecter un cœur,
Qui n'est pour vous ni trompé ni trompeur.

Le Chevalier MONDOR.

En tiens-tu ? là ! le dépit te suffoque ;
Jusqu'aux enfans, chacun de toi se moque.

Devien plus ſage ; il faut tout oublier
Dans le vin Grec, où je vai te noyer.
Vien, bel enfant !



SCENE IX.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

Demeure encor, Adine ;
Tu m'as ému, ta douleur me chagrine.
Je ſai que j'ai ſouvent un peu d'humeur ;
Mais tu connais tout le fond de mon cœur.
Il eſt né juſte, il n'eſt que trop ſenſible.
Tu vois quel eſt mon embarras horrible.
Aurais-tu bien le plaiſir malfaiſant,
De t'égayer à croître mon tourment ?
Parle-moi vrai, mon fils, je t'en conjure.

ADINE.

Vous-êtes bon, mon ame eſt auſſi pure.
Je n'ai jamais connu juſqu'à préſent,
Je l'avoûrai, qu'un ſeul déguiſement ;
Mais ſi mon cœur en un point ſe déguiſe,
Je ne mens pas ſur vous, & ſur Dorſiſe ;
Je plains l'amour qui ſur vos yeux diſtraits
Mit dès long-tems un bandeau trop épais ;
Et je ſens bien que l'amour peut ſéduire.
Sur tout ceci tâchez de vous inſtruire ;
C'eſt l'amour ſeul qui doit tout réparer ;
Il vous aveugle, il doit vous éclairer.

Elle ſort.

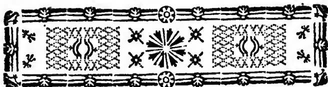
BLANFORD *ſeul.*

Que veut-il dire, & quel eſt ce myſtére ?
Il faut, dit-il, que l'amour ſeul m'éclaire ;

Il se déguise ; il ne ment point ; ma foi,
C'est un complot, pour se moquer de moi.
Le Chevalier, Darmin, & ma cousine,
Et Bartolin, & le petit Adine,
Dortise enfin, & Collette, & mon cœur,
Le monde entier redoublent mon humeur.
Monde maudit, qu'à bon droit je méprise,
Ramas confus de fourbe & de sottise,
S'il faut opter, si dans ce tourbillon
Il faut choisir d'être dupe ou fripon,
Mon choix est fait, je bénis mon partage ;
Ciel, ren-moi dupe, & ren-moi juste & sage.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BLANFORD *seul.*

QUe devenir ? où sera mon asyle ?
Tous les chagrins m'arrivent à la file.
Je vai sur mer, un pirate maudit
Livre combat, & mon vaisseau périt.
Je viens sur terre, on me dit qu'un ingrate,
Que j'adorais, est cent fois plus pirate.
Une cassette est mon unique espoir;
Un Bartolin doit la rendre ce soir;
Ce Bartolin promet, remet, différe;
Serait-ce encor un troisiéme corsaire?
J'attens Adine, afin de savoir tout;
Il ne vient point. Chacun me pousse à bout,
Chacun me fuit; voilà le fruit, peut-être,
De cette humeur dont je ne fus pas maître,
Qui me rendait difficile en amis,
Et confiant pour mes seuls ennemis.
S'il est ainsi, j'ai bien tort, je l'avouë;
Bien justement la fortune me jouë.
A quoi me sert ma triste probité,
Qu'à mieux sentir que j'ai tout mérité?
Quoi, cet enfant ne vient point?

SCENE



SCENE II.

BLANFORD, Madame BURLET *passant sur le Théâtre.*

BLANFORD *l'arrêtant.*

Ah! Madame,
Daignez calmer l'orage de mon ame;
Un mot de grace, un moment de loisir.
Où courez-vous?

Mme. BURLET.

Souper, me rejouir;
Je suis pressée.

BLANFORD.

Ah! j'ai dû vous déplaire;
Mais oubliez votre juste colére.
Pardonnez.

Mme. BURLET *en riant.*

Bon! loin de me courroucer,
J'ai pardonné déja sans y penser.

BLANFORD.

Elle est trop bonne; eh bien, qu'à ma tristesse
Votre humeur gaye un moment s'intéresse?

Mme. BURLET.

Va, j'ai gaîment pour toi de l'amitié,
Beaucoup d'estime, & beaucoup de pitié.

BLANFORD.

Vous plaindriez le destin qui m'outrage.

Mme. BURLET.

Ton destin, oui; ton humeur davantage.

BLANFORD.

Vous êtes vraye, au moins; la bonne foi,
Vous le savez, a des charmes pour moi.

Parlez, Darmin n'aurait-t'il qu'un faux zéle ?
Me trompe-t'il ? eſt-il ami fidéle ?

Mme. BURLET.

Tien, Darmin t'aime, & Darmin dans ſon cœur
A tes vertus, avec plus de douceur.

BLANFORD.

Et Bartolin ?

Mme. BURLET.

Tu veux que je réponde
De Bartolin, du cœur de tout le monde ;
Il eſt, je penſe, un honnête Caiſſier.
Pourquoi de lui veux-tu te défier ?
C'eſt ton ami, c'eſt l'ami de Dorfiſe.

BLANFORD.

Dorfiſe ! mais parlez avec franchiſe ;
Se pourrait-il que Dorfiſe en un jour
Pour un enfant eût trahi tant d'amour ?
Et que veut dire encor en cette affaire
Ce Chevalier qui parle de Notaire ?
Le bruit public eſt qu'il va l'épouſer.

Mme. BURLET.

Les bruits publics doivent ſe mépriſer.

BLANFORD.

Je ſors encor à l'inſtant de chez elle ;
Elle m'a fait ſerment d'être fidelle.
Elle a pleuré .... l'amour & la douleur
Sont dans ſes yeux, démentent-ils ſon cœur ?
Eſt-elle fauſſe ? & notre jeune Adine ...
Quoi, vous riez ?

Mme. BURLET.

Oui, je ris de ta mine ;
Raſſûre-toi. Va, pour cet enfant-là,
Croi que jamais on ne te quittera,
Sois-en très-ſûr. La choſe eſt impoſſible.

BLANFORD.

Ah ! vous calmez mon ame trop ſenſible ;
Le Chevalier n'en trouble point la paix ;

Dorfife m'aime, & je l'aime à jamais.
Mme. BURLET.
A jamais ! c'eſt beaucoup.
BLANFORD.
Mais ſi l'on m'aime ?
Adine eſt donc d'une impudence extrême.
Il calomnie, & le petit fripon
A donc le cœur le plus gâté.
Mme. BURLET.
Lui ? non.
Il a le cœur charmant, & la Nature
A mis dans lui la candeur la plus pure;
Compte ſur lui.
BLANFORD.
Quels diſcours ſont-ce là ?
Vous vous moquez.
Mme. BURLET.
Je dis vrai.
BLANFORD.
Me voilà
Plus enfoncé dans mon incertitude;
Vous vous jouez de mon inquiétude;
Vous vous plaiſez à déchirer mon cœur.
Dorfiſe ou lui m'outrage avec noirceur;
Convenez-en. L'un des deux eſt un traître;
Répondez donc.
Mme. BURLET *en riant.*
Cela pourrait bien être.
BLANFORD.
S'il eſt ainſi, vous voyez quels éclats.
Mme. BURLET.
Oh! mais auſſi cela peut n'être pas;
Je n'accuſe perſonne.
BLANFORD.
Hom! que j'enrage!
Mme. BURLET.
N'enrage point, ſois moins triſte & plus ſage.

Tien, veux-tu prendre un parti qui ſoit ſûr ?

BLANFORD.

Oui.

Mme. BURLET.

Laiſſe là tout ce complot obſcur ;
Point d'examen, point de tracaſſerie ;
Tourne avec moi tout en plaiſanterie ;
Pren ton argent chez Monſieur Bartolin ;
Vis avec nous uniment, ſans chagrin.
N'approfondit jamais rien dans la vie,
Et gliſſe-moi ſur la ſuperficie ;
Connai le monde, & ſai le tolérer ;
Pour en jouïr il le faut effleurer.
Tu me traitais de cervelle légére :
Mais ſouvien-toi que la ſolide affaire,
La ſeule ici qu'on doit approfondir,
C'eſt d'être heureux, & d'avoir du plaiſir.



SCENE III.

BLANFORD *ſeul.*

ETre heureux ! moi ! le conſeil eſt utile ;
Dirait-on pas que la choſe eſt facile ?
Ce n'eſt qu'un rien, & l'on a qu'à vouloir.
Ah ! ſi la choſe était en mon pouvoir !
Et pourquoi non ? dans quelle gêne extrême
Je me ſuis mis pour m'outrager moi-même !
Quoi ! cet enfant, Darmin, le Chevalier,
Par leurs diſcours auront pû m'effrayer ?
Non, non ; ſuivons le conſeil que me donne
Cette couſine ; elle eſt folle, mais bonne.
Elle a rendu gloire à la vérité.
Dorfiſe m'aime, on eſt en ſûreté.
Je ne veux plus rien voir, ni rien entendre.
Par cet Adine on voulait me ſurprendre,

Pour m'éblouïr, & pour me gouverner.
Dans ces filets je ne veux point donner.
Darmin toujours est coëffé de sa niéce.
Que je la hais ! mais quelle étrange espéce . . .
Adine paraît dans le fond du Théâtre.
Le voici donc ce malheureux enfant,
Qui cause ici tant de déchaînement ?
On le prendrait, je crois, pour une fille.
Sous ces habits que sa mine est gentille !
Jamais, ma foi, je ne m'étais douté,
Qu'il pût avoir cette fleur de beauté ;
Il n'a point l'air gêné dans sa parure,
Et son visage est fait pour sa coëffure.



SCENE IV.

BLANFORD, ADINE.

ADINE *en habit de fille.*

EH bien, Monsieur, je suis tout ajusté,
Et vous saurez bientôt la vérité.

BLANFORD.

Je ne veux plus rien savoir de ma vie.
C'en est assez. Laissez-moi, je vous prie.
J'ai depuis peu changé de sentiment ;
Je n'aime point tout ce déguisement.
Ne vous mêlez jamais de cette affaire,
Et reprenez votre habit ordinaire.

ADINE.

Qu'entens-je, hélas ! je m'apperçois enfin
Que je ne puis changer votre destin,
Ni votre cœur ; votre ame inaltérable
Ne connaît point la douleur qui m'accable ;
Vous en saurez les funestes effets ;
Je me retire. Adieu donc pour jamais.

BLANFORD.

Mais quels accens ! d'où viennent tes allarmes ?
Il eſt outré. Je voi couler ſes larmes.
Que prétend-il ? parlez, quel intérêt
Avez-vous donc à ce qui me déplaît ?

ADINE.

Mon intérêt, Monſieur, était le vôtre ;
Juſqu'à préſent je n'en connus point d'autre ;
Je vois quel eſt tout l'excès de mon tort ;
Pour vous ſervir je faiſais un effort ;
Mais ce n'eſt pas le premier.

BLANFORD.

L'innocence
De ſon maintien, ſa modeſte aſſûrance,
Son ton, ſa voix, ſon ingénuité,
Me font pencher preſque de ſon côté.
Mais cependant, tu vois, l'heure ſe paſſe,
Où ce projet plein de fourbe & d'audace
Devait, dis-tu, ſous me yeux s'accomplir.

ADINE.

Auſſi j'entens une porte s'ouvrir.
Voici l'endroit, voici le moment même,
Où vous auriez pû ſavoir qui vous aime.

BLANFORD.

Eſt-il poſſible ? eſt-il vrai ? juſte Dieu !

ADINE *finement.*

Il me paraît très-poſſible.

BLANFORD.

En ce lieu
Demeurez donc ; quoi tant de fourberie !
Dorfiſe ! non . . .

ADINE.

Taiſez-vous, je vous prie.
Paix, attendez, j'entens un peu de bruit ;
On vient vers nous ; j'ai peur, car il fait nuit.

BLANFORD.

N'ayez point peur.

ADINE.

Gardez donc le silence ;
Voici quelqu'un sûrement, qui s'avance.

****

SCENE V.

ADINE, BLANFORD *d'un côté* ; DORFISE *de l'autre.*

Le Théâtre représente une nuit.

DORFISE.

J'Entens, je croi, la voix de mon amant.
Qu'il est exact ! Ah ! quel enfant charmant !

ADINE.

Chut.

DORFISE.

Chut, c'est vous ?

ADINE.

Oui, c'est moi dont le zéle
Pour ce que j'aime est à jamais fidéle.
C'est moi, qui veux lui prouver en ce jour,
Qu'il me devait un plus tendre retour.

DORFISE.

Ah ! je ne puis en donner un plus tendre ;
Pardonnez-moi, si je vous fais attendre ;
Mais Bartolin, que je n'attendais pas,
Dans le logis se proméne à grands pas.
Il semble encor que quelque jalousie,
Malgré mes soins, trouble sa fantaisie.

ADINE.

Peut-être il craint de voir ici Blanford ;
C'est un rival bien dangereux.

DORFISE.

D'accord.

Hélas ! mon fils, je me voi bien à plaindre.
Tout à la fois il me faut ici craindre
Monsieur Blanford, & mon maudit mari.
Lequel des deux est de moi plus haï ?
Mon cœur l'ignore; & dans mon trouble extrême,
Je ne sai rien, si-non que je vous aime.

ADINE.

Vous haïssez Blanford, là, tout de bon ?

DORFISE.

La crainte enfin produit l'aversion.

ADINE *finement.*

Et l'autre époux ?

DORFISE.

A lui rien ne m'engage.

BLANFORD.

Que je voudrais ! . . .

ADINE *bas allant vers lui.*

Paix donc !

DORFISE.

En femme sage
J'ai consulté sur le contrat dressé,
Il est cassable ; ah qu'il sera cassé !
Qu'un autre hymen flâte mon espérance !

ADINE.

Quoi m'épouser ?

DORFISE.

Je veux qu'avec prudence
Secrétement nous partions tous les deux,
Pour éviter un éclat scandaleux,
Et que bientôt, quand d'ici je m'éloigne,
Un lien sûr & bien serré nous joigne,
Un nœud sacré durable autant que doux.

ADINE.

Durable ! allons ! mais de quoi vivrons-nous ?

DORFISE.

Vous me charmez par cette prévoyance ;
Ce qui me plaît en vous c'est la prudence.

Apprenez

Apprenez donc que ce guerrier Blanford,
Héros en mer, en affaire un butor,
Quand de Marseille il quitta les Pénates,
Pour attaquer de Maroc les Pirates,
M'a mis en main très-cordialement
Son cœur, sa foi, ses bijoux, son argent;
Comme je suis non moins neuve en affaire,
L'autre mari s'en fit dépositaire.
Je vai reprendre & les bijoux & l'or,
Nous en allons aider Monsieur Blanford:
C'est un bon homme, il est juste qu'il vive;
Partageons vîte, & gardons qu'on nous suive.

ADINE.

Et que dira le monde?

DORFISE.

Ah! ses éclats
M'ont fait trembler lorsque je n'aimais pas.
Je l'ai trop craint, à présent je le brave;
C'est de vous seul que je veux être esclave.

ADINE.

Hélas! de moi?

DORFISE.

Je m'en vai sourdement
Chercher ce coffre à tous deux important.
Attens ici, je revole sur l'heure.

SCENE VI.

BLANFORD, ADINE.

ADINE.

QU'en dites-vous! eh bien, là?

BLANFORD.

Que je meure,

S'il fut jamais un tour plus déloyal ;
Plus enragé, plus noir, plus infernal ;
Et cependant admirez, jeune Adine,
Comme à jamais dans nos ames domine
Ce vif instinct, ce cri de la vertu,
Qui parle encor dans un cœur corrompu.

ADINE.

Comment ?

BLANFORD.

Tu vois, que la perfidie n'ose
Me voler tout, & me rend quelque chose.

ADINE *avec un ton ironique.*

Oui, vous devez bien l'en remercier ;
N'avez-vous pas encor à confier
Quelque cassette à cette honnête prude ?

BLANFORD.

Ah ! pren pitié d'une peine si rude ;
Ne tourne point le poignard dans mon cœur.

ADINE.

Je ne voulais que le guérir, Monsieur.
Mais à vos yeux est-elle encor jolie ?

BLANFORD.

Ah ! qu'elle est laide après sa perfidie !

ADINE.

Si tout ceci peut pour vous prospérer,
De ses filets si je peux vous tirer,
Puis-je espérer qu'en détestant ses vices,
Votre vertu chérira mes services ?

BLANFORD.

Aimable enfant, soyez sûr que mon cœur
Croit voir son fils & son libérateur ;
Je vous admire, & le Ciel qui m'éclaire,
Semble m'offrir mon Ange tutélaire
Ah ! de mon bien la moitié pour le moins,
N'est qu'un vil prix au-dessous de vos soins.

ADINE.

Vous ne pouvez à présent trop entendre,

Quel est le prix auquel je dois prétendre.
Mais votre cœur pourra-t'il refuser
Ce que Darmin viendra vous proposer ?

BLANFORD.

Ce que j'entens semble éclairer mon ame,
Et la percer avec des traits de flâme.
Ah ! de quel nom dois-je vous appeller ?
Quoi, votre sort ainsi s'est pû voiler ?
Quoi, j'aurais pû toujours vous méconnaître,
Et vous seriez ce que vous semblez être ?

ADINE *en riant.*

Qui que je sois, de grace, taisez-vous ;
J'entens Dorsise, elle revient à nous.

DORFISE *en revenant avec la cassette.*

J'ai la cassette, enfin ; l'amour propice
A secondé mon petit artifice.
Tien, mon enfant, pren vîte, & détalons.
Tiens-tu bien ?

BLANFORD *à la place d'Adine, qui lui donne la cassette.*

Oui.

DORFISE.

Le tems nous presse, allons.

SCENE VII.

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN *l'épée à la main, dans l'obscurité, courant à Adine.*

BARTOLIN.

AH ! c'en est trop, arrête, arrête, infame,
C'est bien assez de m'enlever ma femme ;
Mais pour l'argent !

ADINE *à Blanford.*

Eh ! Monsieur, je me meurs.

BLANFORD *en se battant d'une main, & en remettant la cassette à Adine de l'autre.*
Tien la cassette.



SCENE VIII.

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN, DARMIN, Mme. BURLET COLLETTE, le Chevalier MONDOR *une serviette & une bouteille à la main, des flambeaux.*

Mme. BURLET.

AH! ah! quelles clameurs!
Dieu me pardonne! on se bat.

Le Chevalier MONDOR.

Gare, gare;
Voyons un peu, d'où vient ce tintamarre?

ADINE *à Blanford.*

Hélas! Monsieur, seriez-vous point blessé?

DORFISE *toute étonnée.*

Ah!

Mme. BURLET.

Qu'est-ce donc, qu'est-ce qui s'est passé?

BLANFORD *à Bartolin qu'il a désarmé.*

Rien: c'est Monsieur, homme à vertu parfaite,
Bon trésorier, grand gardeur de cassette,
Qui me prenait, sans me manquer en rien,
Tout doucement ma maîtresse & mon bien.
Grace aux vertus de cet enfant aimable,
J'ai découvert ce complot détestable;
Il a remis ma cassette en mes mains.
à Bartolin.
Va, je te laisse à tes mauvais destins;

Pour dire plus je te laiſſe à Madame.
Mes chers amis, j'ai démaſqué leur ame.
Et ce coquin . . .

BARTOLIN *s'en allant.*

Adieu.

Le Chevalier MONDOR.

Mon rendez-vous,
Que devient-il ?

BLANFORD.

On ſe moquait de vous.

Le Chevalier MONDOR *à Blanford.*

De vous auſſi, m'eſt avis ?

BLANFORD.

De moi-même.
J'en ſuis encor dans un dépit extrême.

Le Chevalier MONDOR.

On te trompait comme un ſot.

BLANFORD.

Que d'horreur !
O pruderie ! ô comble de noirceur !

Le Chevalier MONDOR.

Eh, laiſſe-là toute la pruderie,
Et femme, & tout ; vien boire, je te prie.
Je traite ainſi tous les malheurs que j'ai.
Qui boit toujours n'eſt jamais affligé.

Mme. BURLET.

Je ſuis fâchée, entre nous, que Dorfiſe
Ait pû commettre une telle ſottiſe.
Cela pourra d'abord faire jaſer ;
Mais tout s'apaiſe, & tout doit s'apaiſer.

DARMIN.

Sortez enfin de votre inquiétude,
Et pour jamais gardez-vous d'une prude.
Savez-vous bien, mon ami, quel enfant
Vous a rendu votre honneur, votre argent,
Vous a tiré du fond du précipice,
Où vous plongeait votre aveugle caprice ?

BLANFORD *regardant Adine.*

Mais...

DARMIN.

C'est ma niéce.

BLANFORD.

O Ciel !

DARMIN.

C'est cet objet,
Qu'en vain mon zéle à vos vœux proposait,
Quand mon ami, trompé par l'infidelle,
Méprisait tout, haïssait tout pour elle.

BLANFORD.

Quoi, j'outrageais, par d'indignes refus,
Tant de beautés, de graces, de vertus !

ADINE.

Vous n'en auriez jamais eu connaissance,
Si ce hazard, mes bontés, ma constance,
N'avaient levé les voiles odieux,
Dont une ingrate avait couvert vos yeux.

DARMIN.

Vous devez tout à son amour extrême,
Votre fortune, & votre raison même.
Répondez donc, que doit-elle espérer ?
Que voulez-vous, en un mot ?

BLANFORD *en se jettant à ses genoux.*

L'adorer.

Le Chevalier MONDOR.

Ce changement est doux autant qu'étrange.
Allons, l'enfant, nous gagnons tous au change.

Fin du cinquième & dernier Acte.



NANINE,

OU

L'HOMME SANS PRÉJUGÉ,

COMEDIE EN III. ACTES,

En vers de dix Sillabes.



PRÉFACE.

Cette bagatelle fut représentée à Paris dans l'Été de 1749. parmi la foule des spectacles qu'on donne à Paris tous les ans.

Dans cette autre foule beaucoup plus nombreuse de brochures dont on est inondé, il en parut une dans ce tems-là qui mérite d'être distinguée. C'est une Dissertation ingénieuse & approfondie d'un Académicien de la Rochelle, sur cette question, qui semble partager depuis quelques années la Littérature; savoir, s'il est permis de faire des Comédies attendrissantes? Il paraît se déclarer fortement contre ce genre, dont la petite Comédie de *Naninė* tient beaucoup en quelques endroits. Il condamne avec raison tout ce qui aurait l'air d'une Tragédie bourgeoise. En effet, que ferait-ce qu'un intrigue tragique entre des hommes du commun? Ce serait seulement avilir le Cothurne; ce serait manquer à la fois l'objet de la Tragédie & de la Comédie; ce serait une espèce bâtarde, un monstre né de l'impuissance de faire une Comédie & une Tragédie véritable.

Cet Académicien judicieux blâme sur-tout les intrigues romanesques & forcées, dans ce genre de Comédie où l'on veut attendrir les spectateurs, & qu'on appelle par dérision *Comédie larmoyante*. Mais dans quel genre les intrigues

romanesques & forcées peuvent-elles être admises ? Ne sont-elles pas toujours un vice essentiel dans quelque ouvrage que ce puisse être ? Il conclut enfin en disant, que si dans une Comédie l'attendrissement peut aller quelquefois jusqu'aux larmes, il n'appartient qu'à la passion de l'amour de les faire répendre. Il n'entend pas sans doute l'amour tel qu'il est représenté dans les bonnes Tragédies, l'amour furieux, barbare, funeste, suivi de crimes & de remords; il entend l'amour naïf & tendre, qui seul est du ressort de la Comédie.

Cette réflexion en fait naître une autre, qu'on soumet au jugement des gens de lettres. C'est que dans notre Nation la Tragédie a commencé par s'approprier le langage de la Comédie. Si on y prend garde, l'amour dans beaucoup d'ouvrages, dont la terreur & la pitié devraient être l'ame, est traité comme il doit l'être en effet dans le genre comique. La galanterie, les déclarations d'amour, la coquetterie, la naïveté, la familiarité, tout cela ne se trouve que trop chez nos Héros & nos Héroïnes de Rome & de la Grèce dont nos Théâtres retentissent. De sorte qu'en effet l'amour naïf & attendrissant dans une Comédie, n'est point un larcin fait à *Melpomène*, mais c'est au contraire *Melpomène* qui depuis long-tems a pris chez nous les brodequins de *Thalie*.

Qu'on jette les yeux sur les premiéres Tragédies, qui eurent de si prodigieux succès vers le tems du Cardinal *de Richelieu*; la *Sophonisbe* de *Mairet*, la *Marianne*, *l'Amour tyrannique*, *Alcionée* : on verra que l'amour y parle toujours sur un ton aussi familier, & quelquefois aussi bas, que l'héroïsme s'y exprime avec une emphase ridicule. C'est peut-être la raison pour

laquelle notre Nation n'eut en ce tems-là aucune Comédie supportable. C'est qu'en effet le Théâtre tragique avait envahi tous les droits de l'autre. Il est même vraisemblable que cette raison détermina *Molière* à donner rarement aux amans qu'il met sur la scène, une passion vive & touchante ; il sentait que la Tragédie l'avait prévenu.

Depuis la *Sophonisbe* de *Mairet*, qui fut la premiére piéce dans laquelle on trouva quelque régularité, on avait commencé à regarder les déclarations d'amour des Héros, les réponses artificieuses & coquettes des Princesses, les peintures galantes de l'amour, comme des choses essentielles au Théâtre tragique. Il est resté des écrits de ce tems-là, dans lesquels on cite avec de grands éloges ces vers que dit *Massinissa* après la bataille de Cirthe :

J'aime plus de moitié quand je me sens aimé,
Et ma flâme s'accroît par un cœur enflâmé ;
Comme par une vague une vague s'irrite,
Un soupir amoureux par un autre s'excite.
Quand les chaînes d'hymen étreignent deux esprits,
Un plaisir doit se rendre aussi-tôt qu'il est pris.

Cette habitude de parler ainsi d'amour influa sur les meilleurs esprits ; & ceux même, dont le génie mâle & sublime était fait pour rendre en tout à la Tragédie son ancienne dignité, se laissérent entraîner à la contagion.

On vit dans les meilleures piéces,

Un malheureux visage ;
Qui d'un Chevalier Romain captiva le courage.

Le Héros dit à sa maîtresse :

Adieu, trop vertueux objet & trop charmant.

L'Héroïne lui répond :

Adieu, trop malheureux & trop parfait amant.

Cléopatre dit qu'une Princesse

aimant sa renommée,
En avouant qu'elle aime, est sûre d'être aimée.

Que *César*

Trace des soupirs, & d'un style plaintif,
Dans son champ de victoire il se dit son captif.

Elle ajoute, qu'il ne tient qu'à elle d'avoir des rigueurs, & de rendre *César* malheureux. Sur quoi sa confidente lui répond :

J'oserais bien jurer que vos charmans appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'useront pas.

Dans toutes les piéces du même Auteur qui suivent *la mort de Pompée*, on est obligé d'avouer que l'amour est toujours traité de son ton familier. Mais sans prendre la peine inutile de rapporter des exemples de ces défauts trop visibles, examinons seulement les meilleurs vers que l'Auteur de *Cinna* ait fait débiter sur le Théâtre, comme maximes de galanterie.

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par le doux rapport les ames assorties,
S'attachent l'un à l'autre, & se laissent piquer
Par ce je ne sai quoi qu'on ne peut expliquer.

De bonne foi croirait-on, que ces vers du haut comique fussent dans la bouche d'une Princesse des Parthes, qui va demander à son amant la tête de sa mere ? Est-ce dans un jour si terrible qu'on parle *d'un je ne sai quoi, dont par le doux rapport les ames sont assorties* ? *Sophocle* aurait-il débité de tels Madrigaux ? Et tou-

tes ces petites sentences amoureuses ne sont-elles pas uniquement du ressort de la Comédie ?

Le grand-homme, qui a porté à un si haut point la véritable éloquence dans les vers, qui a fait parler à l'amour un langage si touchant à la fois & si noble, a mis cependant dans ses Tragédies plus d'une scène, que *Boileau* trouvait plus propre de la haute Comédie de *Térence* que du rival & du vainqueur d'*Euripide*.

On pourrait citer plus de trois-cent vers dans ce goût ; ce n'est pas que la simplicité qui a ses charmes, la naïveté qui quelquefois même tient du sublime, ne soient nécessaires, pour servir ou de préparation, ou de liaison & de passage au pathétique. Mais si ces traits naïfs & simples appartiennent même au tragique, à plus forte raison appartiennent-ils au grand comique ; c'est dans ce point, où la Tragédie s'abaisse, & où la Comédie s'éléve, que ces deux Arts se rencontre & se touchent. C'est là seulement que leurs bornes se confondent. Et s'il est permis à *Oreste* & à *Hermione* de se dire :

Ah ! ne souhaitez pas le destin de Pyrrhus ;
Je vous haïrais trop... vous m'en aimeriez plus.
Ah ! que vous me verriez d'un regard moins contraire !
Vous me voulez aimer, & je ne peux vous plaire.
Vous m'aimeriez, Madame, en me voulant haïr ;...
Car enfin il vous hait, son ame ailleurs éprise,
N'a plus... Qui vous l'a dit, Seigneur, qu'il me méprise ?
Jugez-vous que ma vûë inspire des mépris !

Si ces Héros, dis-je, se sont exprimés avec cette familiarité, à combien plus forte raison le *Misanthrope* est-il bien reçu à dire à sa maîtresse avec véhémence :

Rougissez bien plûtôt, vous en avez raison,
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison...
Ce n'était pas en vain que s'allarmait ma flâme;
Mais ne présumez pas que sans être vengé,
Je succombe à l'affront de me voir outragé...
C'est une trahison, c'est une perfidie,
Qui ne saurait trouver de trop grands châtimens.
Oui, je peux tout permettre à mes ressentimens.
Redoutez tout, Madame, après un tel outrage;
Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage.
Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés.

Certainement si toute la piéce du *Mysanthrope* était dans ce goût, ce ne serait plus une Comédie. Si *Oreste* & *Hermione* s'exprimaient toujours comme on vient de le voir, ce ne serait plus une Tragédie. Mais après que ces deux genres si différens se sont ainsi raprochés, ils rentrent chacun dans leur véritable carriére. L'un réprend le ton plaisant, & l'autre le ton sublime.

La Comédie encore une fois peut donc se passionner, s'emporter, attendrir, pourvu qu'ensuite elle fasse rire les honnêtes gens. Si elle manquait de comique, si elle n'était que larmoyante, c'est alors qu'elle serait un genre très-vicieux, & très-désagréable.

On avouë, qu'il est rare de faire passer les spectateurs insensiblement de l'attendrissement au rire. Mais ce passage, tout difficile qu'il est de le saisir dans une Comédie, n'en est pas moins naturel aux hommes. On a déja remarqué ailleurs, que rien n'est plus ordinaire que des avantures qui affligent l'ame, & dont certaines circonstances inspirent ensuite une gaïeté passagére. C'est ainsi malheureusement que le Genre humain est fait. *Homère* représente même es Dieux rians de la mauvaise grace de *Vulcain*,

dans le tems qu'ils décident du destin du Monde.

Hector sourit de la peur de son fils *Astyanax*, tandis qu'*Andromaque* répand des larmes. On voit souvent jusques dans l'horreur des batailles, des incendies, de tous les désastres qui nous affligent, qu'une naïveté, un bon mot, mot, excitent le rire jusques dans le sein de la désolation & de la pitié. On défendit à un Régiment, dans la bataille de Spire, de faire quartier; un Officier Allemand demande la vie à l'un des nôtres, qui lui répond: *Monsieur, demandez-moi tout autre chose, mais pour la vie il n'y a pas moyen.* Cette naïveté passe aussi-tôt de bouche en bouche, & on rit au milieu du carnage. A combien plus forte raison le rire peut-il succéder dans la Comédie à des sentimens touchans? Ne s'attendrit-on pas avec *Alcmène*? Ne rit-on pas avec *Sosie*? Quel misérable & vain travail, de disputer contre l'expérience! Si ceux qui disputent ainsi, ne se payaient pas de raison, & aimaient mieux des vers, on leur citerait ceux-ci.

L'amour régne par le délire,
Sur ce ridicule Univers.
Tantôt aux esprits de travers
Il fait rimer de mauvais vers;
Tantôt il renverse un Empire.
L'œil en feu, le fer à la main,
Il frémit dans la Tragédie;
Non moins touchant & plus humain,
Il anime la Comédie;
Il affadit dans l'élégie;
Et dans un Madrigal badin,
Il se jouë aux pieds de Sylvie,
Tous les genres de Poësie,
De *Virgile* jusqu'à *Chaulieu*,
Sont aussi soumis à ce Dieu,
Que tous les états de la vie.



ACTEURS.

LE COMTE D'OLBAN, Seigneur retiré à la campagne.

LA BARONNE DE L'ORME, parente du Comte, femme impétueuse, aigre, difficile à vivre.

LA MARQUISE D'OLBAN, mere du Comte.

NANINE, fille élevée à la maison du Comte.

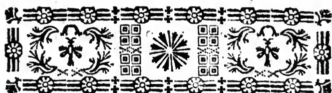
PHILIPPE HOMBERT, Païsan du voisinage.

BLAISE, Jardinier.

GERMON, } domestiques.
MARIN, }

La Scène est dans le Château du Comte d'Olban.

NANINE



NANINE,

OU

LE PRÉJUGÉ VAINCU,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, LA BARONNE DE L'ORME.

LA BARONNE.

Il faut parler, il faut, Monsieur le Comte,
Vous expliquer nettement sur mon compte.
Ni vous ni moi n'avons un cœur tout neuf;
Vous êtes libre, & depuis deux ans veuf.
De vers ce tems j'eus cet honneur moi-même :

Et nos procès, dont l'embarras extrême
Etait si triste, & si peu fait pour nous,
Sont enterrés, ainsi que mon époux.

LE COMTE.

Oui, tout procès m'est fort insupportable.

LA BARONNE.

Ne suis-je pas comme eux fort haïssable ?

LE COMTE.

Qui vous, Madame ?

LA BARONNE.

Oui, moi. Depuis deux ans,
Libres tous deux, comme tous deux parens,
Pour terminer nous habitons ensemble ;
Le sang, le goût, l'intérêt nous rassemble.

LE COMTE.

Ah l'intérêt ! parlez mieux.

LA BARONNE.

Non, Monsieur,
Je parle bien ; & c'est avec douleur.
Et je sai trop que votre ame inconstante
Ne me voit plus que comme une parente.

LE COMTE.

Je n'ai pas l'air d'un volage, je croi.

LA BARONNE.

Vous avez l'air de me manquer de foi.

LE COMTE *à part.*

Ah !

LA BARONNE.

Vous savez que cette longue guerre,
Que mon mari vous faisait pour ma terre,
A dû finir en confondant nos droits
Dans un hymen dicté par notre choix :
Votre promesse à ma foi vous engage :
Vous différez, & qui différe outrage.

LE COMTE.

J'attens ma mere.

LA BARONNE.

Elle radote ; bon !

LE COMTE.

Je la respecte, & je l'aime.

LA BARONNE.

Et moi, non.

Mais pour me faire un affront qui m'étonne,
Assûrément vous n'attendez personne,
Perfide, ingrat !

LE COMTE.

D'où vient ce grand courroux ?
Qui vous à donc dit tout cela ?

LA BARONNE.

Qui ? vous ;
Vous, votre ton, votre air d'indifférence,
Votre conduite, en un mot, qui m'offense,
Qui me souléve, & qui choque mes yeux.
Ayez moins tort, ou défendez-vous mieux.
Ne vois-je pas l'indignité, la honte,
L'excès, l'affront du goût qui vous surmonte ?
Quoi ! pour l'objet le plus vil, le plus bas,
Vous me trompez !

LE COMTE.

Non, je ne trompe pas ;
Dissimuler n'est pas mon caractére.
J'étais à vous, vous aviez sû me plaire,
Et j'espérais avec vous retrouver
Ce que le Ciel a voulu m'enlever ;
Goûter en paix, dans cet heureux asyle,
Les nouveaux fruits d'un nœud doux & tranquille ;
Mais vous cherchez à détruire vos loix.
Je vous l'ai dit, l'amour a deux carquois :
L'un est rempli de ces traits tout de flâme,
Dont la douceur porte la paix dans l'ame,
Qui rend plus purs nos goûts, nos sentimens,
Nos soins plus vifs, nos plaisirs plus touchans :

L'autre n'eſt plein que de fléches cruelles ;
Qui répandant les ſoupçons, les querelles,
Rebutent l'ame, y portent la tiédeur,
Font ſuccéder les dégoûts à l'ardeur.
Voilà les traits que vous prenez vous-même,
Contre nous deux, & vous voulez qu'on aime !

LA BARONNE.

Oui, j'aurai tort. Quand vous vous détachez ;
C'eſt donc à moi que vous le reprochez.
Je dois ſouffrir vos belles incartades,
Vos procédés, vos comparaiſons fades.
Qu'ai-je donc fait pour perdre votre cœur ?
Que me peut-on reprocher ?

LE COMTE.

Votre humeur.
N'en doutez pas ; oui, la beauté, Madame,
Ne plaît qu'aux yeux : la douceur charme l'ame.

LA BARONNE.

Mais êtes-vous ſans humeur, vous ?

LE COMTE.

Moi, non :
J'en ai ſans doute, & pour cette raiſon,
Je veux, Madame, une femme indulgente,
Dont la beauté douce & compatiſſante,
A mes défauts facile à ſe plier,
Daigne avec moi me reconcilier,
Me corriger, ſans prendre un ton cauſtique ;
Me gouverner, ſans être tyrannique,
Et dans mon cœur pénétrer pas à pas,
Comme un jour doux dans des yeux délicats.
Qui ſent le joug le porte avec murmure ;
L'amour tyran eſt un Dieu que j'abjure :
Je veux aimer, & ne veux point ſervir ;
C'eſt votre orgueil qui peut ſeul m'avilir.
J'ai des défauts, mais le Ciel fit les femmes,
Pour corriger le levain de nos ames,
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,

Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs.
C'eſt-là leur lot : & pour moi je préfére
Laideur affable à beauté rude & fiére.

LA BARONNE.

C'eſt fort bien dit, traître, vous prétendez,
Quand vous m'outrez, m'inſultez, m'excédez,
Que je pardonne, en lâche complaiſante,
De vos amours la honte extravagante ;
Et qu'à mes yeux un faux air de hauteur
Excuſe en vous les baſſeſſes du cœur ?

LE COMTE.

Comment, Madame ?

LA BARONNE.

Oui, la jeune Nanine
Fait tout mon tort ; un enfant vous domine,
Une ſervante, une fille des champs,
Que j'élevai par mes ſoins imprudens,
Que par pitié votre facile mére
Daigne tirer du ſein de la miſére.
Vous rougiſſez.

LE COMTE.

Moi ! je lui veux du bien.

LA BARONNE.

Non, vous l'aimez ; j'en ſuis très-ſûre.

LE COMTE.

Eh bien !
Si je l'aimais, apprenez donc, Madame,
Que hautement je publîrais ma flâme.

LA BARONNE.

Vous en êtes capable.

LE COMTE.

Aſſûrément.

LA BARONNE.

Vous oſeriez trahir impudemment
De votre rang toute la bienſéance,
Humilier ainſi votre naiſſance,
Et dans la honte, où vos ſens ſont plongés,

Braver l'honneur !

LE COMTE.

Dites les préjugés.
Je ne prens point, quoi qu'on en puisse croire;
La vanité pour l'honneur & la gloire.
L'éclat vous plaît, vous mettez la grandeur
Dans des blasons, je la veux dans le cœur.
L'homme de bien, modeste avec courage,
Et la beauté spirituelle, sage,
Sans bien, sans nom, sans tous ces titres vains;
Sont à mes yeux les premiers des humains.

LA BARONNE.

Il faut au moins être bon Gentilhomme.
Un vil savant, un obscur honnête-homme,
Serait chez vous, pour un peu de vertu,
Comme un Seigneur avec honneur reçu ?

LE COMTE.

Le vertueux aurait la préférence.

LA BARONNE.

Peut-on souffrir cette humble extravagance ?
Ne doit-on rien, s'il vous plaît, à son rang ?

LE COMTE.

Etre honnête-homme, est ce qu'on doit.

LA BARONNE.

Mon sang
Exigerait un plus haut caractére.

LE COMTE.

Il est très-haut; il brave le vulgaire.

LA BARONNE.

Vous dégradez ainsi la qualité !

LE COMTE.

Non. Mais j'honore ainsi l'humanité.

LA BARONNE.

Vous êtes fou : quoi le public, l'usage !

LE COMTE.

L'usage est fait pour le mépris du sage;
Je me conforme à ses ordres gênans,

Pour mes habits, non pour mes sentimens.
Il faut être homme, & d'une ame sensée
Avoir à soi ses goûts & sa pensée.
Irai-je en sot aux autres m'informer
Qui je dois fuir, chercher, louer, blâmer ?
Quoi, de mon être il faudra qu'on décide ?
J'ai ma raison : c'est ma mode & mon guide.
Le singe est né pour être imitateur,
Et l'homme doit agir d'après son cœur.

LA BARONNE.

Voilà parler en homme libre, en sage.
Allez, aimez des filles de village,
Cœur noble & grand ; soyez l'heureux rival
Du Magister & du Greffier fiscal ;
Soutenez bien l'honneur de votre race.

LE COMTE.

Ah, juste Ciel ! que faut-il que je fasse ?



SCENE II.

LE COMTE, LA BARONNE, BLAISE.

LE COMTE

Que veux-tu, toi ?

BLAISE.

C'est votre Jardinier,
Qui vient, Monsieur, humblement supplier
Votre Grandeur.

LE COMTE.

Ma Grandeur ! Eh bien, Blaise,
Que te faut-il ?

BLAISE.

Mais, c'est, ne vous déplaise,
Que je voudrais me marier . . .

LE COMTE.

D'accord,
Très-volontiers. Ce projet me plaît fort.
Je t'aiderai, j'aime qu'on se marie;
Et la future, est-elle un peu jolie?

BLAISE.

Ah, oui, ma foi, c'est un morceau friand

LA BARONNE.

Et Blaise en est aimé?

BLAISE.

Certainement.

LE COMTE.

Et nous nommons cette beauté divine?

BLAISE.

Mais, c'est...

LE COMTE.

Eh bien?...

BLAISE.

C'est la belle Nanine.

LE COMTE.

Nanine?

LA BARONNE.

Ah! bon! Je ne m'oppose point
A de pareils amours.

LE COMTE *à part.*

Ciel! à quel point
On m'avilit! Non, je ne le puis être.

BLAISE.

Ce parti-là doit bien plaire à mon Maître.

LE COMTE.

Tu dis qu'on t'aime, impudent!

BLAISE.

Ah! pardon.

LE COMTE.

T'a-t'elle dit qu'elle t'aimât?

BLAISE.

Mais... Non.

Pas

Pas tout à fait ; elle m'a fait entendre,
Tant seulement, qu'elle a pour nous du tendre.
D'un ton si bon, si doux, si familier,
Elle m'a dit cent fois, Cher Jardinier,
Cher ami Blaise, aide-moi donc à faire
Un beau bouquet de fleurs, qui puisse plaire
A Monseigneur, à ce Maître charmant ;
Et puis d'un air si touché, si touchant,
Elle faisait ce bouquet ; & sa vuë
Etait troublée, elle était toute émuë,
Toute rêveuse, avec un certain air,
Un air, là, qui! ... peste l'on y voit clair.

LE COMTE.

Blaise, va-t'en ... Quoi, j'aurais sû lui plaire!

BLAISE.

Ça, n'allez pas traînasser notre affaire.

LE COMTE.

Hem! ...

BLAISE.

Vous verrez comme ce terrein-là
Entre mes mains bientôt profitera.
Répondez donc, pourquoi ne me rien dire?

LE COMTE.

Ah! mon cœur est trop plein. Je me retire ...
Adieu, Madame.



SCENE III.

LA BARONNE, BLAISE.

LA BARONNE.

Il l'aime comme un fou :
J'en suis certaine. Et comment donc? par où?
Par quels attraits, par quelle heureuse adresse,

A-t'elle pû me ravir sa tendresse ?
Nanine ! ô Ciel ! quel choix ! quelle fureur !
Nanine ! non. J'en mourrai de douleur.

BLAISE *revenant.*

Ah ! vous parlez de Nanine.

LA BARONNE.

Insolente !

BLAISE.

Est-il pas vrai que Nanine est charmante ?

LA BARONNE.

Non.

BLAISE.

Eh si fait : parlez un peu pour nous ;
Protégez Blaise.

LA BARONNE.

Ah, quels horribles coups !

BLAISE.

J'ai des écus. Pierre Blaise mon pere
M'a bien laissé trois bons journaux de terre ;
Tout est pour elle, écus comptans, journaux,
Tout mon avoir, & tout ce que je vaux,
Mon corps, mon cœur, tout moi-même, tout Blaise.

LA BARONNE.

Autant que toi, croi que j'en serais aise,
Mon pauvre enfant, si je peux te servir ;
Tous deux ce soir je voudrais vous unir ;
Je lui paîrai sa dot.

BLAISE.

Digne Baronne,
Que j'aimerai votre chére personne !
Que de plaisirs ! est-il possible ?

LA BARONNE.

Hélas !
Je crains, ami, de ne réussir pas.

BLAISE.

Ah par pitié, réussissez, Madame.

LA BARONNE.

Va. Plût au Ciel qu'elle devînt ta femme !
Atten mon ordre.

BLAISE.

Eh ! puis-je attendre ?

LA BARONNE.

Va.

BLAISE.

Adieu. J'aurai ma foi cet enfant-là.



SCENE IV.

LA BARONNE *seule.*

VIt-on jamais une telle avanture ?
Peut-on sentir une plus vive injure ?
Plus lâchement se voir sacrifier ?
Le Comte Olban rival d'un Jardinier !
à un laquais.
Holà, quelqu'un. Qu'on appelle Nanine.
C'est mon malheur qu'il faut que j'examine.
Où pourrait-elle avoir pris l'art flâteur,
L'art de séduire & de garder un cœur,
L'art d'allumer un feu vif & qui dure ?
Où ? dans ses yeux, dans la simple nature.
Je croi pourtant que cet indigne amour
N'a point encor osé se mettre au jour.
J'ai vû qu'Olban se respecte avec elle ;
Ah ! c'est encor une douleur nouvelle !
J'espérerais, s'il se respectait moins.
D'un amour vrai le traître a tous les soins.
Ah, la voici : je me sens au supplice.
Que la nature est plaine d'injustice !
A qui va t'elle accorder la beauté ?
C'est un affront fait à la qualité.
Approchez-vous, venez, Mademoiselle.



SCENE V.

LA BARONNE, NANINE.

NANINE.

MAdame.

LA BARONNE.

Mais est-elle donc si belle?
Ces grands yeux noirs ne disent rien du tout;
Mais s'ils ont dit, j'aime... ah, je suis à bout.
Possédons-nous... Venez.

NANINE.

Je viens me rendre
A mon devoir.

LA BARONNE.

Vous vous faites attendre
Un peu de tems; avancez-vous. Comment!
Comme elle est mise! & quel ajustement!
Il n'est pas fait pour une créature
De votre espéce.

NANINE.

Il est vrai. Je vous jure,
Par mon respect, qu'en secret j'ai rougi
Plus d'une fois d'être vêtuë ainsi;
Mais c'est l'effet de vos bontés premiéres,
De ces bontés qui me sont toujours chéres:
De tant de soins vous daigniez m'honorer!
Vous vous plaisiez vous-même à me parer.
Songez combien vous m'aviez protégée;
Sous cet habit je ne suis point changée.
Voudriez-vous, Madame, humilier,
Un cœur soumis, qui ne peut s'oublier?

LA BARONNE.

Approchez-moi ce fauteuil... Ah j'enrage...
D'où venez vous ?

NANINE.

Je lisais.

LA BARONNE.

Quel ouvrage ?

NANINE.

Un livre Anglais, dont on m'a fait présent.

LA BARONNE.

Sur quel sujet ?

NANINE

Il est intéressant :
L'Auteur prétend que les hommes sont fréres,
Nés tous égaux ; mais ce sont des chiméres ;
Je ne puis croire à cette égalité.

LA BARONNE.

Elle y croira. Quel fond de vanité !
Que l'on m'apporte ici mon écritoire...

NANINE.

J'y vai.

LA BARONNE.

Restez. Que l'on me donne à boire.

NANINE.

Quoi ?

LA BARONNE.

Rien. Prenez mon évantail... Sortez.
Allez chercher mes gands... Laissez... Restez.
Avancez-vous... Gardez-vous, je vous prie,
D'imaginer que vous soyez jolie.

NANINE.

Vous me l'avez si souvent répété,
Que si j'avais ce fond de vanité,
Si l'amour propre avait gâté mon ame,
Je vous devrais ma guérison, Madame.

LA BARONNE.

Où trouve-t'elle ainsi ce qu'elle dit ?

Que je la hais ! quoi, belle, & de l'eſprit !
avec dépit.
Ecoutez-moi. J'eus bien de la tendreſſe
Pour votre enfance.

NANINE.

Oui. Puiſſe ma jeuneſſe
Etre honorée encor de vos bontés !

LA BARONNE.

Eh bien, voyez ſi vous les méritez.
Je prétens, moi, ce jour, cette heure même,
Vous établir ; jugez ſi je vous aime.

NANINE.

Moi ?

LA BARONNE.

Je vous donne une dot. Votre époux
Eſt fort bien fait, & très-digne de vous ;
C'eſt un parti de tout point fort ſortable ;
C'eſt le ſeul même aujourd'hui convenable :
Et vous devez bien m'en remercier :
C'eſt, en un mot, Blaiſe le Jardinier.

NANINE.

Blaiſe, Madame ?

LA BARONNE.

Oui. D'où vient ce ſourire ?
Héſitez-vous un moment d'y ſouſcrire ?
Mes offres ſont un ordre, entendez-vous ?
Obéiſſez, ou craignez mon courroux.

NANINE.

Mais . . .

LA BARONNE.

Apprenez qu'un *mais* eſt une offenſe ;
Il vous ſied bien d'avoir l'impertinence
De refuſer un mari de ma main !
Ce cœur ſi ſimple eſt devenu bien vain ;
Mais votre audace eſt trop prématurée ;
Votre triomphe eſt de peu de durée ;
Vous abuſez du caprice d'un jour,

Et vous verrez quel en eſt le retour.
Petite ingrate, objet de ma colére,
Vous avez donc l'inſolence de plaire ?
Vous m'entendez ; je vous ferai rentrer
Dans le néant dont j'ai ſû vous tirer.
Tu pleureras ton orgueil, ta folie.
Je te ferai renfermer pour ta vie
Dans un Couvent.

NANINE.

J'embraſſe vos genoux ;
Renfermez-moi, mon ſort ſera trop doux.
Oui, des faveurs que vous vouliez me faire,
Cette rigueur eſt pour moi la plus chére.
Enfermez-moi dans un Cloître à jamais ;
J'y bénirai mon Maître & vos bienfaits ;
J'y calmerai des allarmes mortelles,
Des maux plus grands, des craintes plus cruelles,
Des ſentimens plus dangereux pour moi,
Que ce courroux qui me glace d'effroi.
Madame, au nom de ce courroux extrême,
Délivrez-moi, s'il ſe peut, de moi-même ;
Dès cet inſtant je ſuis prête à partir.

LA BARONNE.

Eſt-il poſſible ? & que viens-je d'ouir ?
Eſt-il bien vrai ? me trompez-vous, Nanine ?

NANINE.

Non. Faites-moi cette faveur divine :
Mon cœur en a trop beſoin.

LA BARONNE.

avec un emportement de tendreſſe.

Léve-toi ;
Que je t'embraſſe. O jour heureux pour moi !
Ma chére amie ! eh bien, je vai ſur l'heure
Préparer tout pour ta belle demeure.
Ah, quel plaiſir que de vivre en Couvent !

NANINE.

C'eſt pour le moins un abri conſolant.

LA BARONNE.

Non : c'eſt, ma fille, un ſéjour délectable.

NANINE.

Le croyez-vous ?

LA BARONNE.

Le monde eſt haïſſable,

Jaloux.

NANINE.

Oh oui.

LA BARONNE.

Fou, méchant, vain, trompeur,
Changeant, ingrat ; tout cela fait horreur.

NANINE.

Oui ; j'entrevois qu'il me ſerait funeſte,
Qu'il faut le fuir...

LA BARONNE.

La choſe eſt manifeſte ;
Un bon Couvent eſt un port aſſûré.
Monſieur le Comte, ah ! je vous préviendrai.

NANINE.

Que dites-vous de Monſeigneur ?

LA BARONNE.

Je t'aime
A la fureur, & dès ce moment même,
Je voudrais bien te faire le plaiſir
De t'enfermer pour ne jamais ſortir.
Mais il eſt tard, hélas ! il faut attendre
Le point du jour. Ecoute, il faut te rendre
Vers le minuit dans mon appartement.
Nous partirons d'ici ſecrettement,
Pour ton Couvent, à cinq heures ſonnantes :
Sois prête au moins.



SCENE VI.

NANINE *seule.*

Quelles douleurs cuisantes!
Quel embarras! quel tourment! quel dessein!
Quels sentimens combattent dans mon sein!
Hélas! je fuis le plus aimable Maître!
En le fuyant je l'offense peut-être:
Mais en restant, l'excès de ses bontés,
M'attirerait trop de calamités,
Dans sa maison mettrait un trouble horrible.
Madame croit qu'il est pour moi sensible,
Que jusqu'à moi ce cœur peut s'abaisser;
Je le redoute, & n'ose le penser.
De quel courroux Madame est animée!
Quoi, l'on me hait, & je crains d'être aimée!
Mais moi, mais moi! je me crains encor plus;
Mon cœur troublé de lui-même est confus.
Que devenir! De mon état tirée,
Pour mon malheur je suis trop éclairée.
C'est un danger, c'est peut-être un grand tort,
D'avoir une ame au-dessus de son sort.
Il faut partir; j'en mourrai, mais n'importe.

SCENE VII.

LE COMTE, NANINE, un laquais.

LE COMTE.

Hola, quelq'un, qu'on reste à cette porte.
Des siéges, vîte.

Il fait la révérence à Nanine, qui lui en fait une profonde.

Asseïons-nous ici.

NANINE.

Qui, moi, Monsieur ?

LE COMTE.

Oui, je le veux ainsi ;
Et je vous rens ce que votre conduite,
Votre beauté, votre vertu mérite.
Un diamant trouvé dans un désert,
Est-il moins beau, moins précieux, moin cher ?
Quoi ! vos beaux yeux semblent mouillés de larmes.
Ah ! je le vois. Jalouse de vos charmes,
Notre Baronne aura, par ses aigreurs,
Par son courroux, fait répandre vos pleurs.

NANINE.

Non, Monsieur, non ; sa bonté respectable.
Jamais pour moi ne fut si favorable,
Et j'avoûrai qu'ici tout m'attendrit.

LE COMTE.

Vous me charmez ; je craignais son dépit.

NANINE.

Hélas ! pourquoi ?

LE COMTE.

Jeune & belle Nanine,
La jalousie en tous les cœurs domine.
L'homme est jaloux, dès qu'il peut s'enflâmer ;
La femme l'est même avant que d'aimer.
Un jeune objet, beau, doux, discret, sincére,
A tout son sexe est bien sûr de déplaire.
L'homme est plus juste, & d'un sexe jaloux
Nous vous vengeons autant qu'il est en nous.
Croyez sur-tout que je vous rens justice ;
J'aime ce cœur, qui n'a point d'artifice ;
J'admire encor à quel point vous avez
Développé vos talens cultivés.
De votre esprit la naïve justesse
Me rend surpris autant qu'il m'intéresse.

NANINE.

J'en ai bien peu : mais quoi ! je vous ai vû,
Et je vous ai tous les jours entendu ;
Vous avez trop relevé ma naissance ;
Je vous dois trop ; c'est par vous que je pense.

LE COMTE.

Ah ! croyez-moi, l'esprit ne s'apprend pas.

NANINE.

Je pense trop pour un état si bas ;
Au dernier rang les destins m'ont comprise.

LE COMTE.

Dans le premier vos vertus vous ont mise.
Naïvement dites-moi quel effet
Ce livre Anglais sur votre esprit a fait ?

NANINE.

Il ne m'a point du tout persuadée :
Plus que jamais, Monsieur, j'ai dans l'idée,
Qu'il est des cœurs si grands, si généreux,
Que tout le reste est bien vil auprès d'eux.

LE COMTE.

Vous en êtes la preuve... Ah ça, Nanine,
Permettez-moi qu'ici l'on vous destine
Un sort, un rang, moins indigne de vous.

NANINE.

Hélas, mon sort était trop haut, trop doux.

LE COMTE.

Non. Désormais soyez de la famille ;
Ma mere arrive, elle vous voit en fille ;
Et mon estime, & sa tendre amitié,
Doivent ici vous mettre sur un pié
Fort éloigné de cette indigne gêne
Où vous tenait une femme hautaine.

NANINE.

Elle n'a fait, hélas ! que m'avertir
De mes devoirs... Qu'ils sont durs à remplir !

LE COMTE.

Quoi ? quel devoir ? Ah ! le vôtre est de plaire ;

Il eſt rempli ; le nôtre ne l'eſt guére.
Il vous fallait plus d'aiſance & d'éclat.
Vous n'êtes pas encor dans votre état.

NANINE.

J'en ſuis ſortie, & c'eſt ce qui m'accable ;
C'eſt un malheur peut-être irréparable.
ſe levant.
Ah, Monſeigneur ! ah, mon Maître ! écartez
De mon eſprit toutes ces vanités.
De vos bienfaits confuſe, pénétrée,
Laiſſez-moi vivre à jamais ignorée.
Le Ciel me fit pour un état obſcur ;
L'humilité n'a pour moi rien de dur.
Ah, laiſſez-moi ma retraite profonde.
Et que ferais-je, & que verrais-je au monde,
Après avoir admiré vos vertus ?

LE COMTE.

Non, c'en eſt trop, je n'y réſiſte plus.
Qui ? vous, obſcure ! vous !

NANINE.

Quoi que je faſſe,
Puis-je de vous obtenir une grace ?

LE COMTE.

Qu'ordonnez-vous ? parlez.

NANINE.

Depuis un tems
Votre bonté me comble de préſens.

LE COMTE.

Eh bien ! pardon. J'en agis comme un pére,
Un pere tendre, à qui ſa fille eſt chére.
Je n'ai point l'art d'embellir un préſent ;
Et je ſuis juſte, & ne ſuis point galant.
De la fortune il faut venger l'injure ;
Elle vous traita mal ; mais la Nature,
En récompenſe, a voulu vous doter.
De tous ſes biens ; j'aurais dû l'imiter.

NANINE.

Vous en avez trop fait ; mais je me flâte
Qu'il m'eſt permis, ſans que je ſois ingrate,
De diſpoſer de ces dons précieux,
Que votre main rend ſi chers à mes yeux

LE COMTE.

Vous m'outragez.



SCENE VIII.

LE COMTE, NANINE, GERMON.

GERMON.

Madame vous demande,
Madame attend.

LE COMTE.

Eh, que Madame attende.
Quoi ! l'on ne peut un moment vous parler,
Sans qu'auſſi-tôt on vienne nous troubler ?

NANINE.

Avec douleur, ſans doute je vous laiſſe ;
Mais vous ſavez qu'elle fut ma maîtreſſe.

LE COMTE.

Non, non, jamais je ne veux le ſavoir.

NANINE.

Elle conſerve un reſte de pouvoir.

LE COMTE.

Elle n'en garde aucun, je vous aſſûre.
Vous gémiſſez... Quoi ! votre cœur murmure !
Qu'avez-vous donc ?

NANINE.

Je vous quitte à regret ;
Mais il le faut... O Ciel ! c'en eſt donc fait.

Elle ſort.



SCENE IX.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE *seul.*

Elle pleurait. D'une femme orgueilleuse,
Depuis long-tems l'aigreur capricieuse
La fait gémir sous trop de dureté ;
Et de quel droit ? par quelle autorité ?
Sur ces abus ma raison se recrie.
Ce monde-ci n'est qu'une loterie
De biens, de rangs, de dignités, de droits,
Brigués sans titre, & répandus sans choix.
Eh...

GERMON.

Monseigneur.

LE COMTE.

Demain sur sa toilette
Vous porterez cette somme complette
De trois cent Louis d'or ; n'y manquez pas ;
Puis vous irez cherchez ses gens là-bas ;
Ils attendront.

GERMON.

Madame la Baronne
Aura l'argent que Monseigneur me donne
Sur sa toilette.

LE COMTE.

Eh, l'esprit lourd ! eh non !
C'est pour Nanine, entendez-vous ?

GERMON.

Pardon.

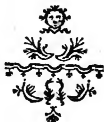
LE COMTE.

Allez, allez, laissez-moi.

Germon sort.

Ma tendresse
Assûrément n'est point une faiblesse.
Je l'idolâtre, il est vrai, mais mon cœur
Dans ses yeux seuls n'a point pris son ardeur.
Son caractère est fait pour plaire au sage;
Et sa belle ame a mon premier hommage.
Mais son état?... Elle est trop au-dessus;
Fût-il plus bas, je l'en aimerais plus.
Mais puis-je enfin l'épouser? Oui, sans doute.
Pour être heureux qu'est-ce donc qu'il en coûte?
D'un monde vain dois-je craindre l'écueil,
Et de mon goût me priver par orgueil?
Mais la coûtume... Eh bien, elle est cruelle;
Et la Nature eut ses droits avant elle.
Eh quoi! rival de Blaise! pourquoi non?
Blaise est un homme; il l'aime, il a raison.
Elle fera, dans une paix profonde,
Le bien d'un seul, & les désirs du monde.
Elle doit plaire aux Jardiniers, aux Rois;
Et mon bonheur justifîra mon choix.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, MARIN.

LE COMTE *seul.*

AH ! cette nuit est une année entiére.
Que le sommeil est loin de ma paupiére !
Tout dort ici ; Nanine dort en paix ;
Un doux repos rafraîchit ses attraits :
Et moi, je vai, je cours, je veux écrire,
Je n'écris rien ; vainement je veux lire ;
Mon œil troublé voit les mots sans les voir,
Et mon esprit ne les peut concevoir.
Dans chaque mot le seul nom de Nanine
Est imprimé par une main divine.
Hola, quelqu'un, qu'on vienne. Quoi ! mes gens
Sont-ils pas las de dormir si long-tems ?
Germon, Marin.

MARIN *derriére le Théâtre.*

J'accours.

LE COMTE.

Quelle paresse !
Eh ! venez vîte, il fait jour ; le tems presse.
Arrivez donc.

MARIN.

Eh, Monsieur, quel lutin.

Vous

Vous a sans nous éveillé si matin ?

LE COMTE.

L'amour.

MARIN.

Oh, oh ! la Baronne de l'Orme
Ne permet pas qu'en ce logis on dorme.
Qu'ordonnez-vous ?

LE COMTE.

Je veux, mon cher Marin,
Je veux avoir, au plus tard pour demain,
Six chevaux neufs, un nouvel équipage,
Femme de chambre adroite, bonne & sage,
Valet de chambre, avec deux grands laquais,
Point libertins, qui soient jeunes, bien faits ;
Des diamans, des boucles des plus belles,
Des bijoux d'or, des étoffes nouvelles.
Pars dans l'instant, cours en poste à Paris ;
Crêve tous les chevaux.

MARIN.

Vous voilà pris.
J'entens, j'entens. Madame la Baronne
Est la maîtresse aujourd'hui qu'on nous donne ;
Vous l'épousez ?

LE COMTE.

Quel que soit mon projet,
Vole & revien.

MARIN.

Vous serez satisfait.

SCENE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE *seul.*

Quoi ! j'aurai donc cette douceur extrême,
De rendre heureux, d'honorer ce que j'aime.
Notre Baronne avec fureur criera ;

Très-volontiers, & tant qu'elle voudra.
Les vains discours, le monde, la Baronne;
Rien ne m'émeut, & je ne crains personne.
Aux préjugés c'est trop être soumis;
Il faut les vaincre, ils sont nos ennemis;
Et ceux qui sont les esprits raisonnables,
Plus vertueux, sont les seuls respectables.
Eh mais... quel bruit entens-je dans ma cour?
C'est un carrosse. Oui... mais... au point du jour
Qui peut venir?... C'est ma mere peut-être.
Germon...

GERMON *arrivant.*

Monsieur.

LE COMTE.

Voi ce que ce peut être.

GERMON.

C'est un carrosse.

LE COMTE.

Eh qui? par quel hazard?
Qui vient ici?

GERMON.

L'on ne vient point; l'on part.

LE COMTE.

Comment on part?

GERMON.

Madame la Baronne
Sort tout à l'heure.

LE COMTE.

Oh, je le lui pardonne;
Que pour jamais puisse-t'elle sortir!

GERMON.

Avec Nanine elle est prête à partir.

LE COMTE.

Ciel! que dis-tu? Nanine?

GERMON.

La suivante
Le dit tout haut.

LE COMTE.

Quoi donc ?

GERMON.

Votre parente
Part avec elle ; elle va, ce matin,
Mettre Nanine à ce Couvent voisin.

LE COMTE.

Courons, volons. Mais quoi ! que vai-je faire ?
Pour leur parler je suis trop en colére ;
N'importe : Allons. Quand je devrais... mais non :
On verrait trop toute ma passion.
Qu'on ferme tout, qu'on vole, qu'on l'arrête ;
Répondez-moi d'elle sur votre tête :
Amenez-moi Nanine.

Germon sort.

Ah, juste Ciel !
On l'enlevait. Quel jour ! quel coup mortel !
Qu'ai-je donc fait, pourquoi, par quel caprice,
Par quelle ingrate & cruelle injustice ?
Qu'ai-je donc fait, hélas ! que l'adorer,
Sans la contraindre, & sans me déclarer,
Sans allarmer sa timide innocence ?
Pourquoi me fuir ? je m'y pers plus j'y pense.



SCENE III.

LE COMTE, NANINE.

LE COMTE.

BElle Nanine, est-ce vous que je voi ?
Quoi, vous voulez vous dérober à moi ?
Ah, répondez, expliquez-vous de grace.
Vous avez craint, sans doute, la menace
De la Baronne ; & ces purs sentimens
Que vos vertus m'inspirent dès long-tems,

Plus que jamais l'auront sans doute aigrie.
Vous n'auriez point de vous-même eu l'envie
De nous quitter, d'arracher à ces lieux
Leur seul éclat, que leur prêtaient vos yeux.
Hier au soir, de pleurs toute trempée,
De ce dessein étiez-vous occupée ?
Répondez donc. Pourquoi me quittiez-vous ?

NANINE.

Vous me voyez tremblante à vos genoux.

LE COMTE *la relevant.*

Ah, parlez-moi. je tremble plus encore.

NANINE.

Madame...

LE COMTE.

Eh bien ?

NANINE.

Madame que j'honore,
Pour le Couvent n'a point forcé mes vœux.

LE COMTE.

Ce serait vous ? qu'entens-je ? ah, malheureux !

NANINE.

Je vous l'avouë : oui, je l'ai conjurée
De mettre un frein à mon ame égarée...
Elle voulait, Monsieur, me marier.

LE COMTE.

Elle ? à qui donc ?

NANINE.

A votre Jardinier.

LE COMTE.

Le digne choix !

NANINE.

Et moi toute honteuse,
Plus qu'on ne croit peut-être malheureuse,
Moi qui repousse avec un vain effort
Des sentimens au-dessus de mon sort,
Que vos bontés avaient trop élevée,
Pour m'en punir j'en dois être privée.

LE COMTE.

Vous, vous punir ? ah, Nanine ! & de quoi ?

NANINE.

D'avoir osé soulever contre moi
Votre parente, autrefois ma Maîtresse.
Je lui déplais, mon seul aspect la blesse ;
Elle a raison ; & j'ai près d'elle, hélas !
Un tort bien grand... qui ne finira pas.
J'ai craint ce tort, il est peut-être extrême.
J'ai prétendu m'arracher à moi-même,
Et déchirer dans les austérités,
Ce cœur trop haut, trop fier de vos bontés,
Venger sur lui sa faute involontaire.
Mais ma douleur, hélas ! la plus amére,
En perdant tout, en courant m'éclipser,
En vous fuyant, fut de vous offenser.

LE COMTE *se détournant & se promenant.*

Quels sentimens, & quelle ame ingénuë !
En ma faveur est-elle prévenuë ?
A-t'elle craint de m'aimer ? ô vertu !

NANINE.

Cent fois pardon, si je vous ai déplû.
Mais permettez qu'au fond d'une retraite
J'aille cacher ma douleur inquiéte ;
M'entretenir en secret à jamais,
De mes devoirs, de vous, de vos bienfaits.

LE COMTE.

N'en parlons plus. Ecoutez : la Baronne
Vous favorise, & noblement vous donne
Un domestique, un rustre pour époux ;
Moi j'en fais un moins indigne de vous.
Il est d'un rang fort au-dessus de Blaise,
Jeune, honnête-homme, il est fort à son aise ;
Je vous répons qu'il a des sentimens ;
Son caractére est loin des mœurs du tems ;
Et je me trompe, ou pour vous j'envisage
Un dessin doux, un excellent ménage.

Un tel parti flâte-t'il votre cœur ?
Vaut-il pas bien le Convent ?

NANINE.

...Non, Monsieur...
Ce nouveau bien que vous daignez me faire,
Je l'avoûrai, ne peut me satisfaire ;
Vous pénétrez mon cœur reconnaissant ;
Daignez y lire, & voyez ce qu'il sent.
Voyez sur quoi ma retraite se fonde.
Un Jardinier, un Monarque du Monde,
Qui pour époux s'offriraient à mes vœux,
Egalement me déplairaient tous deux.

LE COMTE.

Vous décidez mon sort. Eh bien, Nanine,
Connaissez donc celui qu'on vous destine.
Vous l'estimez ; il est sous votre loi ;
Il vous adore, & cet époux... c'est moi.
L'étonnement, le trouble l'a saisie.
Ah, parlez-moi ; disposez de ma vie ;
Ah, reprenez vos sens trop agités.

NANINE.

Qu'ai-je entendu !

LE COMTE.

Ce que vous méritez.

NANINE.

Quoi vous m'aimez ?... Ah gardez-vous de croire,
Que j'ose user d'une telle victoire.
Non, Monsieur, non, je ne souffrirai pas,
Qu'ainsi pour moi vous descendiez si bas.
Un tel hymen est toujours trop funeste ;
Le goût se passe, & le répentir reste.
J'ose à vos pieds attester vos ayeux...
Hélas, sur moi ne jettez point les yeux.
Vous avez pris pitié de mon jeune âge ;
Formé par vous, ce cœur est votre ouvrage ;
Il en serait indigne désormais,
S'il acceptait le plus grand des bienfaits.

Oui, je vous dois des refus. Oui, mon ame
Doit s'immoler.

LE COMTE.

Non, vous ferez ma femme.
Quoi ! tout-à-l'heure, ici vous m'assûriez,
Vous l'avez dit, que vous refuseriez
Tout autre époux, fût-ce un Prince.

NANINE.

Oui sans doute ;
Et ce n'est pas ce refus qui me coûte.

LE COMTE.

Mais me haïssez-vous ?

NANINE

Aurais-je fui ?
Craindrais-je tant, si vous étiez haï ?

LE COMTE.

Ah ! ce mot seul a fait ma destinée.

NANINE.

Eh ! que prétendez-vous ?

LE COMTE.

Notre hyménée.

NANINE.

Songez...

LE COMTE.

Je songe à tout.

NANINE.

Mais prévoyez...

LE COMTE.

Tout est prévû.

ANINE.

Si vous m'aimez, croyez...

LE COMTE.

Je croi former le bonheur de ma vie.

NANINE.

Vous oubliez...

LE COMTE.

Il n'est rien que j'oublie.

Tout fera prêt, & tout eft ordonné.

NANINE.

Quoi, malgré moi votre amour obftiné...

LE COMTE.

Oui, malgré vous ma flâme impatiente
Va tout preffer pour cette heure charmante;
Un feul inftant je quitte vos attraits,
Pour que mes yeux n'en foient privés jamais.
Adieu, Nanine, adieu, vous que j'adore.



SCENE IV.

NANINE *feule.*

Ciel! eft-ce un rêve? & puis-je croire encore,
Que je parvienne au comble du bonheur?
Non, ce n'eft pas l'excès d'un tel honneur,
Tout grand qu'il eft, qui me plaît & me frappe:
A mes regards tant de grandeur échappe.
Mais époufer ce mortel généreux,
Lui, cet objet de mes timides vœux,
Lui que j'avais tant craint d'aimer, que j'aime,
Lui qui m'éléve au-deffus de moi-même;
Je l'aime trop pour pouvoir l'avilir;
Je devrai... non, je ne peux plus le fuir:
Non, mon état ne faurait fe comprendre.
Moi l'époufer? quel parti dois-je prendre?
Le Ciel pourra m'éclairer aujourd'hui;
Dans ma faibleffe il m'envoye un appui.
Peut-être même... Allons, il faut écrire,
Il faut... par où commencer, & que dire?
Quelle furprife! Ecrivons promptement,
Avant d'ofer prendre un engagement.

Elle fe met à écrire.

SCENE



SCENE V.

NANINE, BLAISE.

BLAISE.

AH! la voici. Madame la Baronne,
En ma faveur vous a parlé, mignone.
Ouais. Elle écrit sans me voir seulement.

NANINE *écrivant toujours.*

Blaise, bon jour.

BLAISE.

Bon jour est sec vraîment.

NANINE *écrivant.*

A chaque mot mon embarras redouble ;
Toute ma lettre est pleine de mon trouble.

BLAISE.

Le grand génie ! elle écrit tout courant ;
Qu'elle a d'esprit ! & que n'en ai-je autant !
Ça, je disais ...

NANINE.

Eh bien ?

BLAISE.

Elle m'impose
Par son maintien : devant elle je n'ose
M'expliquer ... là ... tout comme je voudrais :
Je suis venu cependant tout exprès.

NANINE.

Cher Blaise, il faut me rendre un grand service.

BLAISE.

Oh ! deux plûtôt.

NANINE.

Je te fais la justice
De me fier à ta discrétion,
A ton bon cœur.

BLAISE.

Oh ! parlez ſans façon :
Car, voyez-vous, Blaiſe eſt prêt à tout faire,
Pour vous ſervir ; vîte, point de myſtére.

NANINE.

Tu vas ſouvent au village prochain,
A Rémival, à droite du chemin ?

BLAISE.

Oui.

NANINE.

Pourrais-tu trouver dans ce village
Philippe Hombert ?

BLAISE.

Non. Quel eſt ce viſage ?
Philippe Hombert ? je ne connais pas ça.

NANINE.

Hier au ſoir je crois qu'il arriva ;
Informe-t'en. Tâche de lui remettre,
Mais ſans délai, cet argent, cette lettre.

BLAISE.

Oh ! de l'argent !

NANINE.

Donne auſſi ce paquet ;
Monte à cheval, pour avoir plûtôt fait :
Pars, & ſois ſûr de ma reconnaiſſance.

BLAISE.

J'irai pour vous au fin fond de la France.
Philippe Hombert eſt un heureux manant ;
La bourſe eſt pleine : ah ! que d'argent comptant !
Eſt-ce une dette ?

NANINE.

Elle eſt très-avérée ;
Il n'en eſt point, Blaiſe, de plus ſacrée.
Ecoute. Hombert eſt peut-être inconnu ;
Peut-être même il n'eſt pas revenu.
Mon cher ami, tu me rendras ma lettre,
Si tu ne peux en ſes mains la remettre.

BLAISE.

Mon cher ami!

NANINE.

Je me fie à ta foi.

BLAISE.

Son cher ami!

NANINE.

Va, j'attens tout de toi.



SCENE VI.

LA BARONNE, BLAISE.

BLAISE.

D'Où Diable vient cet argent? quel message!
Il nous aurait aidé dans le ménage.
Allons, elle a pour nous de l'amitié.
Et ça vaut mieux que de l'argent; morgué,
Courons, courons.

Il met l'argent & le paquet dans sa poche: il rencontre la Baronne, & la heurte.

LA BARONNE.

Eh, le butor!... arrête.
L'étourdi ma pensé casser la tête.

BLAISE.

Pardon, Madame.

LA BARONNE.

Où vas-tu? que tiens-tu?
Que fait Nanine? As-tu rien entendu?
Monsieur le Comte est-il bien en colére?
Quel billet est-ce-là?

BLAISE.

C'est un Mystére.
Peste!...

LA BARONNE.

Voyons.

BLAISE.

Nanine gronderait.

LA BARONNE.

Comment dis-tu ? Nanine ! elle pourrait
Avoir écrit, te charger d'un message ?
Donne, ou je romps soudain ton mariage :
Donne, te dis-je.

BLAISE *riant.*

Oh, oh.

LA BARONNE.

De quoi ris-tu ?

BLAISE *riant encore.*

Ah, ah.

LA BARONNE.

J'en veux savoir le contenu.

Elle décachette la lettre.

Il m'intéresse, ou je suis bien trompée.

BLAISE *riant encore.*

Ah, ah, ah, ah, qu'elle est bien attrapée !
Elle n'a là qu'un chiffon de papier ;
Moi j'ai l'argent, & je m'en vai payer
Philippe Hombert ; faut servir sa maîtresse.
Courons.



SCENE VII.

LA BARONNE *seule.*

Lisons. « Ma joie & ma tendresse
» Sont sans mesure, ainsi que mon bonheur ;
» Vous arrivez, quel moment pour mon cœur !
» Quoi ! je ne puis vous voir & vous entendre !
» Entre vos bras je ne puis me jetter !

» Je vous conjure au moins de vouloir prendre
» Ces deux paquets ; daignez les accepter.
» Sachez qu'on m'offre un ſort digne d'envie,
» Et dont il eſt permis de s'éblouir ;
» Mais il n'eſt rien que je ne ſacrifie
» Au ſeul mortel que mon cœur doit chérir.
Ouais. Voilà donc le ſtyle de Nanine,
Comme elle écrit, l'innocente orphéline !
Comme elle fait parler la paſſion !
En vérité ce billet eſt bien bon.
Tout eſt parfait, je ne me ſens pas d'aiſe.
Ah, ah, ruſée, ainſi vous trompiez Blaiſe !
Vous m'enleviez en ſecret mon amant.
Vous avez feint d'aller dans un Convent ;
Et tout l'argent que le Comte vous donne,
C'eſt pour Philippe Hombert ? Fort bien, friponne ;
J'en ſuis charmée, & le perfide amour
Du Comte Olban méritait bien ce tour.
Je m'en doutais, que le cœur de Nanine
Etait plus bas que ſa baſſe origine.

****

SCENE VIII.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

VEnez, venez, homme à grands ſentimens,
Homme au-deſſus des préjugés du tems ;
Sage amoureux, Philoſophe ſenſible,
Vous allez voir un trait aſſez riſible.
Vous connaiſſez ſans doute à Rémival,
Monſieur Philippe Hombert votre rival.

LE COMTE.

Ah ! quels diſcours vous me tenez !

LA BARONNE.

Peut-être

Ce billet-là vous le fera connaître.
Je crois qu'Hombert est un fort beau garçon.

LE COMTE.

Tous vos efforts ne sont plus de saison,
Mon parti pris, je suis inébranlable.
Contentez-vous du tour abominable
Que vous vouliez me jouer ce matin.

LA BARONNE.

Ce nouveau tour est un peu plus malin.
Tenez, lisez. Ceci pourra vous plaire;
Vous connaîtrez les mœurs, le caractére
Du digne objet qui vous a subjugué.

Tandis que le Comte lit.

Tout en lisant il me semble intrigué.
Il a pâli, l'affaire émeut sa bile...
Eh bien, Monsieur, que pensez-vous du style?
Il ne voit rien, ne dit rien, n'entend rien:
Oh, le pauvre homme! il le méritait bien.

LE COMTE.

Ai-je bien lû? Je demeure stupide.
O tour affreux, sexe ingrat, cœur perfide!

LA BARONNE.

Je le connais, il est né violent;
Il est prompt, ferme; il va dans un moment
Prendre un parti.



SCENE IX.

LE COMTE, LA BARONNE, GERNON.

GERMON.

Voici dans l'avenuë
Madame Olban.

LA BARONNE.

La vieille eſt revenuë ?

GERMON.

Madame votre mere, entendez-vous ?
Eſt près d'ici, Monſieur.

LA BARONNE.

Dans ſon courroux
Il eſt devenu ſourd. La lettre opére.

GERMON *criant*.

Monſieur.

LE COMTE.

Plait-il ?

GERMON *haut*.

Madame votre mére,
Monſieur.

LE COMTE.

Que fait Nanine en ce moment ?

GERMON.

Mais . . . elle écrit dans ſon appartement.

LE COMTE *d'un air froid & ſec*.

Allez ſaiſir ſes papiers, allez prendre
Ce qu'elle écrit, vous viendrez me le rendre ;
Qu'on la renvoye à l'inſtant.

GERMON.

Qui, Monſieur ?

LE COMTE.

Nanine.

GERMON.

Non, je n'aurais pas ce cœur :
Si vous ſaviez à quel point ſa perſonne
Nous charme tous, comme elle eſt noble, bonne !

LE COMTE.

Obéiſſez, ou je vous chaſſe.

GERMON.

Allons.

Il ſort.



SCENE X.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

AH ! je respire; enfin nous l'emportons :
Vous devenez un homme raisonnable.
Ah ça, voyez s'il n'est pas véritable,
Qu'on tient toujours de son premier état,
Et que les gens, dans un certain éclat,
Ont un cœur noble, ainsi que leur personne ?
Le sang fait tout, & la naissance donne
Des sentimens à Nanine inconnus.

LE COMTE.

Je n'en crois rien; mais soit, n'en parlons plus;
Réparons tout; le plus sage, en sa vie,
A quelquefois ses accès de folie:
Chacun s'égare, & le moins imprudent
Est celui-là qui plûtôt se répent.

LA BARONNE.

Oui.

LE COMTE.

Pour jamais cessez de parler d'elle.

LA BARONNE.

Très-volontiers.

LE COMTE.

Ce sujet de querelle
Doit s'oublier.

LA BARONNE.

Mais, vous, de vos sermens
Souvenez-vous.

LE COMTE.

Fort bien. Je vous entens;
Je les tiendrai.

LA BARONNE.

Ce n'est qu'un prompt hommage,
Qui peut ici réparer mon outrage.
Indignement notre hymen différé
Est un affront.

LE COMTE.

Il sera réparé.
Madame, il faut...

LA BARONNE.

Il ne faut qu'un Notaire.

LE COMTE.

Vous savez bien... que j'attendais ma mere.

LA BARONNE.

Elle est ici.



SCENE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE *à sa mere.*

MAdame, j'aurais dû...

à part. *à sa mere.*

Philippe Hombert!... Vous m'avez prévenû,
Et mon respect, mon zéle, ma tendresse...

à part.

Avec cet air innocent, la traîtresse!

LA MARQUISE.

Mais vous extravaguez, mon très-cher fils.
On m'avait dit, en passant par Paris,
Que vous aviez la tête un peu frappée;
Je m'apperçois qu'on ne m'a pas trompée:
Mais ce mal-là..

LE COMTE.

Ciel, que je suis confus!

LA MARQUISE.

Prend-il souvent?

LE COMTE.

Il ne me prendra plus.

LA MARQUISE.

Ça, je voudrais ici vous parler seule.

faisant une petite révérence à la Barronne.

Bon jour, Madame.

LA BARONNE *à part.*

Hom! La vieille bégueule!

Madame, il vous faut laisser le plaisir
D'entretenir Monsieur tout à loisir.
Je me retire.

Elle sort.



SCENE XII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE, *parlant fort vîte, & d'un ton de petite vieille babillarde.*

Eh bien, Monsieur le Comte,
Vous faites donc à la fin votre compte
De me donner la Baronne pour bru;
C'est sur cela que j'ai vîte accouru.
Votre Baronne est une acariâtre,
Impertinente, altiére, opiniâtre,
Qui n'eut jamais pour moi le moindre égard;
Qui l'an passé, chez la Marquise Agard,
En plein souper me traita de bavarde;
D'y plus souper désormais Dieu m'en garde.
Bavarde, moi! Je sai d'ailleurs très-bien

Qu'elle n'a pas, entre nous, tant de bien :
C'eſt un grand point, il faut qu'on s'en informe;
Car on m'a dit que ſon Château de l'Orme
A ſon mari n'appartient qu'à moitié ;
Qu'un vieux procès, qui n'eſt pas oublié,
Lui diſputait la moitié de la terre :
J'ai ſû cela de feu votre grand-pere :
Il diſait vrai ; c'était un homme, lui ;
On n'en voit plus de ſa trempe aujourd'hui.
Paris eſt plein de ces petits bouts d'homme,
Vains, fiers, fous, ſots, dont le caquet m'aſſomme,
Parlants de tout avec l'air empreſſé,
Et ſe moquants toujours du tems paſſé.
J'entens parler de nouvelle cuiſine,
De nouveaux goûts ; on crêve, on ſe ruine :
Les femmes ſont ſans frein, & les maris
Sont des benêts. Tout va de pis en pis.

LE COMTE *reliſant le billet.*

Qui l'aurait crû ! Ce trait me déſeſpére.
Eh bien, Germon !

SCENE XIII.

LA MARQUISE, LE COMTE, GERMON.

GERMON.

Voici votre Notaire.

LE COMTE.

Oh ! qu'il attende.

GERMON.

Et voici le papier,
Qu'elle devait, Monſieur vous envoyer.

LE COMTE *liſant.*

Donne... fort bien. Elle m'aime, dit-elle,
Et par reſpect me refuſe !.. Infidelle !

Tu ne dis pas la raison du refus !

LA MARQUISE.

Ma foi, mon fils a le cerveau perclus ;
C'est sa Baronne ; & l'amour le domine.

LE COMTE *à Germon.*

M'a-t'on bientôt délivré de Nanine ?

GERMON.

Hélas ! Monsieur, elle a déja repris
Modestement ses champêtres habits,
Sans dire un mot de plainte & de murmure.

LE COMTE.

Je le crois bien.

GERMON.

Elle a pris cette injure
Tranquillement, lorsque nous pleurons tous.

LE COMTE.

Tranquillement ?

LA MARQUISE.

Hem ! de qui parlez-vous ?

GERMON.

Nanine, hélas ! Madame, que l'on chasse ;
Tout le Château pleure de sa disgrace.

LA MARQUISE.

Vous la chassez ; je n'entens point cela.
Quoi ! ma Nanine ? Allons, rappellez-la.
Qu'a-t'elle fait ma charmante orphéline ?
C'est moi, mon fils, qui vous donnai Nanine.
Je me souviens qu'à l'âge de dix ans,
Elle enchantait tout le monde céans.
Notre Baronne ici la prit pour elle ;
Et je prédis dès-lors que cette belle
Serait fort mal, & j'ai très-bien prédit :
Mais j'eus toujours chez vous peu de crédit.
Vous prétendez tout faire à votre tête :
Chasser Nanine est un trait malhonnête.

LE COMTE.

Quoi ! seule, à pied, sans secours, sans argent !

GERMON.

Ah! j'oubliais de dire qu'à l'instant
Un vieux bon homme à vos gens se présente.
Il dit que c'est une affaire importante,
Qu'il ne saurait communiquer qu'à vous;
Il veut, dit-il, se mettre à vos genoux.

LE COMTE.

Dans le chagrin où mon cœur s'abandonne,
Suis-je en état de parler à personne ?

LA MARQUISE.

Ah! vous avez du chagrin, je le croi;
Vous m'en donnez aussi beaucoup à moi.
Chasser Nanine, & faire un mariage
Qui me déplaît! non, vous n'êtes pas sage.
Allez, trois mois ne seront pas passés,
Que vous serez l'un de l'autre lassés.
Je vous prédis la pareille avanture
Qu'à mon cousin le Marquis de Marmure.
Sa femme était aigre comme verjus;
Mais, entre nous, la vôtre l'est bien plus:
En s'épousant ils crurent qu'ils s'aimerent,
Deux mois après tous deux se séparerent;
Madame alla vivre avec un galant,
Fat, petit-maître, escroc, extravagant;
Et Monsieur prit une franche coquette,
Une intrigante & friponne parfaite.
Des soupers fins, la petite maison,
Chevaux, habits, maître-d'hôtel fripon,
Bijoux nouveaux pris à crédit, Notaires,
Contrats vendus & dettes usuraires:
Enfin, Monsieur & Madame, en deux ans,
A l'hôpital allerent tout d'un tems.
Je me souviens encor d'une autre histoire,
Bien plus tragique, & difficile à croire;
C'était...

LE COMTE.

Ma mere, il faut aller dîner.

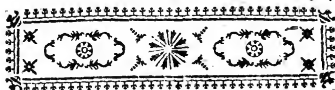
Venez... O Ciel! ai-je pû ſoupçonner
Pareille horreur !

LA MARQUISE.

Elle eſt épouvantable :
Allons, je vai la raconter à table ;
Et vous pourrez tirer un grand profit,
En tems & lieu, de tout ce que j'ai dit.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.



SCENE PREMIERE.

NANINE *vêtuë en payſane*, GERMON.

GERMON.

Nous pleurons tous en vous voyant ſortir.

NANINE.

J'ai tardé trop, il eſt tems de partir.

GERMON.

Quoi ! pour jamais, & dans cet équipage ?

NANINE.

L'obſcurité fut mon premier partage.

GERMON.

Quel changement ! Quoi du matin au ſoir !

NANINE.

Souffrir n'eſt rien, c'eſt tout que de déchoir.
Il eſt des maux mille fois plus ſenſibles.

GERMON.

J'admire encor des regrets ſi paiſibles :
Certes, mon Maître eſt bien mal aviſé ;
Notre Baronne a ſans doute abuſé
De ſon pouvoir, & vous fait cet outrage.
Jamais Monſieur n'aurait eu ce courage.

NANINE.

Je lui dois tout : il me chaſſe aujourd'hui,
Obéiſſons. Ses bienfaits ſont à lui,

Il peut user du droit de les reprendre.

GERMON.

A ce trait-là qui Diable eût pû s'attendre ?
En cet état qu'allez-vous devenir ?

NANINE.

Me retirer, long-tems me repentir.

GERMON.

Que nous allons haïr notre Baronne !

NANINE.

Mes maux sont grands, mais je les lui pardonne.

GERMON.

Mais que dirai-je au moins de votre part
A notre Maître, après votre départ ?

NANINE.

Vous lui direz que je le remercie,
Qu'il m'ait renduë à ma premiére vie ;
Et qu'à jamais sensible à ses bontés,
Je n'oublirai... rien... que ses cruautés.

GERMON.

Vous me fendez le cœur, & tout à l'heure
Je quitterais pour vous cette demeure.
J'irais par-tout avec vous m'établir ;
Mais Monsieur Blaise a sû nous prévenir.
Qu'il est heureux ! avec vous il va vivre :
Chacun voudrait l'imiter & vous suivre.

NANINE.

On est bien loin de me suivre... Ah ! Germon !
Je suis chassée... & par qui ?...

GERMON.

Le Démon
A mis du sien dans cette brouillerie ;
Nous vous perdons... & Monsieur se marie.

NANINE.

Il se marie !... Ah ! partons de ce lieu ;
Il fut pour moi trop dangereux... Adieu...

Elle sort.

GERMON.

GERMON.

Monfieur le Comte à l'ame un peu bien dure :
Comment chaffer pareille créature !
Elle paraît un fille de bien :
Mais il ne faut pourtant jurer de rien.



SCENE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

EH bien, Nanine eft donc enfin partie ?

GERMON.

Oui, c'en eft fait.

LE COMTE.

J'en ai l'ame ravie.

GERMON.

Votre ame eft donc de fer.

LE COMTE.

Dans le chemin
Philippe Hombert lui donnait-il la main ?

GERMON.

Qui ? quel Philippe Hombert ? Hélas ! Nanine,
Sans écuyer, fort triftement chemine,
Et de ma main ne veut pas feulement.

LE COMTE.

Où donc va-t'elle ?

GERMON.

Où ? mais apparemment
Chez fes amis.

LE COMTE.

A Rémival, fans doute.

GERMON.

Oui, je crois bien qu'elle prend cette route.

LE COMTE.

Va la conduire à ce Convent voisin,
Où la Baronne allait dès ce matin :
Mon dessein est qu'on la mette sur l'heure
Dans cette utile & décente demeure ;
Ces cent Louis la feront recevoir.
Va :.. garde-toi de laisser entrevoir
Que c'est un don que je veux bien lui faire ;
Di-lui que c'est un présent de ma mere ;
Je te défens de prononcer mon nom.

GERMON.

Fort bien ; je vai vous obéir.

Il fait quelques pas.

LE COMTE.

Germon,
A son départ, tu dis que tu l'as vûë ?

GERMON.

Eh ! oui, vous dis-je.

LE COMTE.

Elle était abattuë ?
Elle pleurait ?

GERMON.

Elle faisait bien mieux,
Ses pleurs coulaient à peine de ses yeux :
Elle voulait ne pas pleurer.

LE COMTE.

A-t'elle
Dit quelque mot qui marque, qui décèle
Ses sentimens ! As-tu remarqué ! ...

GERMON.

Quoi ?

LE COMTE.

A-t'elle enfin, Germon, parlé de moi ?

GERMON.

Oh ! oui, beaucoup.

LE COMTE.

Eh bien, di-moi donc, traître,
Qu'a-t'elle dit ?

GERMON.

Que vous êtes son maître ;
Que vous avez des vertus, des bontés ; ...
Qu'elle oublîra tout, ... hors vos cruautés.

LE COMTE.

Va ... mais sur-tout garde qu'elle revienne.

Germon sort.

Germon ?

GERMON.

Monsieur.

LE COMTE.

Un mot ; qu'il te souvienne,
Si par hazard, quand tu la conduiras,
Certain Hombert venait suivre ses pas,
De le chasser de la belle maniére.

GERMON.

Oui poliment à grands coups d'étriviére :
Comptez sur moi ; je sers fidélement.
Le jeune Hombert, dites-vous ?

LE COMTE.

Justement.

GERMON.

Bon, je n'ai pas l'honneur de le connaître ;
Mais le premier que je verrai paraître,
Sera rossé de la bonne façon ;
Et puis après il me dira son nom.

Il fait un pas & revient.

Ce jeune Hombert est quelque amant, je gage,
Un beau garçon, le coq de son village.
Laissez-moi faire.

LE COMTE.

Obéï promptement.

GERMON.

Je me doutais qu'elle avait quelque amant ;
Et Blaise aussi lui tient au cœur peut-être :
On aime mieux son égal que son maître.

LE COMTE.

Ah ! cours, te dis-je.



SCENE III.

LE COMTE *seul.*

Helas, il a raison ;
Il prononçait ma condamnation :
Et moi du coup qui m'a pénétré l'ame,
Je me punis ; la Baronne est ma femme.
Il le faut bien, le sort en est jetté ;
Je souffrirai, je l'ai bien mérité.
Ce mariage est au moins convenable :
Notre Baronne à l'humeur peu traitable ;
Mais, quand on veut, on sait donner la loi ;
Un esprit ferme est le maître chez soi.



SCENE IV.

LE COMTE, LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Or ça, mon fils, vous épousez Madame ?

LE COMTE.

Eh, oui.

LA MARQUISE.

Ce soir elle est donc votre femme ?
Elle est ma bru ?

LA BARONNE.

Si vous le trouvez bon,
J'aurais, je croi, votre approbation.

LA MARQUISE.

Allons, allons, il faut bien y souscrire ;

Mais dès demain chez moi je me retire.

LE COMTE.

Vous retirer ! eh ! ma mere, pourquoi ?

LA MARQUISE.

J'emmenerai ma Nanine avec moi.
Vous la chassez, & moi je la marie ;
Je fais la nôce en mon château de Brie ;
Et je la donne au jeune Sénéchal,
Propre neveu du Procureur fiscal,
Jean Roc Souci ; c'est lui de qui le pere
Eut à Corbeil cette plaisante affaire.
De cet enfant je ne peux me passer ;
C'est un bijou que je veux enchasser.
Je vai la marier... Adieu.

LE COMTE.

Ma mere,
Ne soyez pas contre nous en colére ;
Laissez Nanine aller dans un Couvent ;
Ne changez rien à notre arrangement.

LA BARONNE.

Oui, croyez-nous, Madame, une famille
Ne se doit point changer de telle fille.

LA MARQUISE.

Comment ! quoi donc !

LA BARONNE.

Peu de chose.

LA MARQUISE.

Mais ...

LA BARONNE.

Rien.

LA MARQUISE.

Rien, c'est beaucoup. J'entens, j'entens fort bien.
Aurait-elle en quelque tendre folie ?
Cela se peut, car elle est si jolie :
Je m'y connais : on tente, on est tenté ;
Le cœur a bien de la fragilité.
Les filles sont toujours un peu coquettes.

Le mal n'est pas si grand que vous le faites.
Ça, contez-moi, sans nul déguisement,
Tout ce qu'a fait notre charmante enfant.

LE COMTE.

Moi, vous conter ?

LA MARQUISE

Vous avez bien la mine
D'avoir au fond quelque goût pour Nanine :
Et vous pourriez . . .



SCENE V.

LE COMTE, LA MARQUISE.
LA BARONNE, MARIN *en bottes.*

MARIN.

ENfin, tout est baclé,
Tout est fini.

LA MARQUISE.

Quoi ?

LA BARONNE.

Qu'est-ce ?

MARIN.

J'ai parlé
A nos Marchands ; j'ai bien fait mon message ;
Et vous aurez demain tout l'équipage.

LA BARONNE.

Quel équipage ?

MARIN.

Oui, tout ce que pour vous
A commandé votre futur époux ;
Six beaux chevaux ; & vous serez contente
De la berline ; elle est bonne, brillante,
Tous les panneaux par Martin sont vernis ;

Les diamans sont beaux, très-bien choisis;
Et vous verrez des étoffes nouvelles,
D'un goût charmant... Oh! rien n'approche
d'elles.

LA BARONNE *au Comte.*

Vous avez donc commandé tout cela ?

LE COMTE *à part.*

Oui... Mais pour qui!

MARIN.

Le tout arrivera
Demain matin dans ce nouveau carrosse,
Et sera prêt le soir pour votre nôce.
Vive Paris pour avoir sur le champ
Tout ce qu'on veut, quand on a de l'argent.
En revenant j'ai revû le Notaire,
Tout près d'ici, griffonant votre affaire.

LA BARONNE.

Ce mariage a traîné bien long-tems.

LA MARQUISE *à part.*

Ah! je voudrais qu'il traînât quarante ans.

MARIN.

Dans ce salon j'ai trouvé tout à l'heure
Un bon vieillard, qui gémit & qui pleure:
Depuis long-tems il voudrait vous parler.

LA BARONNE.

Quel importun! qu'on le fasse en aller:
Il prend trop mal son tems.

LA MARQUISE.

Pourquoi, Madame!
Mon fils, ayez un peu de bonté d'ame;
Et croyez-moi, c'est un mal des plus grands,
De rebuter ainsi les pauvres gens.
Je vous ai dit cent fois dans votre enfance:
Qu'il faut pour eux avoir de l'indulgence,
Les écouter d'un air affable, doux;
Ne sont-ils pas hommes tout comme nous?
On ne sait pas à qui l'on fait injure;

LE COMTE.

Vous ?

LA BARONNE.

Ta fille eſt une grande coquine.

LE PAYSAN.

Ah ! Monſeigneur, voilà ce que j'ai craint,
Voilà le coup dont mon cœur eſt atteint :
J'ai bien penſé qu'une ſomme ſi forte
N'appartient pas à des gens de ſa ſorte :
Et les petits perdent bientôt leurs mœurs,
Et ſont gâtés auprès des grands Seigneurs.

LA BARONNE.

Il a raiſon ; mais il trompe ; & Nanine
N'eſt point ſa fille, elle était orphéline.

LE PAYSAN.

Il eſt trop vrai : chez de pauvres parens
Je la laiſſai dès ſes plus jeunes ans ;
Ayant perdu mon bien avec ſa mére,
J'aillai ſervir, forcé par la miſére,
Ne voulant pas dans mon funeſte état
Qu'elle paſſât pour fille d'un ſoldat,
Lui défendant de me nommer ſon pére.

LA MARQUISE.

Pourquoi cela ? pour moi je conſidére
Les bons ſoldats ; on a grand beſoin d'eux.

LE COMTE.

Qu'a ce métier, s'il vous plaît, de honteux ?

LE PAYSAN.

Il eſt bien moins honoré qu'honorable.

LE COMTE.

Ce préjugé fut toujours condamnable :
J'eſtime plus un vertueux ſoldat,
Qui de ſon ſang ſert ſon Prince & l'Etat,
Qu'un important, que ſa lâche induſtrie
Engraiſſe en paix du ſang de la patrie.

LA MARQUISE.

Ça, vous avez vû beaucoup de combats ;

Contez-les moi bien tous, n'y manquez pas.

LE PAYSAN.

Dans la douleur, hélas ! qui me déchire,
Permettez-moi seulement de vous dire,
Qu'on me promit cent fois de m'avancer :
Mais sans appui comment peut-on percer ?
Toujours jetté dans la foule commune,
Mais distingué, l'honneur fut ma fortune.

LA MARQUISE.

Vous êtes donc né de condition ?

LA BARONNE.

Fi, quelle idée !

LE PAYSAN *à la Baronne.*

Hélas ! Madame, non ;
Mais je suis né d'une honnête famille ;
Je méritais peut-être une autre fille.

LA MARQUISE.

Que vouliez-vous de mieux ?

LE COMTE.

Eh ! poursuivez.

LA MARQUISE.

Mieux que Nanine ?

LE COMTE.

Ah ! de grace, achevez.

LE PAYSAN.

J'appris qu'ici ma fille fut nourrie,
Qu'elle y vivait bien traitée & chérie.
Heureux alors, & bénissant le Ciel,
Vous, vos bontés, votre soin paternel,
Je suis venu dans le prochain village,
Mais plein de trouble & craignant son jeune âge ;
Tremblant encor lorsque j'ai tout perdu,
De retrouver le bien qui m'est rendu.

Montrant la Baronne.

Je viens d'entendre au discours de Madame,
Que j'eus raison : elle m'a percé l'ame ;
Je vois fort bien que ces cent Louis d'or,

Des diamans, font un trop grand trésor,
Pour les tenir par un droit légitime :
Elle ne peut les avoir eus ſans crime.
Ce ſeul ſoupçon me fait frémir d'horreur,
Et j'en mourrais de honte & de douleur.
Je ſuis venu ſoudain pour vous les rendre,
Ils ſont à vous, vous devez les reprendre ;
Et ſi ma fille eſt criminelle, hélas !
Puniſſez-moi, mais ne la perdez pas.

LA MARQUISE.

Ah, mon cher fils, je ſuis toute attendrie.

LA BARONNE.

Ouais, eſt-ce un ſonge ? eſt-ce une fon[illegible] ?

LE COMTE.

Ah ! qu'ai-je fait ?

LE PAYSAN.

Il tire la bourſe & le paquet.

Tenez, Monſieur, tenez.

LE COMTE.

Moi les reprendre ! ils ont été donnés,
Elle en a fait un reſpectable uſage.
C'eſt donc à vous qu'on a fait le meſſage ?
Qui l'a porté ?

LE PAYSAN.

C'eſt votre Jardinier,
A qui Nanine oſa ſe confier.

LE COMTE.

Quoi ! c'eſt à vous que le préſent s'adreſſe,

LE PAYSAN.

Oui, je l'avouë.

LE COMTE.

O douleur ! ô tendreſſe !
Des deux côtés quel excès de vertu !
Et votre nom ? Je demeure éperdu.

LA MARQUISE.

Eh, dites donc votre nom. Quel myſtére !

LE PAYSAN.

Philippe Hombert de Gatine.

LE COMTE.

Ah ! mon pére !

LA BARONNE.

Que dit-il là ?

LE COMTE.

Quel jour vient m'éclairer !
J'ai fait un crime, il le faut réparer.
Si vous saviez combien je suis coupable !
J'ai maltraité la vertu respectable.

Il va lui-même à un de ses gens.

Holà ! courez.

LA BARONNE.

Et quel empressement !

LE COMTE.

Vîte un carrosse.

LA MARQUISE.

Oui, Madame, à l'instant.
Vous devriez être sa protectrice.
Quand on a fait une telle injustice,
Sachez de moi que l'on ne doit rougir
Que de ne pas assez se repentir.
Monsieur mon fils a souvent des lubies,
Que l'on prendrait pour de franches folies :
Mais dans le fond c'est un cœur généreux ;
Il est né bon, j'en fais ce que je veux.
Vous n'êtes pas, ma bru, si bienfaisante :
Il s'en faut bien.

LA BARONNE.

Que tout m'impatiente !
Qu'il a l'air sombre, embarrassé, rêveur !
Quel sentiment étrange est dans son cœur ?
Voyez, Monsieur, ce que vous voulez faire.

LA MARQUISE.

Oui, pour Nanine.

LA BARONNE.

On peut la satisfaire
Par des présens.

LA MARQUISE.

C'est le moindre devoir.

LA BARONNE.

Mais moi jamais je ne veux la revoir ;
Que du château jamais elle n'approche :
Entendez-vous ?

LE COMTE.

J'entens.

LA MARQUISE.

Quel cœur de roche !

LA BARONNE.

De mes soupçons évitez les éclats.
Vous hésitez ?

LE COMTE *après un silence.*

Non, je n'hésite pas.

LA BARONNE.

Je dois m'attendre à cette déférence ;
Vous la devez à tous les deux, je pense.

LA MARQUISE.

Seriez-vous bien assez cruel, mon fils ?

LA BARONNE.

Quel parti prendrez-vous ?

LE COMTE.

Il est tout pris.
Vous connaissez mon ame & sa franchise :
Il faut parler. Ma main vous fut promise ;
Mais nous n'avions voulu former ces nœuds,
Que pour finir un procès dangereux.
Je le termine ; & dès l'instant je donne,
Sans nul regret, sans détour j'abandonne
Mes droits entiers, & les prétentions
Dont il nâquit tant de divisions.
Que l'intérêt encor vous en revienne ;
Tout est à vous, jouïssez-en sans peine :

Que la raison fasse du moins de nous
Deux bons parens, ne pouvant être époux.
Oublions tout, que rien ne nous aigrisse :
Pour n'aimer pas, faut-il qu'on se haïsse ?

LA BARONNE.

Je m'attendais à ton manque de foi.
Va, je renonce à tes présens, à toi.
Traître, je vois avec qui tu vas vivre,
A quel mépris ta passion te livre.
Sers noblement sous les plus viles loix;
Je t'abandonne à ton indigne choix.

Elle sort.



SCENE VII.

LE COMTE, LA MARQUISE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE.

NOn, il n'est point indigne ; non, Madame ;
Un fol amour n'aveugla point mon ame.
Cette vertu qu'il faut récompenser,
Doit m'attendrir, & ne peut m'abaisser.
Dans ce vieillard, ce qu'on nomme bassesse
Fait son mérite ; & voilà sa noblesse.
La mienne à moi, c'est d'en payer le prix.
C'est pour des cœurs par eux-mêmes annoblis,
Et distingués par ce grand caractére,
Qu'il faut passer sur la régle ordinaire :
Et leur naissance, avec tant de vertus,
Dans ma maison n'est qu'un titre de plus.

LA MARQUISE

Quoi donc ? quel titre ? que voulez-vous dire ?





SCENE VIII.

LE COMTE, LA MARQUISE. NANINE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE *à sa mere.*

Son seul aspect devrait vous en instruire.

LA MARQUISE.

Embrassez-moi cent fois, ma chére enfant.
Elle est vêtuë un peu mesquinement :
Mais qu'elle est belle, & comme elle a l'air sage !

NANINE

courant entre les bras de Philippe Hombert, après s'être baissée devant la Marquise.

Ah ! la Nature a mon premier hommage.
Mon pere !

PHILIPPE HOMBERT.

O Ciel ! ô ma fille ! ah, Monsieur ;
Vous réparez quarante ans de malheur.

LE COMTE.

Oui ; mais comment faut-il que je répare
L'indigne affront qu'un mérite si rare,
Dans ma maison put de moi recevoir ?
Sous quel habit revient-elle nous voir !
Il est trop vil, mais elle le décore ;
Non, il n'est rien que Nanine n'honore.
Eh bien, parlez : auriez-vous la bonté
De pardonner à tant de dureté ?

NANINE.

Que me demandez-vous ? Ah ! je m'étonne,
Que vous doutiez si mon cœur vous pardonne ;
Je n'ai pas crû que vous pussiez jamais
Avoir eu tort après tant de bienfaits.

LE COMTE.

Si vous avez oubliez cet outrage,
Donnez-m'en donc le plus sûr témoignage :
Je ne veux plus commander qu'une fois ;
Mais jurez-moi d'obéir à mes loix.

PHILIPPE HOMBERT.

Elle le doit, & sa reconnaissance...

NANINE *à son pere.*

Il est bien sûr de mon obéïssance.

LE COMTE.

J'ose y compter. Oui, je vous avertis ;
Que vos devoirs ne sont pas tous remplis.
Je vous ai vûë aux genoux de ma mere,
Je vous ai vûë embrasser votre pere ;
Ce qui vous reste en des momens si doux...
C'est... à leurs yeux... d'embrasser... votre époux.

NANINE.

Moi !..

LA MARQUISE.

Quelle idée ! Est-il bien vrai ?

PHILIPPE HOMBERT.

Ma fille !

LE COMTE *à sa mere.*

Le daignez-vous permettre ?

LA MARQUISE.

La famille

Etrangement, mon fils, clabaudera.

LE COMTE.

En la voyant elle l'approuvera.

PHILIPPE HOMBERT.

Quel coup du sort. Non, je ne puis comprendre,
Que jusques-là vous prétendiez descendre.

LE COMTE.

On m'a promis d'obeir... je le veux.

LA MARQUISE.

Mon fils.

LE COMTE.

Ma mere, il s'agit d'être heureux.
L'intérêt seul a fait cent mariages :
Nous avons vû les hommes les plus sages
Ne consulter que les mœurs & le bien :
Elle a les mœurs, il ne lui manque rien ;
Et je ferai par goût & par justice,
Ce qu'on a fait cent fois par avarice.
Ma mere, enfin terminez ces combats,
Et consentez.

NANINE.

Non, n'y consentez pas ;
Opposez-vous à sa flâme... à la mienne ;
Voilà de vous ce qu'il faut que j'obtienne.
L'amour l'aveugle, il le faut éclairer :
Ah ! loin de lui, laissez-moi l'adorer.
Voyez mon sort, voyez ce qu'est mon pere :
Puis-je jamais vous appeller ma mere ?

LA MARQUISE.

Oui, tu le peux, tu le dois ; c'en est fait ;
Je ne tiens pas contre ce dernier trait ;
Il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime ;
Il est unique aussi-bien que toi-même.

NANINE.

J'obéis donc à votre ordre ; à l'amour
Mon cœur ne peut résister.

LA MARQUISE.

Que ce jour
Soit des vertus la digne récompense...
Mais sans tirer jamais à conséquence.

Fin du dernier Acte & du Tome IV.



